à Pierre Villard

son ami

Wanda

7 mai, 1913.

POÉSIES

1906-1912

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

DU MÊME AUTEUR

ROMANS

L'AMOUR MASQUÉ. . . . . 1 vol.

LA BIEN-AIMÉE (*Ouvrage couronné par l'Académie française*). . . . . —

LA MAÎTRESSE ET L'AMIE. . . . . —

Pour paraître :

LA REINE ÉVANOUIE. . . . . 1 vol.

357-13. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — 4-13.

JEAN-LOUIS VAUDOYER

POÉSIES

LE CŒUR ET LES SAISONS — LA COMMEDIA
HOMMAGE A THÉOPHILE GAUTIER
ALBUM — COLLIERS POUR DES OMBRES
SUZANNE ET L'ITALIE — ALLÉGORIES

PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3

LIBRARY
OCT 25 1976
UNIVERSITY OF TORONTO

Il a été tiré de cet ouvrage

QUINZE EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE HOLLANDE

et

CINQ EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE CHINE,

tous numérotés.

Droits de traduction et de reproduction réservés
pour tous les pays.

Copyright, 1913, by CALMANN-LÉVY.

PQ
2643
A7P6

CE LIVRE EST DÉDIÉ

A HENRI DE RÉGNIER

EN TÉMOIGNAGE
D'ADMIRATION PROFONDE
ET DE RESPECTUEUSE AFFECTION

LE CŒUR ET LES SAISONS

I

Le Tout-Puissant a créé deux choses pour le bonheur des hommes : les femmes et les parfums.

MAHOMET.

DU TRAIT DONT LE SOLEIL...

Du trait dont le soleil a blessé le feuillage
Naît la rose de pourpre au doux sang parfumé.
— La flèche de tes yeux par les miens a gagné
Un cœur heureux de son servage.

Dans le golfe d'argent et sur la blonde plage
Cyclope lance au ciel le nom de Galathé.
— Le flot sait ton cher nom, car je l'ai répété
Au creux du brillant coquillage.

Le rossignol fiévreux, sur la plaine des nuits,
Comme des palais d'or érige les beaux cris
De sa douleur inconsolée.

— Moi, je chante dans l'ombre, et chante jusqu'au jour,
Sans savoir si je fais de mon tremblant amour
Le berceau ou le mausolée.

L'AMOUR ET LE PLAISIR

L'Amour et son couteau, le Plaisir et ses roses,
Traverseront le pré qui mène à ta maison;
Ils sont beaux l'un et l'autre, et par eux tu disposes
Du tourment de ton cœur ou de sa guérison.

Si tu choisis l'Amour, imprudente, surveille
Le chemin ténébreux où naît d'abord la nuit;
C'est par là qu'il viendra, portant dans sa corbeille
Son arme au manche noir dont le métal reluit.

Tu verras ses grands yeux et son calme visage
Et sa lèvre où le sang prend la forme d'un cœur;
Tu sentiras le soir trembler sur son passage;
Tu boiras son regard ainsi qu'une liqueur.

Il ne parlera pas et prendra ta main nue,
Enfant, ah! frémissante enfant, ta faible main!
Une douleur voluptueuse et inconnue
Envahira ton front et brûlera ton sein.

Le monde changera pour toi. La nuit heureuse
Où tu ris sans projets et chantes sans frayeur
Te semblera plus sombre et plus aventureuse
Que le royaume où vous conduit le fossoyeur.

Et pourtant tu voudras sentir dans la nuit pâle
Le double battement des ailes de l'Amour;
Tu laisseras la brise amasser sous ton châle
Les parfums dont le dieu décore son séjour.

Tu baigneras tes mains dans l'espace où la lune
Fait resplendir le pur cristal de son miroir,
Tes larmes, mon enfant, couleront une à une,
Et ta peine pour toi deviendra ton devoir.

*
* *

La voûte de la nuit ne sera pas moins belle
Si, redoutant l'Amour, tu choisis le Plaisir.
C'est un dieu complaisant, mais aux chaînes rebelle :
Attends-le sans montrer l'espoir de le saisir.

Négligeant de te voir, il rira sur la route,
Dansant presque en marchant, et la main sur les fleurs;
Crains de l'importuner; il n'entend et n'écoute
Que les baisers charmants et les soupirs flatteurs.

Suis-le : ta belle joue est éclatante et ronde,
Gonfle-la pour souffler dans la flûte d'argent.
Le dieu t'accueillera sans doute une seconde,
Si tes habiles doigts savent mener le chant.

La bouche du Plaisir n'est jamais mensongère;
Il donne ses bienfaits et n'en promet aucun,
Et part, sans rien laisser des faveurs qu'il confère,
De même que l'œillet emporte son parfum.

Les présents de l'Amour sont parfois plus durables;
Mais ce qui fait leur vie est souvent un poison.
Et ceux qu'il enrichit finissent misérables,
Victimes de leurs biens et rois de leur prison.

Attends donc sur le seuil les dieux que je t'annonce.
Ne les appelle pas. Ils viendront à leur jour,
Tu les verras tous deux; mais sois sage, et renonce
A garder le Plaisir si tu choisis l'Amour.

LA VOIX

Je vais dans le jardin solitaire et nocturne,
Sous les arbres et sous le ciel,
Parmi les sifflements des oiseaux, taciturne,
Indifférent à leur appel.

Je ne regarde pas non plus briller les astres,
Ni s'effeuiller sur le gazon
Les roses dont le vent fait de charmants désastres,
Présents brisés de la saison.

Je ne sais pas, ce soir, m'inquiéter des roses,
Je ne veux pas les respirer.
Les rossignols sont vains comme des virtuoses :
J'ai d'autres chants pour m'enivrer.

Car c'est vous que j'entends, et c'est vous que j'appelle,
Vous que je cherche et que je vois ;
Je n'écoute dans ce jardin que votre belle
Et joyeuse et moqueuse voix.

Vous peuplez ces bosquets déserts, ma bien-aimée;
Laissez-moi, tenant votre main,
Vous guider parmi les détours de cette allée,
Fantôme faible et souverain.

Je vois le doux éclat de votre beau visage.
Vos cheveux, vos lèvres, vos bras;
Vous êtes le chemin, la fleur, le paysage;
Vous êtes partout à la fois!

Vous êtes cette nuit de saphir, ces étoiles,
Et ces vives sources d'argent;
Vous êtes Séléné qui rêve dans ses voiles,
Vous régnez sur le firmament.

J'avance dans la nuit comme dans une fête.
Votre voix chante et retentit.
Et le jardin, qui désirait votre conquête,
Est votre prisonnier séduit.

LECTURE AU JARDIN

Assise dans l'allée à l'heure des parfums,
Écoutiez-vous, l'œil presque clos, et alanguie,
Les vers qu'il nous lisait pendant que notre amie
Touchait parfois, de ses doigts roses, vos doigts bruns?

Un bassin rond lançait son jet d'eau sous les ormes.
Deux nuages, l'un blanc, l'autre couleur de miel,
Semblaient une ombre double inscrite sur le ciel
Par des dieux trop lointains pour que l'on vît leurs formes.

Il nous lisait des vers de Nerval; ce sonnet
Où rêve Lusignan, où nage la Sirène;
Vous, parmi les pavots, n'étiez-vous point la reine
Dont le baiser un front d'enfant ensanglantait?

Sur le nuage blanc passait une colombe;
L'air vide enveloppait le grand nuage d'or.
Je pensais que Pégase allait prendre l'essor
Dans l'ombre du laurier, sur l'idéale tombe.

Ah! Ténébreuse, au lent sourire obscur et las!
Moi, je vous regardais, Perséphone honorée
Par l'encens qu'exhalait de ses urnes Morphée,
Complice du repos qui vous tendait les bras.

« Rose au cœur violet », disait la voix savante.
O rose trop avare et qui cache son cœur!
Par sa forte, légère et bizarre liqueur
Ne vous troublait-il pas, le beau vers qui vous vante?

Rose qu'entoure et garde un épineux collier,
Fermant sur l'améthyste, un à un, vos pétales,
Vous ne remarquiez pas qu'au ciel devenaient pâles
Les deux ombres des dieux qu'hélas! vous dédaigniez;

Car ce n'étaient, là-haut, ni Pluton ni Hécate;
C'est pour vous qu'ils venaient, mais par vous ignorés
Vénus et son divin Enfant s'en sont allés,
Laissant naître et fleurir la lune délicate.

Alors, dans le jardin par le soir dérobé,
Érigeant au-dessus des pavots votre taille,
Vous avez dédié, sans même qu'il tressaille,
Votre cœur de cristal à la froide Phœbé.

POSE LA FLÈCHE ET L'ARC...

Pose la flèche et l'arc sur la pierre qui tremble;
Accueille les parfums de la fleur et du fruit;
Et que tes belles mains daignent nouer ensemble
Tes cheveux de soleil à mes cheveux de nuit.

L'eau coule en gémissant sur l'herbe nonchalante;
L'oiseau pique en sautant le terreau velouté;
Consens à desceller ta lèvre étincelante
Pour aspirer l'aurore et célébrer l'été!

Je t'appelle l'Amour, mais crains que l'on te nomme
Déception. Tristesse, ou bien encore : Ennui.
Si je souris pour toi, c'est par prudence, comme
Au héros Dalilah, cachant sa peur, sourit.

Et pourtant, si ton nom était : Amour? La flamme
Qui brûle sous tes cils peut être un feu volé
Au foyer tout-puissant que nul mortel n'entame
Et qu'attise, en criant, sur son roc, Prométhé.

— Tu te tais quand je viens ; je n'ai point vu tes larmes.
Le baiser, sur ta chair, enivre sans nourrir...
Sur la pierre qui tremble, ah ! pose enfin tes armes :
Sans elles dans tes bras je puis encor mourir.

MÉLODIE

Au cœur de la nuit étoilée
Le parfum tendre des rosiers
Caresse et flatte la vallée
Et croise dans les airs l'odeur des framboisiers.
La rose attend la voix plaintive
De ce rossignol expressif,
Et, laissant toute défensive,
Guette l'oiseau qui chante au bord du noir massif.
De la braise des capucines,
La nuit fait un riche coussin
Sur lequel les ombres voisines
Déplacent vaguement leur délicat dessin.
Un étroit ruisseau suit sa pente;
On voit parfois, comme un serpent,
Glisser sous l'ortie et la menthe
Les anneaux fugitifs de son beau corps d'argent.

Au fond de la forêt résonne
Le cor ténébreux d'Actéon.
Diane dans l'étang frissonne
Et cherche sur les bords les pas d'Endymion.
Tu tiens ma main, parfois tu cries
Quand tournent les chauves-souris,
Mais tu surveilles les féeries
Que font les vers luisants sous les arceaux du buis.
Puis, ma frileuse bien-aimée,
Sur ton bras blanc de bleu veiné,
Comme une fragile fumée
Tu glisses lentement un voile safrané.
Mais malgré cette écharpe, encore,
Je vois briller à l'anneau d'or
La pierre pure que colore
Le sang d'un Immortel, rajeunissant trésor.
Ici la Confiance habite;
Et, sous les ailes de l'Esprit
Qui nous protège et nous abrite,
Nous lisons dans nos yeux ce que l'Amour écrit.

LA PRÉSENCE PARFUMÉE

L'odeur est chez la rose
Ce que le soupir est chez nous.
LE CHEVALIER DE L'HERMITE.

Certes, ni cette fleur, ni l'odeur qu'elle verse,
Ni ce vase élégant où vit toute la Perse
Ne sont cause, ce soir, que je vous aime ainsi.
Pourtant vous êtes loin, et je suis seul ici;
Cette rose au cœur noir sur la verte faïence
Est moins belle que vous; cependant, la science
Que le goût du bonheur donne vite aux amants
M'enseigne à vous chercher dans les contours charmants
De cette rose ouverte et sombre, dans ce vase
Qui la porte comme un charbon dont il s'embrase
Et dans ce parfum lourd, chaleureux et puissant
Qui devient pour mon cœur celui de votre sang.

MÉLODIE

La lumière du jour s'attarde
Dans vos cheveux;
Une source d'or ténébreux
Sur votre jeune front descend et se hasarde.

Ne partez point. Il n'est pas tard.
L'heure est menteuse.
Plongez-vous, charmante baigneuse,
Dans l'hésitante nuit, vague comme un brouillard.

A se répandre l'ombre est lente.
Le chœur plaintif
Des rossignols se tait. Du vif
Jet d'eau l'on voit toujours monter la fleur tremblante.

Sur la colline, à l'occident,
La lune arrive :
Comme sa lumière est chétive!
Le ciel a plus d'éclat que son disque d'argent.

Il fait si clair sur la rivière
Que l'on peut voir
Voguer auprès du cygne noir
Le cygne blanc, comme une voile singulière.

Du jour qui meurt sachons goûter
La douce gloire.
Je me penche vers vous pour boire
Dans le dernier rayon votre meilleur baiser.

SÉRAPHINE

Pur comme le glacier, l'œil bleu de Séraphine
Resplendit froidement, dédaignant tout reflet,
Ciel sans oiseaux et sans nuages, plus secret
Que votre œil ténébreux, morose Proserpine !

Le pouvoir de l'alcool, le goût de la morphine,
Le chant du violon sur nous ont moins d'effet
Que le regard indifférent, sobre et muet
De ces étranges yeux, dont le vide fascine.

Sous des cils orgueilleux qui ne clignent jamais,
Boucliers de saphir qu'étoile un dard de jais,
Ils opposent au jour leurs lumineuses armes ;

Et refusent sans fin, fixes et découverts,
Au voyageur séduit qui hante leurs déserts,
Le réconfort de l'ombre et le secours des larmes.

VIOLANTE

La chambre est haute, avec un lourd plafond de bois
Fait de caissons dorés peints d'arabesques bleues
Où d'élégants griffons enlacent de leurs queues
De petits attributs qui figurent les mois.

Le velours sur les murs est d'une pourpre sombre;
D'orientales fleurs et des fruits singuliers
Y forment d'opulents et muets espaliers
Qui ne passent jamais et mûrissent dans l'ombre.

Les meubles sont puissants et paisibles, taillés
Dans le noyer veineux ou le nocturne ébène;
La corniche de l'un, au col d'une sirène
Pèse de tout le poids de ses frontons sculptés.

Dans un angle, le marbre usé d'une fontaine
Reçoit le fil mélodieux et frais de l'eau
Que verse, gueule ouverte, un petit vipereau
De bronze, suspendu dans des feuilles de chêne.

Les incrustations savantes du parquet
Dérobent leurs rinceaux légers sous des fourrures,
Et la peau d'un ours blanc coupe les bigarrures
D'un tapis de Mossoul, beau comme un perroquet.

— Quand le soir couvrira tous les ors de la chambre
Sous l'or aérien de l'astre déclinant,
J'ouvrirai la fenêtre aux mains vives du vent
A l'heure où les bassins ont la couleur de l'ambre.

L'oranger, le cyprès, le myrte, le cédrat
Composent le parfum d'un jardin d'Italie ;
Quand la salle par lui sera toute remplie
Violante, onduleuse et noble, apparaîtra.

Déplaçant doucement ses jambes paresseuses,
Comme une grande nue en marche sur le ciel,
Elle traversera la chambre dans le miel
Dont les ruches de l'air sont, le soir, généreuses.

Sa gorge, son beau bras, son cou gonflé, sa main,
Son épaule et surtout son luxueux visage
Brilleront, parmi ses cheveux, sur son corsage,
Comme un feu délicat que l'albâtre contient.

Puis elle s'étendra sur le divan. La plume
La recevra comme une rose au cœur profond
Reçoit l'abeille, ou comme un filet vagabond
Porte un poisson, dans une blanche et molle écume.

Elle demeurera longtemps ainsi ; le soir
Sera plus lourd contre les vitres refermées,
Le bruit de l'eau plus vif, les fleurs plus parfumées,
Le velours plus épais et le miroir plus noir.

Et, bien plus tard, quand les ténèbres seront closes
Et qu'enfin d'être un dieu l'instant sera venu,
Elle m'accueillera, découvrant son sein nu,
Sur le tapis persan brodé de tigres roses.

DÉJANIRE

L'abricot rond et l'éclatante capucine
Imitent sur le plat et dans le vase peint
La couleur d'un soleil dont le trait assassine
Les arbres du verger et les fleurs du jardin.

Les rideaux sont tirés comme les persiennes;
Une ombre molle et bleue envahit le salon;
Sur le divan, ton corps, sous les valenciennes,
Est un nuage blanc trois fois taché de blond.

Je vois luire tes dents, tes ongles et tes bagues;
Mais sous tes cils lassés je ne vois plus tes yeux.
Comme un sable marin reçoit de belles vagues
Les coussins étagés reçoivent tes cheveux.

Tu lèves tes bras nus, tu te plains, tu soupires.
Phœbus de ses crins d'or inonde la saison.
Hercule est aujourd'hui vainqueur de Déjanire :
Revêts la nesséenne et brûlante toison!

— Le sang du jour vermeil coule d'une blessure
Que n'épuisera pas le long après-midi ;
Gémis sous la puissante et rude meurtrissure,
Il n'est qu'un seul moyen pour dompter l'ennemi :

Atteins, sur ce sommet, le lieu du bûcher sombre
Dont la flamme consume et dont la braise mord.
Mais laisse le tison entasser son décombre :
Ce bûcher n'est point là pour te donner la mort.

Il brille chaque soir en haut de la montagne
Pour détruire le jour qui fut son artisan.
Entends monter vers lui le soupir des campagnes
Lorsque l'astre périt comme un cruel titan.

Et, délivrée alors de la rouge tunique,
Tu pourras accueillir, sur le faîte du mont,
Le souffle reposant et la fraîche musique
D'un zéphyr précieux, nocturne et vagabond.

Tu demeureras là, guettant la lente course,
Dans le ciel noir et pur comme le fond d'un puits,
De Phœbé, de Vénus, des Gémeaux et de l'Ourse,
Dont l'argent coulera sur toi, toute la nuit !

HYACINTHE

Quand ton cœur est trop lourd, ta beauté te rassure,
O Hyacinthe! Et, sur le ciel de tes miroirs,
Tu regardes briller, comme des astres noirs,
Tes yeux où l'amour met sa double meurtrissure.

La nuit, à tes genoux traînant ses encensoirs,
Mêle l'azur de l'ombre au bleu de ta coiffure;
Ta lèvre, dont un dieu gonfle la pourpre mûre,
Brille comme un œillet au temps des reposoirs.

— Éteins sur la fraîcheur du cristal, Hyacinthe,
Le baiser qui t'étouffe, et puis, ensuite, bois
Dans le vent nourricier l'odeur d'une jacinthe;

L'heure, avec le parfum, verse et confond en toi,
Pour que son élixir, plus puissant, te maîtrise,
Les soupirs, le regret, les vœux, la convoitise.

LUCIA

Prends la lumière d'argent rose
Dans les mèches de tes cheveux;
Le jour, comme une pluie, arrose
La fleur jumelle de tes yeux.

Prends la clarté, puisqu'elle t'aime.
Tu ne fais pas d'ombre au soleil;
La flamme blonde est ton emblème;
L'or résonne à ton nom vermeil.

Reine, on cisela ta couronne
Sur le vierge sommet des monts,
Lorsque le couchant y rayonne
Et change la neige en tisons.

Nymphe, au miroir de la rivière,
Tu cueillis les reflets dansants
Pour mettre sur ta gorge fière
Un corsage de diamants.

Midi, qui se fait ton esclave,
Dispose ses riches rayons
Au-dessus de ton corps suave
Comme des ailes d'alcyon.

Et quand tu passes sous les arbres
A l'heure où la nuit prend les bois,
Tu sembles dans l'ombre le marbre
Et le clair de lune à la fois.

ORIENTALE

Regardez-moi : vos yeux sont doux quand ils sourient.
Comme ils touchent mon cœur! Leurs caresses varient
Selon le temps et la lumière. Ils sont, ce soir,
Sombres et allongés. Voyez : votre miroir
Quand vous vous y penchez vous montre une sultane.
Rêvez-vous de jet d'eau, d'encens et de tartane?
L'eau bleue est immobile, et le minaret blanc
Perce le ciel. Un vieux chanteur est sur un banc
Au pied de la fenêtre au cadre de faïence
Où vous vous appuyez. Vous marquez la cadence
De la chanson mélancolique avec un doigt
Dont vous frappez l'émail rouge et vert. On y voit,
Formant des rinceaux fins et réguliers, des branches
Où le rosier se mêle au jasmin. Vos deux manches
Sont d'un brocart d'argent doublé de cramoisi;
Au bord est un ruban pistache. On voit aussi
L'or de vos longs colliers retenir la lumière;
Et, puisque vous restez esclave et prisonnière,

Dés anneaux ciselés enferment vos poignets.
Sous la gaze, vos seins, pareils à des sachets,
Embaument l'air autour de vous. Vous êtes peinte.
Et vous ne remuez presque pas, dans la crainte
De déranger l'ordre savant de vos cheveux.

Vous restez là, le col et le front dédaigneux,
Jusqu'à l'heure où l'on ouvre, en bas, dans les jardins,
Les réservoirs remplis de nards et de jasmins
Dont les flots pousseront dans des canaux de pierre
Les pétales blessés des fleurs qui s'effeuillèrent.
Puis la nuit descendra; le rossignol épris
Chantera pour la rose un poëme incompris
Et sublime qui vous fera pleurer peut-être.
Vous tendrez vos bras nus plus loin que la fenêtre.
Vous me verrez, caché dans l'ombre, et anxieux.
Vous descendrez vers moi. Nous partirons, fiévreux.
Nous laisserons l'amour guider notre tartane.

Vos yeux sombres et longs sont ceux d'une sultane.
Regardez-moi. Vous vous nommez « Mon-Cœur ». Vos yeux
Sont doux. Je leur souris et les baise tous deux.

LE REPOS

Pâle, muette, elle soupire,
La tête sur ses beaux cheveux.
On lit dans son vague sourire
Qu'elle a réalisé ses vœux.

Sa gorge noble et languissante
Parfume comme un fruit blessé
L'alcôve où Vénus est présente
Sous les traits de cette beauté.

Ses yeux sont clos. Sur ses paupières
Une poudre d'azur suspend
De douces traces éphémères
Que l'ombre enveloppe et répand.

Sur cette lassitude heureuse
Elle flotte sans remuer,
Ainsi qu'une habile baigneuse
Que l'eau ne peut pas entraîner.

Sa main repose sur sa hanche
Comme une aile sur un oiseau.
L'amant presse, pour qu'elle étanche
Sa soif, un citron dans de l'eau.

Puis il lève la chère tête;
Elle sourit comme un enfant.
« Buvez, dit-il, mon bel athlète,
Mon jeune Hercule triomphant;

» Prenez du repos, ma bacchante,
Endormez-vous, voici mes bras;
Ah! comme vous êtes touchante
Avec votre visage las. »

Puis il se tait. Dans le silence
Un lis trop lourd, en s'effeuillant,
Fait un bruit de baiser. La lance
Du balancier perce le temps.

Le soleil déclinant colore
Les rideaux tirés sur le jour.
La chambre obscurément se dore,
Et c'est l'haleine de l'Amour.

LE MANTEAU CRAMOISI

La pompeuse et douce personne
Que j'aime et que je chante ici
Parfois enferme et emprisonne
Son corps dans un manteau de velours cramoisi.

Dans cette pourpre qu'elle est blanche !
Je ne sais pas si j'aime mieux
La perle ronde qu'est sa hanche
Ou les mille rubis du tissu glorieux.

Elle brille dans l'écarlate
Avec langueur et majesté,
Et son beau sein qui se dilate
A le doux mouvement de la mer en été.

Comme un lis dans un champ de roses
Elle fleurit dans son manteau.
J'ai compté ses métamorphoses :
Tour à tour elle est fleur, astre, nuage, oiseau.

La changeante Phœbé dans l'ombre
N'a pas son or ni son éclat
Et j'ai, dans les formes sans nombre
Des nuages, en vain cherché celle qu'elle a.

Quelles colombes et quels cygnes
Ont sa luxueuse candeur?
Et de quel corail sont les signes
Qui de sa chère gorge exaltent la pâleur?

Parfois laissant sa chevelure
Couler comme un vivant vermeil,
Elle n'est plus qu'une brûlure :
Et je ferme les yeux, frappé par ce soleil!

L'Orient, ses poudres, son ambre,
Ses flacons, ses fruits, ses tapis
Embaument et parent la chambre
Quand elle ouvre l'étoffe où ces dons sont tapis.

Noble et multiple enchanteresse
Un soupir d'elle est un trésor,
Et, lorsque sa main vous caresse,
On est plus riche que Nabuchodonosor.

Et moi, qui tins sur ma poitrine
Ce corps, et qui n'en mourus pas,
Je sais ce qu'un autre imagine,
Et les mots qu'elle dit dans le plaisir, tout bas.

LA RIVALE

Je croyais, dans mon cœur, ainsi que dans un vase,
Réserver, comme une eau, l'Amour,
Et, quoique te perdant, renouveler l'extase,
En puisant dans ce vase
La mémoire des anciens jours.

Je gagnai, te quittant, une plage frivole
Où, d'abord, tu m'accompagnais :
Ton fantôme constant, coiffé de l'auréole,
Trônait sous la coupole
De mon bonheur, temple et palais.

Je fis tout pour garder ce précieux fantôme,
Très fidèle image de toi ;
Tour à tour je fus prêtre, esclave et majordome,
Le concert et le psaume
Alternaient devant lui leurs voix.

Je lui portais les fleurs que fait naître l'absence
Dans les jardins du souvenir;
Je décorais son front de leur incandescence;
Leur éclat, leur essence
M'aidaient à parer l'avenir.

Je me disais, plaçant les roses sur la stèle
Où se dressait ce beau corps nu :
« Bientôt je reverrai ma bien-aimée ; a-t elle,
Délicate et mortelle,
Cette splendeur dans l'absolu?

» A-t-elle ces bras blancs, cette gorge divine
Où le soleil prend des leçons?
A-t-elle ces grands yeux profonds où l'on devine
La turquoise marine
Sous l'émeraude des gazons? »

Et je n'hésitais pas, alors, dans ma réponse :
En elle, c'est toi que j'aimais,
Et je lui répétais ton nom comme on prononce
La phrase qui dénonce
Un cœur prisonnier à jamais.

— Hélas! je te revis : l'Ombre restait la même,
Mais tu ne lui ressemblais plus!
Désormais j'adorais plus que toi ton emblème,
Pris à mon stratagème,
Je te parlais sans être ému.

Victime d'une trop inventive constance
Je te regardais sans te voir,
Car ta rivale, à tes côtés, sans arrogance,
Répétait ta présence
Mais comme en un plus beau miroir.

Alors je saisis l'urne où je croyais reprendre
Le flot vivant des anciens jours;
Mais mon cœur mal fermé s'était laissé surprendre,
Et j'ai trouvé la cendre
Dans l'urne creuse de l'Amour.

II

Ainsi voit-on quelquefois en un temps
Rire et pleurer le soleil du printemps
Quand une nue à demi le traverse...

RONSARD.

ALLÉGORIE

Belle qui refusez l'amour qu'on vous demande
Et dont l'âme jamais ne vient troubler les yeux,
Craignez que l'avenir un jour ne vous marchande
Ce que vous retenez dans un cœur vaniteux.

Craignez le gré du temps ou de l'indifférence :
Qui n'aime pas à l'aube attend un triste soir;
Vos sentiments seront d'une enfant sans défense
Quand vous ne saurez plus par vos traits émouvoir.

Vous vous consumerez dans un feu solitaire;
Vous n'aurez que le vent pour prendre vos baisers;
Et vous irez enfin reposer sous la terre
De même que dessus : personne à vos côtés.

C'est aujourd'hui, tandis que vous êtes vivante,
Avec un corps plus blanc qu'un pommier en Avril,
Qu'il faut céder aux jeux que la jeunesse vante :
Les trois Sœurs sont parfois avares de leur fil.

— Mais regardez : voici qu'en posant cette glace
Au pied de ce bouquet, vous faites, sans le voir,
Le cristal et la fleur vous parler à ma place :
Car la rose effeuillée a couvert le miroir.

LE RETOUR

Faut-il que je te nomme, Amour, qui me menace?
Faut-il que je t'accueille? Ah! tu connais la place :
Ce cœur où tu reviens ne t'a pas oublié.
Est-ce encor toi, hélas! Je croyais délié
Le nœud qui m'attachait à ta mélancolie.
Tu reviens cependant! La fièvre et la folie
Brillent dans tes beaux yeux, sur ta lèvre de sang.
Vas-tu percer ce cœur, Dieu cruel et puissant?
Dans ton carquois rempli j'entends sonner tes armes.
J'imaginais, crédule, avoir brisé tes charmes,
Et, depuis ton départ, j'avais fait le serment
De ne jamais aimer de nouveau. — Si pourtant
Tu venais en ami? Si ta flèche inutile
Et ton arc détendu dans ta main immobile
N'étaient que pour parer ton épaule et ton bras,
Et si tu méditais mon bonheur, cette fois!

Amour, tu me souris entre tes mèches noires;

Et ton aile qui bat est celle des victoires
Qui passaient dans mon rêve en poussant de beaux cris.
Comme tes yeux sont doux! Amour, tu me souris!
Mais je sens ton haleine et ta lèvre me touche :
Vais-je trouver la vie ou la mort sur ta bouche?
— Baiser délicieux! Je bénis ton retour.
Oui! je t'ai retrouvé : je reconnais l'Amour!

A LA BIEN-AIMÉE ABSENTE

J'ai mis mes deux mains sur mon cœur, et j'ai fermé
Les yeux. Je veux vous voir. Je vous attends. Venez.
Votre image me fuit, hélas! et je n'ai qu'elle :
Je vous ai si peu vue. Ah! le cœur se rebelle
Lorsque le souvenir l'aide si pauvrement.
— Une soirée auprès de vous. L'isolement
Depuis. Je ne sais rien. Je sais que je vous aime,
Que je ne puis penser qu'à vous. J'ignore même
Si vous pensez à moi. Peut-être à m'oublier
Plus prompte fûtes-vous que ne fut à faner
La fleur dont vous aviez orné votre corsage.
Je vois la fleur, et ne puis voir votre visage :
La face de l'amour éblouit un amant!

Je ne vous ai pas bien regardée. En partant
Je me le reprochais. Une surprise extrême
Empêchait que je pusse écouter en moi-même
La voix d'un sentiment qui s'ignorait encor.

Mon amour dans mon cœur dormait comme un trésor.
Vous me parliez; je répondais. Mais le silence
Était bien doux aussi. Votre seule présence
A fait que je vous aime aujourd'hui pour jamais.

Ma bien-aimée, êtes-vous là? Que je voudrais
Vous contempler jusqu'au fond de l'âme et surprendre
Dans cette âme un amour où je n'ose prétendre
Et dont il faut pourtant que s'allume le feu.
Mais quoi! je parle ici de réponse et d'aveu
Lorsque de vous revoir je n'ai pas l'assurance?
Un amant trop épris est serf de l'espérance,
Et, pour qu'elle m'accorde un semblant de bonheur,
Je pose dans ses mains bienveillantes mon cœur.

Vous m'aimez donc. Je veux le croire. Vous le dites.
Nous sommes dans un jardin; sous des clématites
Et des lilas, la nuit. On entend un crapaud
Répondre au bruit que fait au loin la chute d'eau.
Nous nous prenons la main, parfois. La lune verse
Sur le feuillage noir sa lumineuse averse.
Que nous sommes heureux! Je dis nos noms tout bas.
Votre baiser est là, mais je ne le prends pas.
Assis l'un contre l'autre et les épaules jointes
Nous respirons l'amour dont nos âmes sont ointes,
Et, les yeux arrêtés sur l'horizon bleui,
Nous croisons nos regards au fond de l'infini.

L'INQUIÉTUDE

Ce n'est pas aujourd'hui que je serai heureux!
Je suis trop près de la revoir, et j'aimais mieux
Songer à l'avenir quand il était moins proche.
Je désirais ce jour, maintenant qu'il approche
Je redoute son pas grave et mystérieux.

Qu'apportes-tu dans tes mains closes, Jour chanceux?
L'ombre dérobe encor ton terrible visage.
Faut-il que je te chasse ou que je t'encourage?
L'Amour t'a-t-il donné sa rose ou son couteau?
Fais-tu pleurer la lyre ou chanter le roseau?
Tu gardes mon Amie entre tes bras couchée:
Quel regard m'interdit sa paupière baissée?
Dis-le, Jour que j'appelle et tout ensemble crains.
Est-ce pour t'accueillir que je te tends les mains,
Ou pour te détourner? Ah! viens plutôt, viens vite!
L'attente plus encor que le doute m'irrite.

Indifférente ou bien amoureuse, je veux
La revoir! Le bonheur est toujours périlleux.
Et mes yeux, puisqu'il faut que ma bouche le nie,
Lui diront : « Je vous aime, aimez-moi, mon Amie. »

A L'AMOUR

Son image en mon cœur est trop bien dessinée.
Je voudrais quelquefois chasser de ma pensée
Tout ce que je ressens. J'écoute trop sa voix;
Elle a dit quelques mots, et ce qu'elle dira,
D'après ces mots, je l'imagine. Une voix douce,
Un peu troublée aussi... Comme je vous repousse
Mal, espoirs trop précis! Elle m'aimerait? Dieux!
Elle rira peut-être, hélas! de mes aveux.
L'Amour n'est pas pour elle un roi puissant et triste,
A peine seulement sait-elle s'il existe.
Elle l'évoque avec des roses dans la main,
Léger comme un enfant, délicieux et vain.
Elle n'a pas encor regardé son visage.

Ah! va vers elle, Amour! et verse ton orage
Dans son cœur comme un vin dans une urne d'argent.
Sois vif, ingénieux, agile, violent.
Fais retentir et fais briller tes belles armes.

Donne lui le désir du baiser et des larmes.
Que son œil voie enfin, comme un monde nouveau,
La maison, le jardin coutumiers; que l'oiseau
Qui dans les soirs d'été sous les feuilles se livre
De ses cris bienheureux la transperce et l'enivre.
Que le poids de la rose ouverte sur son sein
L'accable et la ravisse, et que, par le parfum
De cette fleur, la nuit venue, elle soupire.
Apprends lui ta ferveur, ta fièvre, ton délire;
Et qu'elle fuie enfin, Amour, tes mille lacs
Dans le refuge tendre et soumis de mes bras!

LA ROSE ET LE LAURIER

Je ne demande pas un décevant laurier;
J'ai vu le noir feuillage aux tempes les moins dignes.
Mais cueille pour mon front la fleur de ce rosier :
Si ta main me la donne, elle n'a pas d'épines.

La feuille toujours verte est amère, les pleurs
Que mes yeux ont versés revivraient dans sa sève.
Je préfère la rose et ses douces couleurs :
Elles ressemblent mieux à ta grâce, à mon rêve.

Qu'un autre, possesseur du rameau glorieux,
Le brandisse au-devant d'un peuple qui l'acclame.
Moi, je tiendrai ma rose un peu penchée, et ceux
Qui la verront ainsi, reconnaîtront mon âme.

NOCTURNE

Plaisir pensif et doux! Ah! sous la nuit qui tombe
Te presser contre moi, gémissante colombe,
Chaude encor du soleil qui tout le jour brûla.
Ombre silencieuse et vague, te voilà :
Que pour un cœur épris ta venue a de charmes!
— Ma Belle, reste ainsi; bientôt tes yeux en larmes
Verront confusément le toit, l'arbre, les fleurs
Se noyer dans un flot de moelleuses couleurs,
Plus pâles que ta chair, moins sombres que ta tresse.
La main d'un dieu secret en passant te caresse.
Il t'oblige à pencher vers tes genoux ton front
Et fait que dans ton cœur naît un soupir profond
Qui laisse en s'exhalant ta lèvre frémissante.
Au fond du petit val, la Bièvre nonchalante
Allonge d'une rive à l'autre son brouillard
Plus léger et plus mol que n'est sur le regard
D'une enfant qui s'endort une lasse paupière.
Peu à peu le couchant apaise sa lumière.

Bientôt le souple argent de la lune saura
Pénétrer jusqu'au cœur des roses; il mettra
Son fil brillant et net autour des feuilles noires.

La Nuit, noble sirène aux paisibles nageoires,
Remplit d'un chant divin le ciel liquide et pur,
Et vois, elle abandonne, en voguant dans l'azur
Où l'ombre s'élargit, un sillage d'étoiles.
Ah! douce majesté de l'espace! Les voiles
Qui cachent ton beau sein, cher Cœur, écarte-les,
Afin que par l'éclat de ces globes parfaits,
Trompé, le long rayon d'argent qui se balance
Quitte le ciel, la nuit, l'astre qui le dispense,
Et fixe pour jamais sa source et son séjour
Sur cette gorge tiède et que gonfle l'Amour.

ÉLÉGIE ROMAINE

Petite et mince, elle ressemble à la danseuse
D'une fresque romaine, et passe, fabuleuse,
Sur le fond noir, dans un encadrement léger
Fait de branches de pin, de chêne et d'oranger
Que cachent à demi des thyrses et des masques.
Docile au va-et-vient de ses jambes fantasques
Sa robe gris-de-cendre à la frange d'argent
Est semblable au nuage habile et négligent
Qui trace sur l'azur des formes passagères.

Je l'aime trop. Elle a des lèvres singulières
Qui ne disent jamais ce que montrent ses yeux.
Aussi ne sais-je pas près d'elle s'il vaut mieux
Croire ce qu'elle dit ou voir ce qu'elle pense.
Je la redoute. Un seul de ses regards dispense
Un mystère plus grand que celui que le ciel
Verse l'été, lorsque le soir tendre et cruel
Vous propose un bonheur que le jour discrédite.

Quand j'ai cru deviner ce que son cœur médite
Un seul mot qu'elle dit me montre mon erreur.
Son regard est ma joie et sa voix ma terreur.
Près d'elle je suis moins heureux, que solitaire;
Ou bien lorsque, la regardant, je puis me taire,
Car ce que je lui dis n'est pas ce que je veux.
Alors, je la contemple. Au bord de ses cheveux
Sa chair a des reflets obscurs. Elle est changeante.
Elle est douce à présent, puis bientôt violente.
Elle m'a pris. Je ne puis point ne pas l'aimer.
Je fais ce qu'elle veut, jaloux de m'enchaîner.
Je la guette et la suis. Elle n'est pas bien grande :
Je pourrais l'emporter aisément. Mais l'offrande
Que je lui fais de tout mon cœur ne lui plaît pas,
Car elle rit parfois en se moquant, hélas!
Elle dit qu'elle a peur d'aimer, puisque l'on souffre;
Elle est comme un berger qui, dans le fond d'un gouffre,
Voit le chemin qui mène au faîte, mais qui craint
Les roches et les murs et montre du dédain
Pour ce qu'il croit trop périlleux. Elle est si frêle
Et si jeune! Plus tard, elle aura plus de zèle.
Elle a peur de me voir si rude, si fiévreux :
Il me faut l'aimer moins pour qu'elle m'aime mieux.
Allons! je saurai taire une ardeur qui la gêne.
Je retiens mon amour et je le morigène;
Je ne veux plus aider sa chaleur et son feu.
Et, sans chercher à voir au fond de son œil bleu
Ce spectacle infini que mon âme désire.
Je saurai plaisanter et je saurai sourire.

Puis, m'étant de toute ma flamme dénué,
Je la comparerai, doux, prudent, enjoué,
A la danseuse qui, jadis, pour plaire au prince,
Courait, dans les palais romains, petite et mince.

LA NYMPHE DU BOCAGE

La nuit, l'étang noyé dans la brume, le saule
Et le céleste argent répandu sur l'épaule
D'une Vénus de marbre entr'ouvrant son manteau
Forment un romantique et paisible tableau
Où vous ferez, cher Cœur, un charmant personnage.
Acceptez d'être ici la nymphe du bocage.
Dans ce vallon léger muse sans attributs
Vous errerez, ayant lié sur vos bras nus
Cette écharpe de soie où sont peintes des roses.
Ah! je vous vois si bien : Les sources sont écloses
Et fleurissent la nuit de leurs calices blancs.
Sous les berceaux moelleux on devine les bancs
Où d'autres, avant vous, se sont jadis assises.
Sur l'herbe un cerisier lourd de mille cerises
Balance une ombre bleue où brille un ver luisant.
Le silence est profond. Au loin, sur le versant
Opposé, l'on entend le bruit qu'une voiture
Fait en montant la côte; écoutez. La nature

Révèle les attraits de son corps ténébreux
Et respire et soupire et de ses beaux cheveux
Laisse tous les parfums du monde se répandre.

Que notre amour, dans cette paix, sache comprendre
Les mots mystérieux dans leur sens éternel
Que trace l'or tremblant des astres sur le ciel ;
Qu'il nous fasse tous deux, perdus dans l'ombre auguste,
Les égaux de l'insecte et du chêne robuste ;
Qu'il confonde le chant des rossignols en pleurs
Et le rhythme du sang que dispensent nos cœurs.

JE DONNERAI MES SOINS...

Je donnerai mes soins aux belles immortelles
Qui pleurèrent jadis d'aimer, et dont les noms
Dans une voix pieuse ont des inflexions
Semblables aux roucoulements des tourterelles.
— Séduit par vos divins et sensibles accents
J'irai d'abord chercher avec vous, Jean Racine,
Dans sa délicieuse et vague Palestine,
Bérénice. L'on voit dans ses yeux transparents
Des pleurs que sa fierté lui défend de répandre.
Je la regarderai songer à son Titus
Et je serai près d'elle avec Antiochus
Lorsqu'elle quittera Rome, le cœur en cendre.
— Celle dont le sourcil est grave et dont la voix
Réveille le sanglant silence de l'Épire,
Hermione, j'irai partager son délire.
Près de Pyrrhus, soumis, et d'Oreste, sournois,
Ses propos servent mal un cœur qui dissimule,
Ce qu'il ressent pour l'un et que pour l'autre il feint.

Mais vous, Troyenne au sombre et singulier destin,
Vous dont les voiles gris cachent le sein qui brûle,
Je ne troublerai pas votre pure douleur.
Retenez votre fils dans vos bras longs et pâles,
Relisez dans ses yeux de tragiques annales,
Andromaque! victorieuse d'un vainqueur!

LA NAISSANCE DU PRINTEMPS

Le ciel rit à la terre, et la terre fleurit.
ANDRÉ CHÉNIER

Mon cher Cœur, je vous plains, non d'être loin de moi,
Mais de ne pas, ici, voir tout ce que je vois.
Le printemps naît. L'azur du ciel serait plus tendre
Cependant s'il pouvait sur vos beautés s'épandre
Et sur vos cheveux clairs verser ce tendre éclat
Que transfigure un air plus doux, plus délicat.

Vous n'êtes pas ici; vous ne voyez pas l'arbre,
Hier encor tout nu, dessiner sur le marbre
Une ombre chaque soir plus lente à s'effacer;
Une ombre qu'enrichit l'agencement léger
Des bourgeons où la fleur, molle encor, prend sa forme.
Dans sa gaîne de bois, chaque feuille de l'orme,
A peine née, est un point rose et frémissant
Qui revêt l'arbre entier d'un voile. Le versant

Qui cet hiver n'avait pour feuillage et pour ombre
Que le sapin sinistre et quelque laurier sombre
Sourit de voir sur lui descendre et s'attarder
Un rayon que la branche essaye d'arrêter
Et que l'herbe reçoit en écartant ses lances.
— Et vous ne verrez pas, loin de moi, les nuances
D'une eau qu'un ciel d'Avril est venu visiter :
L'étang sur le gazon brille comme un millier
De petits yeux ouverts par de jeunes naïades
Qui ne savent que rire et jeter des œillades :
Vous n'êtes pas, cher Cœur, avec elles, hélas !
Le printemps est venu sans vous dans les lilas
Dont l'an dernier vous avez vu fleurir les branches.
Je me souviens : Je regardais les ailes blanches
De votre grand chapeau passer sous les bosquets ;
Et vous chantiez ! vous faisiez fuir les sansonnets.
En rentrant vous mettiez les lilas dans ce verre.
Cette année, il est vide... Hélas ! mon cœur se serre
Malgré l'azur, la fleur et l'oiseau revenus
Puisque je ne sens plus l'odeur de vos bras nus !

LA ROSE DE L'AMOUR

Vous tenez dans la main la rose de l'Amour.
Vous regardez la fleur et le ciel, tour à tour,
Et souriez, sans que frémisse votre bouche
Au parfum que répand la brise qui vous touche.
Vous souriez, trop jeune enfant; dans vos beaux yeux
L'azur qui se reflète est plus léger qu'aux cieux.
La nymphe du printemps moins que vous est volage.
La saison vient de naître et vous avez son âge.
Pour vous toujours la veille est sœur du lendemain.
Et pourtant, c'est l'Amour qui mit dans votre main
Cette rose d'argent qui s'ouvre sur sa tige :
Vous ignorez encor sa force et son prestige;
Ne la respirez pas; aujourd'hui sa couleur
Du sein que vous cachez a la tiède pâleur.
Mais craignez que le Temps n'assombrisse ses charmes.
Le Temps est un archer aux invisibles armes,
Il peut, car son désir est habile et puissant,
De la rose de lait faire une fleur de sang.

Vous haïrez par lui le présent que vous donne
L'Amour, dont le lacet déjà vous environne.
Redoutez les détours du chemin qui conduit
Des lilas de l'aurore aux cyprès de la nuit.
— Mais vous courez, sans écouter ma voix morose,
Enfant qui souriez de tenir une rose.

LE PRÉSENT

Prenez ce bouquet blanc et rose; il vous ressemble.
Je l'ai cueilli pour vous. Une perle d'eau tremble
Dans l'urne de ces lis, dont le pollen sucré
Est le miel du parfum dont vous vous enivrez.
Je vous le donne, afin qu'il pare votre chambre.
Ah! mon cher Cœur, je vous regarde! Un collier d'ambre
De ses grains durs et frais embellit votre cou;
Vos cheveux blonds, devant l'armoire d'acajou,
Sont légers comme des rayons, et votre épaule
A le souple dessin de la branche du saule
Que la nymphe en riant courbe près du ruisseau.

Le cristal de la coupe et le cristal de l'eau
Où vous allez placer les fleurs que je vous donne
Sont le double attribut d'un cœur pur dont personne
N'a su meurtrir la paix et troubler la candeur.
De l'amour votre sein emprisonne l'odeur
De même que ce lis, dont le bouton de neige,
Jaloux de son trésor, l'enferme et le protège.

LA NUIT PAISIBLE...

La nuit paisible, avec douceur, descend sur nous.
Sur le gazon, pâle et léger comme une écume,
Le rameau d'un rosier tremble dans le remous
Des herbes, que le vent enveloppe et parfume.
Un oiseau passe et tombe en sifflant dans le bois.
Les travaux du village, et, plus près, les abois
D'un chien qui nous appelle éprouvent le silence.
— Nous rêvons tous les deux, mon ami, d'un amour
Capable de langueur, parfois de violence,
Et nous voyons passer devant nous, tour à tour,
Vous, une femme triste et blanche, et moi, dans l'ombre,
Une brune orgueilleuse, et dont le bel œil sombre
Brille d'un noir éclat qui remplace le jour.
Vous la nommez Lia ; je l'appelle Mélante.
Muettes toutes deux, elles parent la nuit,
L'une de sa démarche harmonieuse et lente,
L'autre du geste las de son bras nu qui luit.
Tous les deux, chaque soir, nous attendons ces belles,
Lorsque, sous le rosier, pareil aux flots rebelles,
Le gazon d'une écume odorante fleurit.

LE DÉPART

Partez donc, oubliez les serments, les caresses,
Partez, et détachez de vos pesantes tresses
Les colliers odorants qu'y placèrent mes mains.
Partez à l'heure où le soleil, sur les chemins,
Fait de chaque arbre une ombre bleue et balancée.
Sur le sable encor chaud de la belle journée
Pour la dernière fois posez vos faibles pas.
Marchez les yeux levés, et ne découvrez pas
Sur un sol plus constant que ne le fût votre âme
Les traces qu'y laissa naguère une autre femme
A qui vous ressemblez quand vous fermez les yeux.
Partez avant que l'ombre ait envahi les cieux.
— Le calme de ma voix ne cache point de ruse.
Je ne veux pas garder un cœur qui se refuse :
Nous nous sommes aimés, et vous ne m'aimez plus ;
Je conserve le goût des jours où je vous plus :
J'en éprouve ce soir la secrète amertume,
Mais bientôt, je saurai, de leur saveur posthume,
Tirer pour ma mémoire un agréable miel.
On ne peut pas compter les étoiles du ciel,

Mais on peut aisément compter les jours que donne
L'Amour capricieux ou le Temps économe.
Qu'ils vous emportent donc. J'implorerais en vain
Le Faucheur éternel comme l'Archer divin.
— Quittez-moi sans remords. Je sourirai sans doute.
Ce ne sont pas vos pleurs d'adieu que je redoute,
Ni le dernier regard que vous m'accorderez;
Je crains l'émotion du suprême baiser,
Je crains votre sincère et dangereuse bouche,
Car j'ai peur d'y trouver, non cette ardeur farouche
Marque de la ferveur ou de l'inimitié,
Mais le poison silencieux de la pitié.

III

AMOROSA

I

Si j'étais le Bonheur, mon enfant! Retiens-moi!
Peut-être suis-je aussi l'Amour! Sais-tu pourquoi
Je suis venue avec prudence, avec mystère,
Les yeux baissés, faisant, par ma présence, taire
Les chiens qui n'aiment pas, pourtant, les vagabonds?
Sur le seuil, j'ai poussé la porte sur ses gonds
Sans que la porte crie et sans qu'elle résiste.
Maintenant, je suis là; pourquoi donc es-tu triste?
Regarde mes bras nus, mes beaux seins, mes yeux doux.
Laisse tomber ton front pesant sur mes genoux.
Ouvre ton cœur rétif, pose avec confiance
Ta main dans cette main heureuse. L'alliance
Construit autour de nous son arche d'or brillant.
Je ne te quitte plus. Souris donc! Sois content!
Tu m'appelais jadis, et me voici venue;
Je t'ai toujours aimé, le passé diminue :
Hier et aujourd'hui ne sont qu'un même jour.
Ah! retiens-moi : je suis le Bonheur et l'Amour!

II

Jadis tu te taisais près de moi. Tu restais
Longtemps assis sur le divan, et je sentais
Ta pensée amoureuse et tendre, comme une aile,
Battre l'air, m'éventer avec un chaste zèle.
Tu n'a pas deviné que je t'aimais aussi!
Assieds-toi près de moi, comme jadis. Voici
Dans ta main cette main que tu n'osais pas prendre;
Ces yeux où tes regards auraient voulu descendre;
Voici ce cœur qui, maintenant, bat près du tien.
Non, ne me parle pas, ah! vois-tu, je sais bien
Les mots que tu dirais si je te laissais dire!
Mais tu m'en dis bien plus quand je te vois sourire,
Me regardant, me regardant d'un tel regard,
Que je voudrais, pour mieux saisir et recevoir
L'amour qui de tes yeux en forts rayons s'élance,
Au lieu de mes yeux noirs privés de transparence
Avoir des yeux d'azur pour qu'en leur profondeur,
Ton amour puisse aller jusqu'au fond de mon cœur.

III

Je me souviens : dans le salon quelqu'un chantait.
La voix chaude, amoureuse, avait l'air de traduire
Les mots que tu pensais sans oser me les dire,
Et tu ne lisais rien dans mon regard distrait.

Mes yeux, quand je le veux, cachent si bien mon rêve!
Tu n'y devinas pas ce que tu convoitais :
Comme ceux de Gorgone au bord de son marais
L'éclat de leur feu noir te frappait comme un glaive.

Et cependant ces yeux, que tu trouves si beaux,
Ces yeux où tu cherchais un tendre témoignage,
Fixés dans l'avenir y trouvaient ton image
Que l'Amour éclairait déjà de ses flambeaux.

IV

Voici donc le chemin que tu fis longtemps seul !
L'ombre t'enveloppait, hier, comme un linceul,
Et tu serrais la nuit dans tes bras solitaires.
Voici le mur rugueux et ses pariétaires.
L'eau fait-elle pour toi toujours un bruit de pleurs?
Ou bien l'écoutes-tu, courant parmi les fleurs,
Comme le chant heureux d'une nymphe exaucée?
Si je voyais tes yeux, je saurais ta pensée;
Je saurais si tu suis ce ténébreux chemin
Le cœur pesant, le front baissé, tenant la main
De la Nuit dont jadis tu faisais ta compagne.
Tu rôdais en tremblant dans la noire campagne.
Tu me nommais quand déclamait le rossignol.
Mais aujourd'hui, joyeuse et fière de mon vol,
Je te prends à la Nuit qui ne doit plus te dire
Que la vie est un mal et l'amour un martyre.
Ou plutôt je t'emporte en un autre pays!
L'ombre y est douce autant qu'elle est amère ici.

Je t'aime : le chemin est plus facile à suivre
Ce soir, bien que tremblant, maladroit et presque ivre,
Pour ne pas chanceler, tu presses contre toi
Ce corps heureux, ce corps brûlant et qui, je crois,
Trébucherait aussi, contre la moindre pierre,
Si nous ne distinguions, là-bas, cette lumière,
Allumée au chevet du lit, dans la maison,
Et dont, comme un fil d'or, nous suivons le rayon.

Regarde dans mes yeux les couleurs de la flamme,
Respire les parfums de la fleur sur mes bras,
Et sur ma bouche, en te penchant, tu trouveras
La saveur de ce fruit que ta morsure entame.

Me voici t'apportant comme une déité
Sur mon corps les saisons, les trésors de la terre.
Ah! viens, pour que la volupté nous désaltère;
Et cherche ton plaisir dans mon habileté.

Je veux être pour toi ce que ton rêve exige.
Ma vivante beauté projette d'égaler
Cette Beauté qui fuit sans se laisser toucher,
Offrant et refusant son décevant prestige.

Mon amour contiendra dans sa réalité
L'idéale splendeur de l'art, de la musique :
Pour toi je veux mêler, innombrable et unique,
Les attraits du mensonge et de la vérité.

VI

Retrouve dans l'odeur de l'ombre mon odeur.
Nous ne nous verrions plus sous le dais de l'alcôve
Si parfois, du foyer, un éclair faible et fauve
Ne venait te montrer mon ardente splendeur.

Mais que sert de nous voir? Mes cheveux t'enveloppent,
Tu sens que mon cœur bat contre ton propre cœur.
Ton enivrante haleine est comme une liqueur
Dont les pouvoirs brûlants en moi se développent.

Que ne puis-je, poussée et contrainte par eux,
M'abîmer dans l'amour qui nous offre son gouffre,
Et dans ses profondeurs de fumée et de soufre
Me damner, s'il le faut, pour toi, le cœur joyeux!

VII

Prends cette fleur, prends ce baiser, prends ce sourire,
Prends ma pensée aussi, que tu n'ignores pas.
Ne ris point, bien-aimé, de mon tendre embarras.
Devine dans mes yeux ce que je voudrais dire.

Je t'offre le plaisir que mon corps peut donner,
Et ces faibles parfums, et ces faibles caresses;
Défais, pour m'enchaîner à toi, mes lourdes tresses:
Tout ce que tu feras t'est déjà pardonné.

Je n'ai point pour te prendre à révéler de charmes :
Je ne te cache rien, mon amour est tout nu.
S'il fallait t'apporter un mystère inconnu
Pour me voiler à toi, je n'aurais que mes larmes.

VIII

Pourquoi ne veux-tu pas que je te parle d'Elles?
Elles sont loin; elles ne sont presque plus belles.
Je ne sais pas leurs noms et tu ne les sais plus.
Tu vas vite oublier que leurs baisers t'ont plu.
Le bonheur rend ingrat pour les choses passées :
Tu les vis autrefois venir comme des fées
T'apportant le bonheur, la volupté, l'amour;
Elles ne sont plus rien aujourd'hui. Tour à tour
Dans le flot qui remplit l'urne de la mémoire
Elles ont vu couler leur menteuse victoire :
Tu ne sauveras pas leurs splendeurs naufragées.
Je veux qu'à mon amour elles soient dédiées
Et que leurs souvenirs, offerts sur son autel,
Fassent un feu pompeux et grave, solennel,
Dont je m'enivrerai, cruelle et souriante,
Car ton passé non moins que ton présent me tente.
— Dis-moi que tu l'aimas moins que moi, celle-là
Pour qui, tout jeune encor, ton cœur d'enfant brûla,

Et dis-moi qu'ils étaient moins tendres, moins farouches,
Les baisers pleins de foi qu'échangèrent vos bouches.
Dis-moi que les tourments qu'une autre t'infligea
Et dont tu crus mourir, ne comptent plus pour toi.
Dis-moi que tu n'as plus ces blêmes cicatrices
Qu'à réveiller, hier, tu mettais tes délices.
Dis-moi que tout est ombre où je n'avais pas lui.
Dis-moi que la meilleure est mauvaise aujourd'hui
Et que tu n'entends plus, dans l'écho de ta vie,
Leurs âmes murmurer : « L'éternité nous lie ! »

IX

Je songe à cette époque où nous songions tous deux
A l'avenir qui maintenant est notre proie :
Osions-nous espérer qu'une semblable joie
Luirait pour nous après ces moments ténébreux?

Tu vivais loin de moi, tu ne pensais qu'à peine
A celle qu'aujourd'hui tu tiens contre ton cœur.
Nous nous rencontrions sans trouble, sans stupeur,
Et autant que ta voix ma voix restait sereine.

Cependant je t'aimais déjà, tu le sais bien.
Et je sais bien aussi que tu m'aimais de même.
Ah! l'Amour s'est servi du meilleur stratagème
Pour attacher mon cœur sans défiance au tien.

X

Je t'attends! Le silence est déjà plein de toi.
Tu vas venir, le soir t'annonce sous ce toit,
Non par de longs discours, non avec des fanfares,
Mais par je ne sais quels accords, tremblants et rares,
Qui s'ouvrent tout à coup comme une molle fleur
Dont les parfums sont les promesses du bonheur.
Tu vas venir; la chambre en est, comme moi, sûre.
La nuit est à la fois plus douce et plus obscure
Autour du divan bas où nous nous assoirons.
Il semble que l'Amour enseigne aux environs
Les fêtes qu'en ces lieux ta présence doit faire.
Chaque fois que tu viens s'ouvre une nouvelle ère
Qui cesse avec l'instant où tu dois t'éloigner.
Je songe à ces plaisirs que tu vas m'apporter;
Je songe au bruit charmant que feront tes paroles,
Au poids de tes baisers, à nos caresses folles
Qu'interrompent parfois les pauses d'un soupir.
Ah! je lève ces bras que tu voudras saisir

Et qui vont se fermer sur toi, comme une geôle!
Je redis mes aveux, je répète mon rôle,
Et j'écoute tes pas avec tout mon désir
Tes pas, hélas! tes pas, si lents à retentir!

XI

Je t'écris, je te vois. Vas-tu point revenir?
Ma mémoire peut bien quelque temps me nourrir,
Mais j'ai faim, bien-aimé, j'ai faim de ta présence!
Je voudrais dédaigner et braver la prudence :
Partir, et te rejoindre, et ne te plus quitter!
Que fais-tu donc sans moi si longtemps? Supposer
Heure par heure, hélas! seconde par seconde,
Ce que tu dis, ce que tu vois; dans tout un monde
Inconnu, menaçant, te suivre par l'esprit;
Voilà le seul plaisir que mon amour poursuit;
Plaisir âpre, tremblant, qui chancelle et qui doute.
Parfois, avec effort, j'arrête la déroute
De la Paix que mon toit ne sait plus retenir.
Je lui dis de rester, que tu vas revenir,
Que nous allons tous deux l'honorer sans partage,
Comme hier. Mais la Paix me cache son visage,
Ouvre son aile, et part. Tu vas la rencontrer.
Ramène-la! Tu sais ce qu'il faut lui jurer.

Elle est douce à qui peut lui sourire sans fraude.
Dans notre chambre, ici, sa puissante odeur rôde,
Son ombre nage encor dans le fond du miroir
Ou monte de la nuit comme d'un encensoir.
Ah! je peux croire encor qu'elle n'est pas partie...
— Elle n'est pas partie! Pardonne ma folie!
Elle est là! Elle est là toujours! et sur ma main
Qui frissonnait de froid et de peur, grain à grain,
Elle laisse couler le collier qui m'enchaîne,
Elle me garde à toi comme une bonne reine,
Et me dit, sans parler, mais d'un simple regard :
« Pourquoi t'inquiéter? Est-il donc en retard? »

XII

Que t'ai-je fait? Regarde-moi! Lève la tête!
Les dessins du tapis t'intéressent-ils tant?
Tu ne veux pas répondre? Hélas! je suis pourtant
Aujourd'hui, comme hier, à t'aimer toute prête.

Ne veux-tu point me dire en quoi j'ai mal agi?
Je ne crois pas être coupable, je te jure!
Ah! je préférerais le reproche et l'injure
A ce silence froid, rigoureux, ennemi.

— Mais j'ai tort, et je veux cacher ce qui m'opprime.
Vois, je ne me plains plus. Bientôt je sourirai.
Je t'aime. Fais sur moi ton plus cruel essai :
Ton esclave peut bien devenir ta victime.

XIII

Je t'aime plus que tu ne m'aimes, mon ami!
Parfois, à mon regard, ton regard à demi
Se dérobe, et je vois au fond de ta prunelle
Décroître chaque jour l'ardeur originelle.
Tu me regardais mieux, naguère; bien souvent
Je sentais, dans l'odeur et la chaleur du vent,
Tes yeux, malgré mes yeux baissés, toucher mon âme
Comme un second parfum, une deuxième flamme.
Tu ne me cherches plus, absente : tu m'attends;
Et tu n'accuses plus les sabliers du Temps,
Si je suis loin de toi, de marquer mal les heures.
Tu restes sans regret dans les autres demeures;
Jadis tu m'en voulais quand je sortais d'ici;
Tu me laisses partir sans te plaindre aujourd'hui.
Et je pars en songeant que tu te dis peut-être
Avec soulagement : « Enfin! je suis mon maître! »
Tu ne remarques plus mes robes, mes chapeaux.
Je fais en vain pour toi mes bouquets les plus beaux,

Car maintenant tu peux apprécier les roses
Quand une autre que moi les coupe, les dispose.
Et peut-être vois-tu, en baisant mon sein nu,
Quelque jeune passante au sourire inconnu!
— Mais je t'accuse, hélas! car j'ai trop de mémoire.
Et tu m'aimes assez pour que je puisse croire
Que tu m'aimes toujours autant. Tes chers baisers,
Je veux les recevoir et non les recenser.
Les comptais-je, autrefois? Ils étaient innombrables!
Les présents de l'Amour ne sont pas mesurables :
Si tu m'embrasses moins, c'est que tu m'aimes mieux,
C'est que ton cœur plus plein est moins capricieux,
Et qu'un baiser de moins, il est vrai, ne peut être
La marque d'un amour qui penche à disparaître.

XIV

Pourtant, j'ai peur, parfois, près de toi, mon amant!
Je m'éveille, tu dors : je me sens brusquement
Comme un soldat surpris qui n'a plus son armure.
Je distingue un danger dans le moindre murmure.
La nuit n'est plus pour moi l'asile qu'elle était.
Soudain, comme un fantôme, alors, tu m'apparais :
Je te contemple sans bouger, pâle et transie,
Et, me laissant duper par ma nécromancie,
Couché sous le drap froid comme sous un linceul,
Je te vois, mort trop cher qui voulus partir seul!

IV

La trace morte d'un beau jour.
LAMARTINE.

Crois-tu donc qu'on oublie autant qu'on le souhaite ?
MUSSET.

L'EXHORTATION

Quoi, mon cœur, vous rêvez? Le passé vous invite.
Vous cédez à sa voix!
N'allez vous pas encor vous plaindre cette fois
De ce que tout meurt vite?

Vous êtes seul. Parmi les arbres du jardin
La nuit est descendue.
Craignez de parcourir la petite étendue
Que fait votre matin.

Pourquoi le voulez-vous? Ne troublez pas le somme
De votre souvenir.
Autrefois Atalante a perdu l'avenir
Pour garder une pomme.

Ne vous attardez pas au détour du chemin
Sur de vieilles jonchées.
Des fleurs qui vous plaisaient les grâces sont séchées
Mais non pas le venin.

Croyez-vous découvrir sur un pâle visage
La trace de l'amour?
Le plus noble soleil tombe à la fin du jour,
Emportant son sillage.

Sachez vous écarter de ces troubles attraits.
Dans leur morne poussière
Désormais délivrés de leur forme grossière
Les morts sont satisfaits.

N'allez pas écouter sur des tombes secrètes
Les aveux oubliés.
Ni rechercher l'écho des serments déliés
Sur des lèvres muettes.

Mais regardez plutôt le beau ciel, si clément,
La nuit sur la verdure;
Goûtez votre bonheur et demandez qu'il dure
Un peu plus qu'un moment.

LA PRÉSENCE IMAGINAIRE

Que faites-vous, mon cher Amour? Vous êtes loin,
Je vous appelle et je vous nomme,
Et dans mon souvenir je regarde avec soin
Les détails de votre personne.

Je regarde vos bras charmants et, sur vos doigts,
Ce rubis, cette perle pure;
Je regarde les plis réguliers et adroits
Que forme votre chevelure.

Sur votre front vos beaux cheveux sont disposés
A la façon d'un petit casque.
Ils limitent ainsi, pesants, nombreux, serrés,
Les traits de votre jeune masque.

Je regarde votre visage tendre et doux,
Et votre chair délicieuse;
Je regarde le sang précieux qui bat sous
Votre lèvre silencieuse.

Je regarde vos yeux, mon Amour, vos chers yeux
Dont l'innocence me fascine,
Dont l'azur singulier, rare, mystérieux
Surpasse ce qu'on imagine.

Je vous regarde, mon enfant, ah! je vous vois!
Vous êtes loin, pourtant présente,
Et j'écoute le son léger de votre voix
Dans le chant de l'air qui vous vante.

Si cet air est, ce soir, si fin, si délicat,
C'est qu'il vous cherche et vous invite;
Je reconnais dans la douceur de ce climat
L'indolence qui vous habite.

Ah! restez près de moi, ma lointaine beauté!
Un œillet jaune dans un verre
A le même parfum qui, lorsque vous partez,
Circule, règne et persévère.

Vous ne me quittez pas quand je ferme les yeux,
C'est vous qui décorez mes songes;
Vous êtes ma raison de vivre. Je ne veux
Que vos baisers et vos mensonges!

Mais, mentez-vous toujours quand vous dites m'aimer?
Et, lorsque la nuit vous enjôle,
Ne regrettez-vous point de ne pouvoir fermer
Vos bras autour de mon épaule?

Ne vous dites-vous point : « S'il était là, pourtant! »
Peut-être que dans la seconde
Où je l'écris, le pensez-vous. Par quel semblant
Se peut-il que mon cœur réponde?

— Nous nous aimons. Je veux le croire. Je le dis.
Et, dans l'ombre qui m'environne,
Devant votre fantôme émouvant et précis,
Je vous appelle et je vous nomme.

FANTÔME

Je n'ai rien oublié, ma mémoire est fidèle :
Je parle souvent à mon cœur
De votre vigilance et de votre douceur,
O compagne perpétuelle!

Vos bienfaisantes mains qui posaient sur mon front
La guérison et la richesse,
Dans la débilité, la peur et la tristesse
Ont encor leur baume fécond.

Je sens les anneaux froids de vos doigts sur mes tempes,
Je sens le parfum de cédrat
Qui restait après vous, fragile et délicat,
Dans les coussins et les estampes.

Quand sur les jardins bleus le noble soir descend,
Je vous regarde dans l'allée,
Par la nuit, lentement, comme jadis, célée,
Puis sur le seuil apparaissant.

Vous me dites selon la saison, selon l'heure :
« J'ai cueilli les premiers lilas... »
« La lune, dans la cour, brillait sur le verglas... »
« Voici la pêche la meilleure... »

Rien n'est changé, sinon que vous parlez plus bas,
Que je suis seul à vous entendre,
Qu'on demande souvent ce que j'ai l'air d'attendre
Lorsque vous venez, pas à pas.

Vous demeurez longtemps près de moi, sous la lampe;
Nous nous regardons sans parler;
Et parfois, dans le silence, vous frémissez,
Comme un étendard sur sa hampe.

SOUVENIRS

J'écoute ce que dit dans le fond de mon âme
La voix du Souvenir à l'indocile Oubli,
Et dans la cendre un feu renaît qui devient flamme.

Sur quel front délaissé que le temps a pâli
Poserai-je une lèvre où le sang du cœur tremble?
Rien ne meurt. Ce qui fut n'est jamais accompli.

Viens, soucieux amant, et retournons ensemble
Dans la vieille maison dont les volets sont clos.
Ton pas trébuche un peu sur le seuil, il me semble!

Hésites-tu? C'est bien ici; romps le repos
De ce jardin sauvage où les herbes sont reines :
C'est là qu'est né l'Amour dont tu fus le héros.

Rappelle-toi : ce fut dans l'ombre de ces chênes
Que tu sentis frémir pour la première fois
Deux mains que tu tenais en riant dans les tiennes.

Ta bien-aimée avait seize ans. Mais tu la vois
Avec ses cheveux noirs et sa bouche mouillée,
Et son regard qui te cherchait, tendre et sournois;

Mais tu la vois, de linges blancs toute habillée,
Courant sur la pelouse ronde, ou bien rêvant.
Seule, écoutant les sons divers de sa pensée.

Va, ne balance pas, et marche plus avant;
Redis les mots divins qu'elle savait te plaire,
Les accents de sa voix sont encor dans le vent :

« Aime-moi, bien-aimé, aime-moi! Pour salaire
Je te donne mon cœur à jamais, il te suit. »
Et tu pleurais alors sur ce cœur tutélaire.

— Ah! de ce souvenir trop cher qui me poursuit
Je ne sais si je veux fuir ou subir l'étreinte.
Hélas! j'habite mal ce passé reconstruit :

Celle qui l'animait est loin de mon atteinte.
Dans le palais du temps où je dois rester seul
Près de mon pas muet je cherche une autre empreinte.

Tu contes, Souvenir, comme un trop vieux aïeul;
Je ne t'écoute plus et ta faveur est feinte
Si tu ne gardes pas le corps sous le linceul.

STANCES

Mon cœur, que j'ai contraint à se taire, soupire,
Et cette solitaire nuit
Dont les parfums secrets affermissent l'empire
Vers votre image m'a conduit.

Je résistais en vain; la mémoire m'assiège;
Voyez : je suis votre vainqueur.
Heureux et frémissant, je retourne à mon piège :
Vous blesserez encor mon cœur.

Je réveille l'écho, je réchauffe la cendre;
Je regarde, écoute et surprends
Le regard où le mien ne voulait pas descendre,
La voix dont j'étouffais l'accent.

La main que j'écartais naguère, je la touche,
Je défaille sous sa chaleur;
Et, dans le fruit vermeil d'une trop chère bouche,
Je mords, plus pressé qu'un voleur!

Le souvenir, brillant comme un rayon dans l'ombre,
Ranime mon espoir dormant;
Je revois un front pur, un col blanc, un œil sombre :
De nouveau, je suis un amant!

La nuit n'est plus pour moi le royaume terrible,
Je ne crains pas d'y demeurer.
Et mon cœur bienheureux voudrait être la cible
De ce firmament étoilé.

Je fus lâche, débile et méritai ma peine.
Puisque l'Amour est un guerrier
Je vais à lui vêtu de l'armure sereine,
Du resplendissant bouclier.

Je vais à lui, portant le glaive, et sous le casque,
Amour! à tes bras asservis
J'attacherai la chaîne, et délierai le masque
Qui cache tes yeux ennemis.

Tu me suivras, prince déchu, docile esclave,
Et tu répéteras ton chant
Aux pieds de la beauté tyrannique et suave
Dont tu m'écartais en riant.

— Et, vainqueur de l'Amour, je resterai près d'elle
Comme le jour près d'un rosier,
L'ornant de mes rayons, la protégeant sous l'aile
De mon plus gémissant ramier.

CLÉLIA

Je songe à vous ce soir, malgré moi-même, Amie
Aux beaux yeux séduisants.
Qu'êtes-vous devenue? Hélas! que peu de temps
Suffit pour qu'on oublie!

Et pourtant, Clélia, vous fûtes sur ma route
La plus hâtive fleur.
Votre discrète odeur n'est pas encor dissoute
Et parfume mon cœur.

Ah! Clélia, vous n'aviez pas seize ans encore;
Je me souviens si bien!
Vous étiez grave, et votre amour ne laissait rien
Sur votre face éclore.

Vous parliez lentement et rarement, plus calme
Qu'une eau morte la nuit
Que ne sait pas rider la molle et large palme
Du cygne blanc qui luit.

Vous ne riiez jamais quand vous étiez heureuse,
Mais, alors, on voyait
Courir furtivement sous votre chair de lait
Une pourpre amoureuse.

Vous soupiriez parfois, enflant votre corsage,
Pareille au lis naissant
Que son parfum épuise et qui, lourd, se dégage
De son vert vêtement.

Je vous ai vue aussi dans l'ombre d'une salle
Tordre vos pâles mains
Et délivrer l'éclat de vos regards hautains,
Imparfaite vestale!

Vous avez surmonté la flamme intérieure
Par de muets refus;
Mais vous avez laissé, Clélia, passer l'heure :
Nous ne nous verrons plus.

Et désormais, nous n'aurons pas, loin l'un de l'autre,
De meilleur souvenir
Que ce silence ému qui montrait mon désir
Et qui cachait le vôtre.

LA MÉMOIRE DU CŒUR

Les transports du plaisir dérobent sous leurs roses
Les présents douloureux que l'amour fait au cœur;
Et celui qui semblait, hier encor, vainqueur,
Ne saura pas, demain, sous ses paumes mal closes
De sa blessure ouverte apaiser la douleur.

Il pleurera, défiguré par sa détresse ;
Ses yeux ne verront plus que dans le souvenir ;
Les baisers d'autrefois, qu'il ne pourra bannir,
Lui parleront cruellement de sa maîtresse ;
Et son bonheur passé perdra son avenir.

Plus l'amour est ardent, plus vite il est en cendre :
L'amant le plus fidèle est le moins exigeant;
Ce n'est pas en cédant qu'on retient Don Juan.
L'amour est jusqu'au fond du cœur lent à descendre
Et c'est le détourner que d'être encourageant.

La mémoire toujours donne sa préférence
Aux souvenirs du cœur que rien n'a compromis,
Aux aveux retenus, aux désirs incompris,
Aux sentiments de la timide adolescence.
Le bonheur s'use tôt quand il est trop soumis.

— Lorsque, te retournant, au cours de ton passage,
Tu regardes le chemin fait, poudreux et las,
C'est aux douleurs d'abord que tu tendras les bras;
Mais tu seras heureux en voyant le visage
De celle qui ne sut jamais que tu l'aimas.

★

... Et quel est le cœur assez sûr de lui pour répondre qu'il ne se glissera jamais un regret entre la résignation, qui dépend de nous, et l'oubli, qui ne peut nous venir que du temps ?

Dominique.

Je viens de feuilleter, en rangeant un tiroir,
Vos lettres, mon Amie. Ah! pourrai-je ce soir
Ne pas vous demander de parcourir ensemble
Un cher passé que rien du temps ne désassemble
Et que mon cœur retient avec un soin jaloux !

Nous sommes séparés. J'écris ces vers pour vous.
— Je n'avais pas vingt ans, et vous, dix-huit à peine.
Nous nous voyions au bal, souvent. La valse est pleine
Pour deux enfants naïfs de plaisirs périlleux.
Mais, d'abord, nous ne pensions pas être amoureux,
Et nous riions, les yeux transparents comme l'âme.
L'amour filait pour nous son insensible trame ;

L'hiver finit; le printemps vint. Déjà l'été
Répandait sur Paris sa molle volupté.
Je n'oublierai jamais ce soir-là : dans les arbres
Brillaient les globes d'or des lanternes. Les marbres
Doublaient dans l'eau du lac leur geste solennel
Parmi les reflets vifs des étoiles. L'appel
Des violons mêlés aux rires et aux flûtes
Venait du pavillon lumineux. Vous voulûtes
Danser d'abord comme les autres, dans le bruit.
A ce moment, je n'étais pas encore séduit
Par la tendre chaleur de vos flammes secrètes.
Vous aviez une écharpe où des roses discrètes
Formaient des entrelacs et des nœuds. Je parlais
D'un ami cher et délicat, dont je pensais
Que vous étiez éprise. Alors, sans plus m'entendre,
Vous m'avez demandé, malicieuse et tendre,
De vous parler de moi, et non de cet ami.
C'est ainsi que, païen par la grâce ébloui,
J'ai découvert l'amour qui tremblait sur vos lèvres.

Ah! quelle tendre nuit! Les collines de Sèvres
Où brillaient mille feux dormaient sur l'horizon.
Nous ne nous parlions plus. Bonheur, confusion,
Rude envahissement de l'amour dans une âme,
Quand soudain dans l'enfant se réveille une femme;
Trouble délicieux de la jeunesse, effroi
De se trouver dans l'existence comme un roi
Qui porte entre ses mains le cœur de son royaume,
Qui respire en tremblant la fleur dont il s'embaume

Avant de s'engager dans un chemin nouveau.
— Mais vous, vous souriiez. Je voyais votre beau
Front se pencher comme une rose délivrée,
De son odeur, longtemps retenue, enivrée.
Vous m'aimiez, j'étais là, je savais votre amour.
Nous nous tûmes longtemps, revînmes...
Au retour
Je sentais sur mon bras votre main appuyée :
— Nous n'avons pas parlé d'amour, ma bien-aimée.

★★

I

C'est encor vous, ce soir, vous la seule et la reine;
Votre fragile voix et vos yeux violets,
Votre cœur débordant, votre amour et sa peine,
Votre amour et sa joie, et vos tendres billets.

C'est encor vous, c'est toujours vous. Le temps peut prendre
Le jour après le jour, le mois après le mois,
Et l'an peut succomber sous son fardeau de cendre :
Je garde un pur trésor qu'on ne me prendra pas.

S'il est mort aujourd'hui, s'il ne doit pas renaître
Dans ce cœur qui jadis a pour moi tant battu
Votre amour d'autrefois ne peut pas ne plus être :
De son puissant éclat je me sens revêtu.

La lumière qu'en vous vous-même avez éteinte
Éclaire encor mes jours, conduit encor mes pas,
Et de tout mon passé je ne garde l'empreinte
Que du feu qu'en partant votre main dispersa.

Ma mémoire prend soin de veiller pour la vôtre :
J'ai tous nos souvenirs, je vous les garde bien;
Vous pouvez être heureuse et vivre avec un autre :
Vous sentirez un jour notre éternel lien.

Il est fait du bonheur de jadis et des larmes
Que versèrent vos yeux et que je verse encor,
Et pourtant il résiste aux plus tranchantes armes
Qui tentent de briser ses étranges fils d'or.

Car cet or ne sort pas des veines de la terre,
Il est surnaturel et l'astre dont il vient,
Bien qu'il ait disparu, verse encor sa lumière
Sur celui qui pour vous, fidèle, se souvient.

Allez donc! Poursuivez votre tâche. La mienne
Est de vous protéger contre vous-même ici,
Pour vous rendre plus tard la figure ancienne
D'un amour toujours jeune et même rajeuni.

Vous reverrez alors, sans effort, sans tristesse,
Tout ce qui ne fut pas et pourtant a été;
Le sort sera rompu, et dans sa prime ivresse
Votre vivant amour se sera réveillé.

*
* *

Ne croyez pas qu'ainsi je parle avec démence;
Il se peut qu'un bonheur semblable soit lointain,
Mais j'ai pour me guider la mystique espérance
Qui plus loin que la tombe emporte les humains.

C'est là que je vous vois, dans un rêve sans forme,
Plus vaste que l'éther, plus brillant que le ciel,
Et qu'éclaire l'amour comme un soleil énorme
Mûrissant pour nos faims un blé substantiel.

Sur le cap le plus beau de ce pays céleste
Nous nous retrouverons comme des naufragés,
Réunis à jamais, et sans que rien ne reste
Des tourments d'ici-bas dans nos cœurs conjugués.

Majesté de l'amour sur qui plus rien ne pèse!
Nous serons souverains comme des éléments,
Et Dieu fera de nous la nouvelle genèse
Du monde qu'il prendra dans nos cœurs tout-puissants!

II

Vous n'avez pas voulu me donner votre image,
Craignant pour moi l'effet de ce présent trop doux,
Mais je n'ai pas besoin de ce sensible gage :
J'ai tous mes souvenirs pour m'approcher de vous.

Vous êtes à présent la femme d'un autre homme,
Je vous ai rencontrée à peine une ou deux fois,
Rarement devant moi quelque étranger vous nomme :
Mais vous êtes ici, toujours, comme autrefois.

Vos plus subtils parfums restent dans ma mémoire,
Et vos moindres propos, vos sourires, vos pas.
Sur un autel secret dont vous êtes la gloire
J'ai placé des trésors que je ne quitte pas.

Voici trois fleurs sans tige et dont la couleur tombe :
Revoyez-vous le soir, le bal et le souper,
Les petits abat-jour dont le satin d'or bombe,
Votre lèvre où naissait la forme d'un baiser?

Et pourtant je n'ai pas même posé ma bouche
Sur votre tiède main qui tremblait en partant;
Et, ce soir, c'est encor par l'esprit que je touche
Cette main qui n'est plus, ah! votre main d'enfant.

J'y vois briller l'anneau et je la vois qui berce
Un léger lit de gaze où dort un nouveau-né;
Et je vois votre tête, hélas, qui se renverse
Sur l'épaule d'un maître au regard fortuné.

Faut-il donc vivre encor? Qu'ai-je pour me reprendre.
Pour trouver à l'amour que je ne puis quitter
Quelque chose qui rend mon tourment presque tendre
Et qui mêle à l'absinthe un suc doux à goûter?

Si je puis sans périr accepter ce spectacle,
Entrer par la pensée où vous vivez sans moi,
C'est que vous habitez aussi le tabernacle
Sur cet autel secret où vous faites la loi;

C'est que je puis cacher la femme que vous êtes
Sous la vierge, l'enfant que vous fûtes jadis,
Et qu'en mon cœur, dans tout mon cœur, des voix sont prêtes
A répéter les mots d'amour que tu m'as dits.

III

Je ne sais pas le son de votre voix de femme.
Qu'aimez-vous maintenant? Quels voyages, quels vers?
Et lorsque dans la nuit un concert vous enflamme
Désirez-vous toujours conquérir l'univers?

Vous goûtiez autrefois les choses agréables :
Les bonbons, les sorbets, les chevaux, tous les jeux;
Vous vous moquiez très bien des gens intolérables;
Ah! que vos yeux savaient être malicieux!

Sans parler vous disiez les choses les plus douces.
Par vos regards frisés remplis d'enchantements.
Et ces yeux comme une eau que la brise rebrousse
Semblaient mirer du ciel les rayons ondoyants.

Vous aimiez, à l'écart du bal et de la danse,
Chercher dans les jardins et au fond des boudoirs
L'isolement mystérieux et le silence;
N'aimez-vous plus rôder sous les grands arbres noirs?

N'aimez-vous plus, sur les fauteuils des galeries,
Lorsque les violons sont presque évanouis,
Au pied des hauts miroirs et des tapisseries,
Échanger en causant des goûts et des avis?

Portez-vous quelquefois encor ces pierres bleues,
Et ces petits bandeaux, et ces camélias,
Ce manteau japonais et ces robes sans queues
Où sur l'une couraient des *ne m'oubliez pas!*

J'ai toujours un morceau de cette robe morte,
Mais moins morte pourtant que vos serments trahis :
Tandis que loin de moi votre cœur vous emporte
J'écoute encor la fleur et je lui obéis.

Je n'oublierai jamais ces quelques mois de règne
Où nous fûmes chacun, l'un pour l'autre, le roi;
La couronne n'est plus sur votre front qui saigne
Un invisible sang que moi seul j'aperçois.

L'Amour le fit couler sous sa flèche puissante,
Sa pourpre vous devait vêtir d'un flot royal,
Mais l'Amour vous trouva faible et trop peu vaillante
Et il est reparti sans vous avoir fait mal.

Je garde ma blessure entière avec ivresse;
Je m'en nourris, je m'en délecte, fièrement,
Elle est tout à la fois, pour moi, votre caresse,
Votre mépris, hélas! mon bien et mon tourment.

Je n'en veux pas guérir, elle est toute ma vie;
Je porte ses couleurs, je suis son chevalier,
Et vous ne saurez pas, nonobstant votre envie,
Faire changer ma foi, ni mon cœur varier.

Nos jours peuvent couler leurs cours que tout sépare,
Qu'importe! tous les flots vont à la mer s'unir;
Lentement ma revanche approche et se prépare :
N'aurai-je pas l'éternité pour vous punir?

IV

Je vois l'anneau, je vois la fleur et la couronne;
Je vous écoute ici redire doucement
Les mots que j'écoutais autrefois en tremblant,
Et je tiens votre main dans ma main qui frissonne.

O mon Amie! ô mon Trésor! ô ma Beauté!
Je sais que je suis seul à revivre ces heures.
Je suis venu chercher vos nouvelles demeures,
Et deviner vos pas sur le sable éventé.

Ma plainte, vaine et triste, et ma mélancolie
Montent dans ce ciel gris qui fut votre miroir.
Je grave votre nom sur le bois du pin noir
Et je le lis gravé sur mes jours, sur ma vie.

Si je vous aime encore, ah! ne m'en veuillez pas !
Si peut-être ce soir ma forme fugitive
Se retrace un moment dans votre âme rétive
Laissez-vous attendrir, et ouvrez-moi les bras.

Loin de vous, loin de vous, dans vos bras de fantôme,
Je pleure, et confondant ces pitoyables pleurs
Au sel que l'air marin dépose sur les fleurs,
Je m'enivre sans fin des plus amers aromes!

***

Il faut que je t'évoque encor, visage obscur.
Ah! reviens, je t'appelle.
Quel que soit le bonheur de mon destin futur
Je te reste fidèle.

Je dis ne plus t'aimer, parfois, et je le crois :
Ton souvenir me quitte.
Mais il suffit d'un son qui ressemble à ta voix
Pour qu'elle ressuscite.

Et je l'écoute alors, la laissant dans mon cœur
Pénétrer et descendre.
Accueillant les regrets, provoquant la douleur
Et soufflant sur la cendre.

O visage secret qui demeure à jamais
Au fond de ma mémoire!
Visage triste et beau de celle que j'aimais,
Je reste ta victoire.

Je ne puis t'échapper, je ne le tente plus.
Demeure, solitaire,
Comme un vase scellé, lumineux et reclus,
Gardé par ton mystère.

Demeure sans un signe et sans un nom, voilé.
Que ta beauté t'isole.
Je ne veux pas, amour, que tu sois consolé,
O toi qui me consoles.

— Et que tout autre nom que je chante et j'écris
Soit à tes pieds, Amie,
La fleur dont je te fais présent, ou la brebis
Que je te sacrifie.

LA COMMEDIA

à la comtesse Gina Sanseverina.

Voici le carnaval; menons chacun la sienne.
Allons baller en masque, allons nous pourmener,
Allons voir Marc-Antoine et Zani bouffonner
Avec son magnifique à la vénitienne.

JOACHIM DU BELLAY.

LES PERSONNAGES

Le drame, le ballet, la farce, la folie,
Le divertissement, le concert, l'opéra
De Palerme à Bellune et d'Otrante à Géra
Fleurissent par leurs soins dans toute l'Italie.

Ils se sont partagés les masques de Thalie;
Le héros est pompeux, le galant parle bas,
De sa belle qui court le jalour suit les pas,
Un couple heureux descend les fleuves d'Idalie.

Les décors sont de toile et les couteaux de bois;
La chanteuse, qui prend deux amants dans le mois,
Ne change pas deux fois ses nippes dans l'année;

Mais leur flamme est nombreuse et chacun, tour à tour.
Meurt, disparaît, revient dans la même soirée.
— Puis, l'auteur, à minuit, fait triompher l'Amour.

LE ROI

Je fus le duc de Tyr et l'empereur d'Athènes;
Je provoquai le More et vainquis l'Esclavon;
Et je peux, quand je suis Prométhée ou Jason,
Déposséder les dieux et les magiciennes.

Je tuai des géants et délivrai des reines;
Je traversai deux fois le nocturne Achéron;
D'Hercule je portai la masse et le lion
Sans filer comme lui d'injurieuses laines.

Je suis le roi, le prince et le héros. Je plais
Par mes cris, mes exploits et par mes beaux costumes:
J'ai des manteaux d'hermine et des casques à plumes.

Les femmes ont le cœur serré quand je parais.
Et, quoique au baladin leur fierté récalcitre,
J'en ai séduit beaucoup, — moins pourtant que le pitre.

L'INGÉNUE

Lucinde et Rosanna sortent dans le jardin.
Il fait nuit. La senteur des lis est violente.
Un oiseau siffle par moments. La lune argente
Le long jet d'eau qui monte au milieu du bassin.

Elles ne parlent pas, mais soupirent sans fin :
Entre elles ces soupirs font une douce entente;
Car mieux que nul propos le silence alimente
Un sentiment qui naît dans un cœur incertain.

Leur rêve est identique et leur flamme pareille :
Lucinde, du matin, et Rose, de la veille,
Aiment l'une un Français et l'autre un Espagnol.

Leur candeur ne peut rien contre de telles armes;
Et soudain, toutes deux, elles fondent en larmes,
Surprises par le chant fiévreux du rossignol.

LE FINANCIER

Sa perruque à marteaux et son ventre à breloques
Doublent son assurance et son autorité.
Il parle haut. Dans son jargon, le lin, le thé,
Le camphre et l'indigo forment des synecdoques.

De quelque Jamaïque ou de quelque Orénoque
Il attend des vaisseaux qu'arrête l'alizé.
Il promet tout, tient beaucoup moins : il est rusé.
Il offre des ducats, mais donne une baïoque.

Malgré ses soixante ans il est fort libertin :
Il a, dans le faubourg, un logis clandestin ;
Là ce banquier filou trouve qui le ratisse.

Il paye la mammà, les sœurs, les ruffians ;
Mais il se croit Lindor lorsque dans l'ombre il glisse
Des billets à vignette aux filles de quinze ans.

LE VOLUPTUEUX

Je veux aimer, ce soir, Cora la padouane.
Elle est rousse et ses yeux ont la couleur de l'air.
Elle ne parle pas, mais sait rire. Sa chair
Est tiède, grasse et plus que le lis diaphane.

Moins le plaisir est prompt et moins vite il se fane :
Que Cora vienne tard, mais longtemps; — il est clair
Qu'il faut, en l'attendant, boire, et chanter un air
Dont la langueur déjà soit un peu courtisane.

C'est une belle nuit. Le paresseux été
Lève ses bras brûlants et meurt de volupté.
Un lit est préparé, là-haut, sur la terrasse;

Il est profond et doux. Il a le ciel pour dais.
Et l'on a disposé sur une table basse
Des fruits que des morceaux de glace tiennent frais.

LA DANSEUSE

Sa gorge est d'une nymphe et ses jambes d'un page.
Ses cheveux sont plus fins qu'une houppe de soie.
Elle est aimée ici comme Hélène dans Troie
Qui séduisait jusqu'aux vieillards sur son passage.

Il faut la voir courir dans un bleu paysage
A la fin d'*Apollo Pastor*; elle y déploie
Toute la tendre, vive et puérile joie
D'une fillette encore enfant, et presque sage.

On n'est légère ainsi que lorsqu'on est heureuse;
Ce n'est pas un secret : la petite danseuse
Aime de tout son cœur le bachelier Pédrille.

Ce choix enorgueillit toute l'Académie.
Leur bonheur est touchant, leur intrigue gentille,
Et chacun les protège, à Naple, ou les envie.

LE VALET

Monsieur, je vous écris d'Ogna. La jeune dame
Est toujours bien gardée : un homme, que je crois
Turc, tant il est muet, la promène parfois
Le soir, une heure ou deux, du côté de Bergame.

Elle vous aime encore et toujours. Que la flamme
Dont elle brûle est vive! Ah! Monsieur, je prévois
Qu'il vous faudra venir avant la fin du mois ;
Et, si vous m'en croyez, nous suivrons ce programme :

La demeure du Turc a deux portes. Par l'une
Carlin et moi nous entrerons, un soir sans lune.
On nous prendra pour des voleurs. C'est enfantin.

Soyez posté dans votre chaise à l'autre porte.
Votre belle y viendra. C'est tout. Faites en sorte
D'être prêt à partir. — Votre valet, Frontin.

LA COURTISANE

Un nœud d'argent posé sur sa blonde perruque,
Une mouche à la tempe, une autre près du sein,
La belle Olympia décourage à dessein
Pour le mieux retenir le fat qui la reluque.

Fille d'une novice et d'un sergent heiduque,
Elle courut la Marche et tout le Cisalpin;
Fut sifflée à Bologne et célèbre à Turin,
Eut carrosses, palais et table ouverte à Lucque.

Un cardinal romain fut son dernier amant.
Il mourut dans ses bras, tué par un Flamand
Qui possédait la clé d'une porte secrète.

Elle connut la paix des cachots. — Mais depuis
Deux mois, on la revoit. Chez elle on ouvre l'huis
Sans peine : on sait qu'au moins donnant elle se prête.

LE SOUPIRANT

Sa robe est d'une soie à pékin blanc et rose;
Son corsage est ouvert et les bras laisse voir;
N'est-elle pas ici? Que ne puis-je savoir
Où l'enferme et la cache une mère morose!

Il faudrait lui parler. Certe, aujourd'hui, je l'ose.
Je dis que je lui plais pour flatter mon espoir,
Mais comment l'approcher? Le verrou chaque soir
Est tiré sur sa porte et sa fenêtre est close.

Quelquefois je l'entends rire dans son jardin
Lorsque le long du mur je fais le pied de grue.
Mais elle ne sait pas que je suis dans la rue...

Dieux! je la vois! mon cœur s'arrête!... Un spadassin
L'aborde en relevant sa moustache insolente,
— Et la coquette a pris la fleur qu'il lui présente!

LA PARFUMEUSE

De la rose, du lis et de la fleur d'orange
Chez Bettine Sarfa le suc est enfermé.
Il y règne l'hiver un éternel été,
De Zéphire le nid et de Flore la grange.

Mille petits flacons dispensent la vendange
D'un parterre où, des fleurs, un vin serait tiré;
Et l'odorat s'enivre ici, sollicité
Par un riche, subtil et capiteux mélange.

Parmi tous ces parfums qui baignent comme une eau,
La ronde Bettina, sirène qui frétille,
Nage, offrant des sachets, du fard, quelque pastille.

Au barbon qui la presse elle dit : « Pour la peau
Il n'est que ce benjoin; j'en use. » Et le vieux drôle
Pour juger le savon veut embrasser l'épaule.

LE MUSICIEN

Autant que Porpora mais moins que Cimarose
Adriàn est goûté dans Venise : au *Gesù*
Il tient l'orgue à l'Office, et ce petit bossu
Fait pleurer tous les yeux par son jeu grandiose.

Dans son *Stabat Mater* une force est enclose
Qui contraint les genoux à ployer. — On a dû
Emporter l'autre jour quelqu'un qui n'avait pu
Résister aux accents de ce beau virtuose.

Mais l'église quittée, il sait encor, le soir,
Sur le Canal obscur charmer et émouvoir :
Il donne une âme d'or à la molle ténèbre.

Son violon conduit les chants aériens
De la Mariola, cantatrice célèbre,
Parmi les instruments de neuf musiciens.

LE RUFFIAN

Je suis charmant. J'ai les yeux noirs. Ma lèvre est grasse.
Ma jambe, dans la soie, haute et ronde, a du nerf,
Mon habit nacarat de galons est couvert,
Les femmes aux balcons rougissent quand je passe.

Comme un jongleur savant, habile au passe-passe,
Je joue avec les cœurs que mon regard conquiert.
Je choisis lestement, et jamais ne m'enquiers
Si le lit est moelleux ou maigre la paillasse.

Hier Margot, demain Florinde ou l'Angela;
La belle est sans regret que mon plaisir hêla.
C'est du métier d'aimer que se fait ma richesse :

L'une donne un chapon et l'autre un diamant;
Et ce collier me vient d'une grande-duchesse
Dont, à Parme, je fus, pendant trois nuits, l'amant.

LE TRAVESTI

Elle n'a pas vingt ans ; elle est agile et mince.
On l'appelait jadis Esther ; mais aujourd'hui
Qu'elle porte la veste et l'éperon, ceux qui
Forment sa cour la nomment entre eux le Beau-Prince.

Elle a vécu dans un ghetto de la province,
On ne sait où. Depuis Janvier elle est ici.
Sa vogue fut rapide, elle a tout ébloui ;
Et sa meilleure amie est Chloé, qu'elle évince.

On ne parle que d'elle. Un homme s'est tué
L'autre soir sur sa porte. Elle en a ruiné
Beaucoup d'autres. On dit tout bas qu'elle est le diable.

Mais elle doit trembler : le deuil parfois répond
Par le crime aux forfaits d'une âme détestable ;
Et l'Adige est muet autant qu'il est profond.

LE SÉDUCTEUR

La guitare, le luth, le noble violon,
Aidés par le théorbe et le tambour de basque,
Pour convaincre ton cœur hésitant et fantasque
Font un concert, ce soir, au pied de ton balcon.

Écoute mon amour pleurer dans la chanson!
Pour me cacher à tous, la lune met son masque.
Ah! que ne m'ouvres-tu! Craindrais-tu quelque frasque?
Demain viennent le prêtre et le tabellion.

Je suis prudent : ton chien, tes parents, ta suivante
N'entendront rien, crois-moi. Habile et prompt, Dorante
Sait retirer sa botte au pied de l'escalier.

— Mais le volet, là-haut, grince sur la fenêtre;
Piano la musique!... Et, naïve peut-être,
Elle jette à Dorante une rose, et la clé.

LA CANTATRICE

Au Théâtre-Ducal, ce soir, la Frédérique
Chantera dans *Tésé* le rôle de Fédra.
Les costumes sont neufs ainsi que l'Opéra
Dont Casti fit les vers et Léo la musique.

Le ténor del'Flore doit donner la réplique.
Sa voix décline un peu, quoique passant le la.
Mais, s'il est vieux, il est agile : on le verra
Conduire, au troisième acte, un éléphant d'Afrique.

Les frais ont fait doubler les prix; car tous les lustres
Dans la salle, et tous les quinquets sur les balustres
Seront en feu, de l'avant-scène au baldaquin.

Dans les loges enfin, et à toutes les places
Du parterre, à l'entr'acte, on servira des glaces :
Vanille, chocolat, pistache et marasquin.

L'UTILITÉ

Salut! mon nom n'est pas sur l'affiche, pourtant
Messieurs, j'ai fait, ce soir, le bruit, dans la coulisse,
De ce vent dont feignait de s'effrayer l'actrice
Et je fus le cheval qui s'ébroue en partant.

C'est également moi qui tenais l'instrument
Dont l'orchestre imitait l'accent lorsque Clarisse
Danse au milieu du bal. — Mon métier de Jocrisse
Est d'aboyer sous une table, au bon moment.

C'est un rôle sans gloire : on ne l'applaudit guère.
Je fais aussi le mort dans les scènes de guerre.
J'accompagne le Prince en portant le cadeau.

— Maintenant, je souffle les quinquets, minuit tinte.
Regardez : sur la pourpre inerte du rideau
S'élève un ruban bleu de la chandelle éteinte.

LA FIN

Et tout cesse soudain, comme file une étoile.
Oubliez le théâtre et le comédien ;
Dehors, dans le soir frais, un souffle éolien
Du vaisseau de la Nuit enfle la noble voile.

On n'imagine pas ce que l'ombre dévoile
A qui vient d'affronter cet art magicien.
La Muse, pour l'azur du ciel vénitien,
Délaisse les tréteaux et les décors de toile ;

Venez suivre de l'œil son vol impérieux :
Sur les canaux dormants et les toits glorieux
Passent l'ombre et l'éclat, tour à tour, de son aile.

Au fond de l'air l'attend le fabuleux cheval ;
Sa fuite fait le deuil, car la lune se cèle
Sous le masque léger et noir du Carnaval.

HOMMAGE

A

THÉOPHILE GAUTIER

(1811-1911)

LE MAÎTRE

Il est pareil au dieu puissant qui tient la lyre,
Ou plus encor peut-être au Bacchus indien
Qui mêle sur ses pas, dans l'air arcadien,
Le parfum du laurier à l'odeur de la myrrhe.

Il marche vers le Trône où nous devons l'élire!
Celui qui le nomma « parfait magicien »
Est à son côté droit, et, de l'autre, se tient
Nerval, déjà frappé d'un riche et noir délire.

Tous trois d'un même amour honorent la Beauté :
L'un répand à ses pieds de sombres fleurs malades,
L'autre de frais roseaux dérobés aux dryades;

Mais Gautier, dédaignant « le marbre et la cité »,
Dans un vaste empyrée interdit au nuage,
Trace de la déesse une immortelle image!

LE SOMMEIL DU CRITIQUE

« Le théâtre est un art si abject, si grossier!... »
TH. G. (*Cité par les Goncourt dans la préface de* THÉOPHILE GAUTIER *par Émile Bergerat*).

Quoiqu'il n'ait point son nom dans le martyrologe
Le Saint du feuilleton, Gautier, non sans gémir,
Depuis plus de trente ans, toujours près d'en vomir,
Vient subir un tourment que nul décret n'abroge.

Mais l'ombre du balcon, enveloppant la loge,
Y forme un clair-obscur qui convie à dormir :
Laissant le roi régner et le traître trahir,
Le critique, l'œil clos, se résigne à l'éloge.

Calliope au front pur près d'Érato qui rit,
Protégeant un sommeil dont le songe est sans prix,
Cariatides d'or, veillent sur le poëte :

Et, tandis que le pitre expose tout au long
Les vulgaires détours dont une intrigue est faite,
Les Muses à Gautier décrivent Apollon.

TROIS PORTRAITS DE MADEMOISELLE DE MAUPIN

★

THÉODORE

... En effet je n'étais plus Madelaine de Maupin, mais bien Théodore de Sérannes...
TH. G. (*Mademoiselle de Maupin*).

Quand il a passé sous la porte
Une rose blanche y pendait,
Et maintenant son feutre emporte,
Parmi les plumes qu'il supporte,
Des pétales couleur de lait.

Dans le jardin qu'éclaire et dore
Le soleil bas de la saison,
Chaque arbre de fleurs se décore
Pour fêter le beau Théodore
Qui s'approche de la maison.

C'est alors que paraît Rosette.
En deuil d'un très vague mari :
Le cheval fait une courbette,
Et, avant même qu'il s'arrête,
Le cavalier est favori.

A peine un instant il hésite
A baiser la main que lui tend
Rosette, qui se félicite
D'avoir une main si petite
Que l'on ne sent point qu'on la prend ;

Et que, sournoise autant qu'agile,
Par les doigts frêles et pointus,
Comme un venin elle faufile
Jusques au fond d'un cœur tranquille
Le goût des plaisirs défendus.

★★

ROSALINDE

... Théodore, qui avait pris le rôle de James le Mélancolique, s'est offert pour la remplacer...
TH. G. (*Mademoiselle de Maupin*).

Elle entre, et l'on ne sait s'il ne faut dire : « Il entre... »
Théodore, est-ce lui?
Mais non : c'est Rosalinde, et Madelaine aussi!
« C'est *comme il vous plaira* ! » dit-elle, ou dit-il, entre
Rosette et son bel ami.

Sa robe toute d'or devient d'azur dans l'ombre;
Ses bas sont cramoisis.
Tous les rayons du jour, par ses yeux réfléchis,
Viennent frapper d'Albert dont la prudence sombre
Devant cet autre Adonis.

Adonis ou Vénus? D'Albert hésite et tremble :
Car cruel mais exquis
Le doute lui plaît mieux qu'un sentiment précis;
Et cependant son cœur peut-il goûter ensemble
Ces deux amours ennemis?

Allant vers elle, il prend la main qu'elle lui donne,
Mais lorsqu'elle sourit,
Il hésite à sourire, ayant revu l'habit
Qu'hier portait encor cette étrange personne,
Et brusquement il rougit,

Observant que Rosette, autant que lui troublée,
Voit son amour détruit
Par ces grands cheveux noirs, par ce sein blanc qui luit,
Et qu'elle rêve aussi, près de ce beau Protée,
A quelque stérile nuit.

★★★

MADELAINE

> ... Théodore-Rosalinde, mademoiselle d'Aubigny, ou Madelaine de Maupin, pour l'appeler de son véritable nom...
>
> TH. G. (*Mademoiselle de Maupin*).

Quoiqu'il ne sache point comment elle se nomme,
Il la nomme pourtant lorsqu'il murmure : « Amour » ;
L'ombre laisse tomber ses rideaux sur le jour ;
« Pour vous j'ai cette nuit quitté mes habits d'homme... »

Il la nomme pourtant lorsqu'il murmure : « Amour »,
Et frémit en touchant la double et blanche pomme.
« Pour vous j'ai cette nuit quitté mes habits d'homme... »
La lune d'un trait doux dessine un pur contour.

Il frémit en touchant la double et blanche pomme.
Elle offre à ses baisers un chaleureux séjour ;
La lune d'un trait doux dessine un pur contour ;
Et l'asile du lit ne connaît pas leur somme.

Offrant à ses baisers un chaleureux séjour,
La belle oublie enfin qu'elle fut gentilhomme.
— Si l'asile du lit ne connut point leur somme,
Il connut leur plaisir et son fréquent retour.

LA MORTE AMOUREUSE

> ... Un masque noir brisé, un éventail, des déguisements de toute espèce traînaient sur des fauteuils et laissaient voir que la mort était arrivée dans cette somptueuse demeure à l'improviste et sans se faire annoncer.
>
> TH. G. (*La Morte Amoureuse*).

Le lit est large et mol où Clarimonde morte
Repose dans les plis de son linceul léger;
L'ombre a de lourds parfums, et l'on entend neiger
La rose unique au pied de l'urne qui la porte.

Sur le seuil Romuald paraît, avec l'escorte
Dont l'ange souterrain joue à l'accompagner;
Il veut fuir, redoutant les attraits du danger,
Mais le vent, d'un seul coup, a refermé la porte.

Sur le tapis d'azur, où des oiseaux tissés
Semblent d'un libre oiseau, chacun, l'ombre captive,
Il marche, l'âme émue et déjà moins rétive;

Quand soudain, s'arrêtant, il voit sur lui fixés,
Près d'un domino blanc et d'un tambour de basque,
Deux regards infernaux qui brillent sous un masque.

MUSIDORA, SA CHATTE ET SON BAIN

— Dites à Jack de m'apporter ma chatte anglaise, et faites-moi préparer un bain...

TH. G. (*Fortunio*).

Musidora, qui rêve à côté de sa chatte,
Tient dans sa main de lis son pied de corail blanc;
Elle ne bouge pas, tandis que, sous le banc,
La bête pour jouer pousse un fruit de la patte.

Musidora voit l'eau tomber dans le bassin;
Une fine buée enveloppe les glaces;
La chatte pour dormir hésite entre deux places;
Du soupir de son cœur la belle enfle son sein.

Musidora regarde un spectacle invisible
Qui l'oblige à froncer le front et le sourcil.
L'eau du bain monte avec un murmure gentil,
Auquel répond la chatte, engourdie et paisible.

Musidora voudrait pleurer, rien qu'un moment;
Elle ferme le poing et mord, au bord, sa lèvre;
Puis lance ses bijoux sur un plateau de Sèvre :
La chatte au bruit s'éveille, et crache en se sauvant.

Musidora s'applique à verser une larme,
Et, pour voir si ce pleur enfantin a coulé,
Elle vient au miroir, sous la vapeur voilé,
Y trace un petit rond dont la chatte s'alarme.

Musidora se penche au bord de ce halo,
Mais la joue a déjà fondu l'amère goutte,
Quand la chatte, soudain, levant le nez, écoute
Le bruit que fait ton noir cheval, Fortunio!

AU CAFÉ FLORIAN

> ... La Piazza est toute bordée de cafés, comme le Palais-Royal de Paris, avec lequel elle offre plus d'une ressemblance...
>
> TH. G. (*Voyage en Italie*).

Maître, je songe à vous : sur le mur peint à fresque
Un gros Turc me sourit et vous ressemble presque;
Il touche un chapelet de santal, grain par grain;
Il est heureux. Jadis, — j'en suis, ce soir, certain, —
Devant ce guéridon et sur cette banquette
Vous vous êtes assis. Vous laissiez la gazette,
Et, posant près de vous le livre et le papier,
Vous approchiez, d'une main lente, l'encrier.
Entre le frais parfum du sorbet et le tiède
Encens de votre cigarette, heureux aède,
Vous receviez, faisant de ce petit salon
Un temple, les Neuf Sœurs et leur maître, Apollon,
Qui chantait devant vous ses odes les plus fières.
Parfois, quelques instants, vous fermiez les paupières,

Immobile, pour mieux voir naître et se former
Le poëme nouveau que vous alliez rimer,
La couleur de l'image et le dessin des stances.
Vite vous surmontiez de vaines résistances,
Et, comme un papillon que blesse un dard d'acier,
Votre plume atteignait l'adjectif prisonnier.
Quelque voisin parfois, en dégustant sa glace,
Fredonnait le refrain de l'air, que sur la place,
La fanfare jouait bruyamment, mais fort mal :
Et, cet air-là, c'était votre cher *Carnaval!*
Le passé vous offrait par lui ses beaux mensonges,
Et vous preniez alors la gondole des songes
Pour parcourir l'Espace et remonter le Temps.
Pareils à des bouquets qui s'ouvrent au printemps,
La musique faisait fleurir sous les arcades,
Clandestins et légers, blancs comme des cascades,
Les dominos au fond desquels tremble et sourit
Un noir regard, perçant le loup couleur de nuit.
Pour étonner les solitaires astronomes
Une molle fusée éclatait sur les dômes
Entre les boules d'or dont Saint-Marc s'enrichit.
Puis sur les Esclavons, lorsque le vent fraîchit,
A l'heure où l'horizon pâlement se colore,
Vous regardiez venir, de l'Orient, le More,
Et rêviez au sommeil pur de Desdemona.
Le soprano lointain d'une prima donna
A l'air fragile et vain égrené sur le môle
Mêlait confusément la *Romance du Saule*;

Et, malgré vous, tout seul dans le petit café,
Ouvrant un cœur pour tous soigneusement scellé
Vous regardiez — regret! « un ramier qu'on étouffe » —
Carlotta qui dansait sur la scène des *Bouffes*.

A UNE DAME BLONDE EN LUI ENVOYANT UN EXEMPLAIRE DE *LA TOISON D'OR*

> ... C'est tout uniment une simple ouvrière de la rue Kipdorp, près du rempart, à Anvers.
>
> TH. G. (*La Toison d'Or*).

Madame, en doutez-vous? vous êtes cette blonde,
A l'œil bleu pâle, au teint si blanc,
Pour laquelle Tiburce oublia tout au monde,
Épris de l'idéal flamand.

Dans une autre existence, où vous fûtes heureuse
Et posâtes devant Netscher,
Vous remplissiez de lait, patiente et soigneuse,
Des bols à dessins outremer.

La vieille Barbara balayait sur la porte,
Dans un grand carré de soleil;
Parfois vous achetiez au Chinois qui l'apporte
Un oiseau bavard et vermeil;

Et tandis qu'il chantait dans une cage à houppe,
Au-dessus d'un beau pied d'œillet,
Vous rêviez vaguement à quelque Guadeloupe,
Renversant un col grassouillet,

Dont l'éclat pur, coupé par l'or de votre tresse,
Fit que Tiburce, enfin heureux,
Vous reconnut pour la divine pécheresse
Au cœur pénitent et pieux.

Et c'est alors, trop amoureuse Madeleine,
Que vous suivîtes cet amant,
Et vîntes avec lui jusqu'aux bords de la Seine,
Pour y mourir, finalement.

EN RUSSIE

> ... Après avoir déjeuné et changé en cendres un cigare, sensation délicieuse à Saint-Pétersbourg, où il est défendu de fumer dans les rues.
>
> TH. G. (*Voyage en Russie*).

Par Hambourg et Schleswig il a gagné la mer,
Puis Pétersbourg, où sur la vaste Perspective
Il a rôdé, jaloux de la chaleur captive
Sous la pelisse épaisse, impénétrable à l'air.

Il regrette d'abord les souffles de l'Auster
Et revoit le Midi par l'imaginative;
Mais il s'en veut bientôt de son humeur rétive :
Il s'efforce à goûter, à comprendre l'hiver.

Dans le ciel cristallin chaque dôme étincelle;
Tout est pur, métallique, exact, diamanté;
La neige est un velours sous le givre, dentelle.

« Ces attraits, pense-t-il, valent ceux de l'été »,
Quand, le front au carreau qui du frimas le gare,
Il peut en liberté savourer un cigare.

SUR LES PAS DE GAUTIER

Dans le Généralife, il est un laurier-rose...
TH. G. (*España*).

Pour l'Espagne un poëte part.
Et, s'il entreprend ce voyage,
C'est que, dans sa mauresque cage,
Il veut dire de notre part
Au laurier du Généralife
Que l'on parle encore de lui,
Laurier plus célèbre aujourd'hui
Que l'Émir ou que le Calife
Dont on peut déchiffrer le nom
Sur la faïence et sur le marbre.
Puis, pour honorer ce bel arbre
Qui doit à Gautier son renom,
Lorsque la nuit sera profonde,
La compagne du voyageur
Viendra sur la plus rose fleur
Poser sa bouche fraîche et ronde,

Tandis qu'imitant des jets d'eaux
Les plus chantantes mélopées,
Vous lirez *Émaux et Camées*,
Cher voyageur, sous les rameaux.

LE FEUILLETON

> ... Moi, je suis comme le sauvage attaché au poteau : chacun le pique pour lui arracher un cri, un gémissement, mais il reste immobile; personne n'a la satisfaction de l'entendre geindre.
>
> TH. G. (*Lettre publiée par le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul*).

Jamais la fleur pour lui n'eut un parfum plus doux :
Sur le parquet doré, beaux comme des bijoux,
Les pétales d'un lis brillent et semblent vivre.
S'il faut laisser le rêve, ira-t-il prendre un livre?
Voici, tout près de lui, Joachim et Tristan;
Et, homonyme cher, buveur et capitan,
Ce Théophile qui, pour l'amour de la Muse,
Dans la coupe mêlait au vin l'eau d'Aréthuse.
Fuira-t-il sur leurs pas dans le sacré vallon?
Hélas! ce n'est point l'heure! et le dur feuilleton,
Devoir quotidien, ou presque, et tyrannique,
Comme une nesséenne et fatale tunique,
Couvre le sein charmant que montrait Erato...

Voici *Gemma*, ballet où danse Cerrito :

Lui-même en inventa la trame ingénieuse,
Qui lui plaît. Mais, malgré tout l'art de la danseuse,
Malgré l'adroit Mérante et malgré le décor,
Qui montre l'Italie au fond d'un boudoir d'or,
Le Maître déjà vieux, et triste, et sans courage,
Imagine, oubliant qu'elle aussi prend de l'âge,
Celle qui fut Giselle et qui fut la Péri
Dans ce rôle nouveau qu'elle eût si bien rempli.

Il soupire et reprend la plume : « Au Vaudeville,
La Vie en Rose... » Et il sourit, l'aspect tranquille,
Mais le cœur lourd de souvenirs et de regrets...

Ah! nous respecterons comme toi tes secrets!
Puisque tu sus toujours dissimuler ta peine
Ce n'est pas nous qui toucherons aux clous d'ébène
Qui tiennent au cercueil le couvercle attaché!
Soufflons sans la saisir la lampe de Psyché :
Nous voulions voir l'Amour? ce sera la statue
Que tu sculptas dans le Paros, splendide et nue;
Nous la regarderons à l'heure où le soleil
En fait un Dieu joyeux, triomphant et vermeil!
Tu sus toujours mentir, puisque tu fus poëte;
Conservons donc ici ta légende complète :
Nous voulions te montrer à ton labeur soumis,
Et travaillant pour les pourceaux et les brebis
Comme Apollon jadis travailla chez Admète;
Nous voulions essayer la peinture indiscrète
D'une existence lourde, amère et sans repos,
Dire comment tu fus doublement un héros,

Par tes livres d'abord, ensuite par ta vie;
Mais ta réserve, ici, par nous sera suivie,
O Maître! et ce n'est point pris sous les feuilletons,
Comme un captif vaincu, que nous te décrirons,
Mais vêtu d'une blanche et large dalmatique,
Le front orné d'un noir feuillage allégorique,
Calme, heureux, souriant, et, sous les myrtes verts,
Passant toute ta vie à composer des vers!

A JUDITH GAUTIER

Madame, de la voix la plus respectueuse,
La plus tremblante aussi, je dois encor chanter :
Car on ne peut du sien votre nom écarter,
Mnémosyne, déjà, l'a gravé sur l'yeuse.

Dans votre poésie étrange et précieuse,
Nous écoutons l'écho d'un grand luth persister,
Et, comme sait la barque un navire escorter,
Judith, votre œuvre suit une œuvre glorieuse.

Je veux donc, sur le flanc du marbre sépulcral
Où je viens d'apporter mon hommage féal,
Poser ce médaillon ciselé dans le jade :

On y voit votre beau visage régulier
Au front duquel le vent qui courut sur l'Hellade
Fera l'ombre passer du paternel laurier.

ALBUM

Pour l'enfant amoureux de cartes et d'estampes.

BAUDELAIRE.

Il m'arrivait de dire à propos de rien : « Mon Dieu, que j'ai bien fait de venir en Italie ! »

STENDHAL.

ABSENCE

Ta rose, Rimini, près du noir éléphant,
Tes cyprès franciscains, Assise, sur tes pentes,
Florence, tes iris, tes cloches diligentes
Et les fruits émaillés dont tu pares l'Enfant :

Ce soir je les revois par l'esprit, en tremblant!
Sous ses bois d'oliviers la Toscane s'argente;
Tes amandiers sont tous en fleur, calme Agrigente;
L'escalier du Pincio n'est qu'un grand tapis blanc!

Dans mon cœur fatigué, que Paris triste accable,
Mes souvenirs, actifs comme des escadrons,
T'éveillent de nouveau, cher mal inguérissable!

Ah! quittant le ciel bas de nos septentrions,
Je veux, le cœur défait de toute autre tendresse,
Te rejoindre, Italie, ô lointaine maîtresse!

A VÉRONE

A Eugène Marsan.

J'écris devant le fleuve vide
Qui pousse un flot sombre et amer,
Et dont le courant se dévide
Au pied du palais Scaliger.

J'entends jusqu'au fond de la chambre
Son bruit farouche et continu,
Tandis que le ciel de septembre
Laisse tomber le soleil nu.

Dans la languissante Vérone
L'Adige est seul encor puissant,
Et la solitude environne
Le mélancolique passant.

En vain j'ai guetté sur la place
Le pas furtif de Roméo;
Le sifflet du vent y remplace
Le rire de Mercutio.

Sur les pavés, où le cortège
Marchait au bruit des violons,
L'herbe s'étend et désagrège
Le seuil ruiné des maisons.

Balthazar, Samson et Grégoire
Ne bavardent plus dans les cours;
Ils y passaient le temps à boire
En se racontant leurs amours.

Le rossignol et l'alouette
Ne chantent plus, et l'heure est loin
Où le jardin de Juliette
Était un complaisant témoin.

L'arbre est tombé, la rose est morte;
On ne lit plus sur le balcon
Le proverbe latin que porte
Le ruban brisé du blason.

Roméo, votre noir fantôme
De l'ombre, le soir, ne naît plus,
Pour quitter, sur l'aile du gnome,
Le triste toit des Montaigus.

Pourtant, la nuit, toujours la lune
Baigne le ciel du même lait,
Sans dire ce que la Fortune
De deux cœurs si brûlants a fait.

La nature oublie; un poëte
Se souvient mieux qu'elle de vous,
Et, plus qu'à Vérone, vous êtes
Dans un Shakspeare de cinq sous.

LES GRÂCES PRISONNIÈRES

Librairie du Dôme, à Sienne.

Sur le socle où l'acanthe orne l'ove et l'écaille,
Malgré les coups de l'âge et l'injure du temps,
Les trois divinités dressent leurs corps charmants
Que la fresque des murs de ses reflets émaille.

D'une même jeunesse et d'une même taille,
Toutes trois, sans cesser les jeux de leurs bras blancs,
Dans leur belle prison où vient mourir l'encens,
D'un même souvenir ont le cœur qui tressaille :

Leur liberté près d'Apollon, le chant parfait
Que les Muses menaient en dirigeant leur danse,
Le Parnasse où la rose au laurier se fiance...

Hélas! nouveau Persée envieux d'un grand fait,
Nul des pages bien mis qui suivent le Pontife
N'enfourchera jamais, pour elles, l'Hippogriffe!

LETTRE D'ASSISE

A Paul Drouot.

Viendrez-vous? Notre automne est plus que votre été
Généreux d'un soleil dont la flamme est constante;
Pour que son vif éclat ou sa chaleur vous tente
Je voudrais vous offrir sa force et sa beauté!

Viendrez-vous? On vendait ce matin sur la place
Des figues dont le miel brillait comme un trésor;
De leur vêtement bleu découlait un flot d'or.
Mais la saveur du fruit, nul mot ne la remplace!

Viendrez-vous? On entend, au moment où j'écris,
Chanter les durs pigeons des dix clochers d'Assise;
Il semble, dans le ciel, que saint François conduise
Tous ces bruyants oiseaux vers quelque paradis.

Viendrez-vous? Chaque champ a son rouge rosaire
Et sa bure d'un gris brun, rosâtre ou doré;
Le mont Subasio est comme un front mitré
Par le soleil couchant dont le reflet l'éclaire.

Viendrez-vous? C'est l'époque où l'on boit le vin doux;
Sous sa feuille l'olive oblongue est déjà jaune;
L'évêque de Pérouse et l'évêque d'Ancône
Seront, le quatre octobre, aux fêtes; viendrez-vous?

LE COQUILLAGE

A Émile Henriot.

Ce coquillage du Lido
Dont l'émail a l'éclat de l'ambre
  Ressuscite dans la chambre
Un fragile et charmant écho.

Je l'ai rapporté de Venise
Avec des perles en collier;
  Sa conque est comme un gosier
Où le vent marin s'éternise.

Il dit la brise et le parfum
Qui naît et court sur la lagune;
  Il me montre la Fortune
Qui tourne, couverte d'or fin,

Qui tourne sur la boule ronde
A côté de la Salute,
  Et dont le plomb a lutté
Contre le temps et contre l'onde.

Il dit le doge et l'arlequin;
Il dit l'écailleuse sirène
  Qui décorait la carène
Lorsqu'on défit le Byzantin.

Il montre la gondole noire,
Balançant au pied des palais
  La lanterne qu'un laquais
Faisait briller comme un ciboire.

Il montre Desdémone aussi,
Inerte et blanche sous le linge;
  Il a vu courir le singe
De Paolo Caliari.

Au marbre du balcon gothique
Il a vu Musset se pencher,
  Laissant la lune argenter
Son beau visage romantique.

Il a vu Byron et Robert;
Et, un matin, sur les flots calmes,
  Il a vu porter des palmes
Au cercueil de Richard Wagner.

— Je le tiens contre mon oreille :
Il parle, il chante, il est vivant;
  Un dieu lucide et savant
Gît dans son écorce vermeille!

Par lui, je quitte ces climats :
Je vois, dans une apothéose,
  Des drapeaux couleur de rose
Flotter à la cime des mâts ;

Et dans le lointain, ô surprise !
Montent dans l'azur, noblement,
  Le vol, le rugissement,
De ton lion ailé, Venise !

ÉLÉGIE PISANE

La molle paix du soir descend sur mon jardin.
Le soleil a dissous dans le petit bassin
Son fluide métal, si vif que la paupière
Cligne devant son feu. L'on entend sur la pierre
Le choc des arrosoirs qu'emplit un serviteur.
Septembre brûle encore au fond de chaque fleur.
L'ombre et l'eau vont verser sur les roses pesantes
Leur fraîche pluie, et chasseront les fainéantes
Abeilles qui dormaient sur les pétales chauds.
Insensible rumeur agreste! Les crapauds
S'apprêtent à quitter leurs retraites humides.
Un à un les pigeons reviennent. De rapides
Chauve-souris, soudain, d'un vol oblique et net
Semblent rayer le ciel. Parfois, léger, secret,
Un chat au pied du mur file comme une flèche
Et fait fuir un oiseau qui blessait une pêche.

En regardant le jour finir dans mon jardin
C'est à vous aujourd'hui que j'ai songé, lointain

Ami, cher voyageur. Ce soir, d'après vos lettres,
Vous arrivez à Pise, et les grâces champêtres
De ce jardin sont sans pouvoir; et je vous suis :
— Vous arrivez et vous traversez l'Arno gris;
Il coule rudement, car c'est le mois des crues.
La ville est plate, basse, avec de vastes rues,
Mais elle semble vide. Elle est comme un anneau
Trop large au doigt d'un mort. Vous vous penchez sur l'eau
Au milieu de ce pont d'où l'on voit tout le fleuve,
Et vous songez, pour qu'un peu plus le cœur s'émeuve,
Que cette eau de Florence a reflété le ciel.
— Mais le soir vient et le couchant répand son miel
Sur les pavés et les maisons mélancoliques.
Ah! vous courez, Ami, vers les quatre reliques,
Surtout vers le divin et cher Campo-Santo.
Vous êtes presque seul; rien ne trouble l'écho
Que votre pas religieux et lent qui tremble.
Votre cœur bat, cher voyageur. et il me semble
Que comme vous je mets les deux mains sur mon cœur.

C'est mieux que du plaisir; c'est plus que du bonheur.
Le soleil déclinant colore l'herbe rase.
Le Dôme rose et rond rayonne comme un vase
Qui baigne dans l'encens déférant et pieux.
Un prêtre passe, et, dans le soir silencieux,
Afin que Dieu de vous soit encore plus proche,
Douce, pensive et grave, on entend une cloche.

Ensuite, vous entrez dans le champ de repos.
Nobles et solennels comme quatre héros

Quatre puissants cyprès veillent sur cette terre :
Cinquant-trois vaisseaux, autrefois l'apportèrent
Depuis Jérusalem. Dans ce sol, pour pourrir
Il ne faut que trois jours aux corps, et pour fleurir
Il ne faut qu'un matin à la plus large rose.
Sur cette argile enfin, la Légende suppose
Qu'au pied des Oliviers se reposa Jésus.
Cependant, la nuit vient. Vous ne distinguez plus
Les beaux musiciens et les terribles anges
Disposer sur les murs leurs cortèges étranges.
Le sublime et géant Triomphe de la Mort,
La Reine de Saba, l'Arche Sainte, le sort
De Cham, et de Rachel l'histoire délicate,
Vous ne les verrez pas ce soir. Alors, sans hâte,
Vous regagnez l'Hôtel Nettuno, sur le quai,
Et vous pensez à moi, qui vous le signalai;
Vous versez du Chianti pesant dans votre verre,
Vous redressez la fiasque, et vous buvez, j'espère
A ma santé d'abord, cher voyageur...

Ici,
Loin de Pise et de vous, c'est la nuit close aussi,
Et, enivré, je bois, au fond du jardin sombre,
L'odeur des orangers que grandit avec l'ombre.

LE JARDIN DE VERRE

(MURANO)

A Mlle V. P.

Sur un miroir ovale est un jardin vitreux;
On y voit de petits orangers dans des caisses,
Des balustres légers, des guirlandes épaisses
Faites de fleurs d'émail et de feuillages bleus.

Au centre, un grand jet d'eau, muet et fastueux,
Lance l'argent figé de la gerbe que laisse
Échapper de ses bras luisants une déesse
Assise noblement sur un dauphin fougueux.

Autour de l'eau, dans des parterres rectilignes
Croissent des lis et des œillets. Plus loin, des vignes
De leurs fruits transparents décorent un berceau.

Enfin, sous un rosier couleur d'aventurine,
Deux Arlequins, du cœur changeant de Colombine
Disputent à ses pieds le fragile cadeau.

SUR LES VINS D'ITALIE

A Edmond Jaloux.

L'odeur des orangers, le chant du violon,
Le lac Majeur, quelque compagne sensuelle
Donnent au vin d'Asti des qualités; sinon
Il est un peu furtif et manque d'étincelle.

L'Orviète est meilleur, mais ne voyage pas.
Il est léger. Le lac Bolsène a des anguilles
Qu'il accompagne bien. Dante le dit [1]. Là-bas
Son or brille et sourit dans le regard des filles.

L'Aléatique, épais velours, vaut encor mieux.
On le servait jadis dans des tresses de paille.
Il est riche, profond, pesant, impérieux :
C'est un vin corpulent qui leste une ripaille.

Le mousseux Arezzo plaisait à l'Arétin [2].
Il est très oublié, ses vignes sont sous l'herbe.
Mais le Montefiascone est le Prince des vins;
Il est fait de muscat; on le boit à Viterbe.

1. *... E purga per digiuno*
L'anguille di Bolsena in la Vernaccia.
DANTE

2. *O di quel (vino) che vermigliuzzo,*
Brillantuzzo,
Fa superbo l'Aretino!
REDI (*Dithyrambe.*)

LE JARDIN SUR LE CANAL

A Julien Ochsé.

Le jardin finit en terrasse
Au bord du Canal glorieux
D'où les gondoliers curieux
Regardent par la grille basse.

C'est un jardin rempli de fruits,
De fleurs, d'arbres et de statues.
On y voit des déesses nues
Sous les cyprès et sur les buis.

Un citron que lâche sa branche
Tombe parfois sur le sentier;
Il parfume l'air tout entier
De l'odeur que sa plaie épanche.

Le cortège secret du Temps
Sur ce jardin passe en silence,
Trahi par la double cadence
Des églises et des couvents.

Et, le soir, quand le ciel arrose
De rubis et de perles l'eau,
Un nuage de Tiepolo
Vient décorer le couchant rose.

LA PÉOTTE VERTE

A P. A.

Sur le canal étroit dont l'eau trouble est inerte
Et qui reflète en noir l'azur,
Avance lentement une péotte verte
Portant l'odeur du raisin mûr.

Les grappes ont encor quelques feuilles fanées
Et saignent un lourd sucre blond,
Surprises d'être ainsi doucement balancées
Sous un soleil au court rayon.

On a cueilli ces fruits sur les bords de l'Adige,
Au pied des monts Euganéens;
Les brouillards de l'automne entouraient chaque tige
D'humides lacs aériens.

On les a transportés de Padoue à Fusine
Sur le flot mort de la Brenta
Qui réfléchit encor la façade en ruine
Du Palais Frigimelica.

Puis la péotte verte a franchi la lagune
Qui mène à Venise, et Bacchus
Est venu parfumer le royaume où Neptune
Ressemble le mieux à Phœbus.

La pourpre du palais et celle de la grappe
Mêlent à présent leur éclat;
La perle de Vénus et le jais de Priape
Forment un deuil plein d'apparat.

Et tandis que la barque avance, lente et noble,
Je songe qu'un autre bateau
Porta jadis les fruits de ce même vignoble
A Catherine Cornaro.

LA BOÎTE EN FORME DE CŒUR

A Mme J. R.

Puisque vous dédaignez Venise et sa lagune
Et que dans la gondole et sous le felze noir
Vous n'avez pas couru le mouvant promenoir
Qu'ouvre la Dogana où tourne la Fortune.

Recevez donc, malgré ma peine et ma rancune,
Ces coquilles d'argent et ces perles, miroir
Double, dont le tain limoneux vous fera voir
La mère de l'Amour dans les bras de Neptune.

Le verre du collier est trouble comme l'eau,
Un fil d'émail brillant y simule l'anneau
Qui fiançait le Doge avec l'Adriatique;

Et, pour vous plaire mieux, j'ai pris, pour enfermer
Les grains d'opale et d'or du collier symbolique,
Le cœur de la Sirène à qui vous ressemblez.

A ALEXANDRE BENOIS

Le laurier ordinaire et le laurier-cerise,
Au-dessus des buis nains et des muguets des bois,
Forment dans le jardin un long tunnel sournois
Que le couteau régularise.

Au carrefour se dresse un pavillon chinois
Où tandis que Géronte, à l'écart, herborise,
Léandre à Colombine à peine un peu surprise
Tient des propos plus que courtois.

L'heure passe, un oiseau, rouge-gorge ou linotte,
Comme une goutte d'eau, dans le silence lourd,
Lance toujours la même note;

« Et quand le soir viendra », le barbon, las et gourd,
Bâillera longuement pour affirmer qu'en somme,
L'amour ne vaut pas un bon somme.

LE BASSIN EN AUTOMNE

Le petit bassin rond est depuis ce matin
Rempli de feuilles d'or qui meurent dans l'eau noire.
Et sur ce lit brillant dont ils troublent la moire
Passent la carpe verte et le rouge cyprin.

Le soleil nébuleux, dans sa brève carrière,
Ne sait plus embellir le sous-bois dépouillé;
Mais le bassin a plus d'éclat qu'en plein été :
Car c'est du fond de l'eau que monte la lumière.

Puis, vers le soir, à l'heure où l'on entend le cor
Célébrer de sa voix grave et pure l'Automne,
La lune vient poser, délicate Gorgone,
Son visage d'argent sur ce bouclier d'or.

L'ARROSOIR VERT

L'arrosoir vert, ouvrant son plumage de pluie,
Comme un oiseau captif vole au ras du jardin,
Et la feuille et la fleur se redressent soudain
Sous le frôlement frais de son aile bénie.

Mille baisers mouillés pénètrent les calices
Où dormaient lourdement les frelons enivrés;
Ils coulent sur la chair des pétales blessés,
Ils apportent aux fleurs de liquides délices.

— Devant les beaux dessins parfumés des parterres
L'arrosoir vert continuera son vol pesant
Jusqu'à l'heure où, parmi l'azur agonisant,
Pour répandre l'essaim de ses cendres légères
La lune apparaîtra, ronde ruche d'argent.

LE MIROIR DE L'ANCOLIE

Sous un arceau, dans un bocage, froide et pure.
Une source dort.
L'été ne l'atteint pas. Jamais un rayon d'or
N'y vient heurter, sur le métal de son armure,
Un trait qui s'émousse et se tord.

Cette eau noire et qui songe avec mélancolie
Ne voit pas le ciel.
Son seul astre, rêveur et confidentiel,
Est le disque tremblant de la triste ancolie
Dont le cœur verse un pâle miel.

La fleur que Léonard aimait, mauve et fragile,
Se penche sur l'eau,
Et luit sur le miroir secret, comme un joyau,
Tandis qu'autour de son reflet, précise, agile,
Une couleuvre est un anneau.

MARS EN PROVENCE

A Édouard Aude.

Vois, l'amandier en fleurs au cyprès et au chêne
Annonce le printemps prochain, et, dans les cieux,
Phœbus répand un or jeune et délicieux
Qui fait de chaque source une riche Hippocrène.

Suivons la route blanche et brillante, elle mène
Au bois où Marsyas enfle son roseau creux;
Une Muse sourit sous l'arceau langoureux
De la colline rose où verdit le troène.

Ici, les Dieux, hier encor, vivaient cachés.
Tu ne découvrais pas, au milieu des marchés,
Dans ces joueurs malins, les fils de Palamède;

Mais la Fable est venue avecque la Saison,
Et, si cet aigle plane au-dessus du sillon,
C'est que l'Olympe cherche un nouveau Ganymède.

AMSTERDAM

Amsterdam aux larges canaux
Ombragés d'arbres centenaires,
Où les maisons les plus vulgaires
Sont des armoires à panneaux
De cristal noir comme l'ébène
Et sous lesquels on entrevoit
Des plats et des vases chinois,
Des velours et des cuirs de Gênes;
Amsterdam aux parfums mêlés,
Où le houblon près des épices
Compose des bouquets propices
Au pittoresque des marchés;
Lourde Amsterdam orientale
Que pourtant les septentrions
Ornent de neige et de glaçons;
Ville éclatante autant que pâle,
Où les chansons des matelots

Sans que la ferveur en varie
Tantôt Bouddha, tantôt Marie
Célèbrent sur les paquebots;
Ville où les huîtres sont si bonnes,
Où les ronds fromages vermeils
A des lanternes sont pareils;
Ville où les beffrois carillonnent;
Ville où Rembrandt vit Abraham,
Où, dans de longs verres étranges,
On goûte la liqueur d'oranges
Et le genièvre de Schiedam :
Je te garde dans ma mémoire
Comme un luxueux paradis
Où, sur des plateaux bien vernis,
Une négresse apporte à boire,
Les cheveux couverts d'un madras,
A quelque princesse espagnole
Que sa grande noblesse isole,
A laquelle on ne parle pas;
Elle a la très royale lippe
Et plonge parfois sans douceur
Pour en reconnaître l'odeur
Son nez au fond d'une tulipe.

LA JEUNE FILLE DE VERMEER

(AU MUSÉE DE LA HAYE)

A Mme Z. D. B.

Ton étrange bonnet, mi-turban, mi-cornette,
A la double couleur de l'azur et du thé,
Et la perle qui pend à ton oreille honnête
Emprunte au ciel des nuits sa molle matité.

Agathe ou Jacoba, Gertrude ou Margarethe,
Servante aux champs ou demoiselle en la cité,
De toi l'on ne sait rien, et le rêve s'arrête
Aux détails doux, simples et ronds de ta beauté.

Ton visage enfantin où le jeu des lumières
Combine lentement ses savantes manières
A la riche épaisseur du pur magnolia;

Et ton regard, qui verse une clarté tranquille,
Parfois sourit, ainsi que doivent dans leur île
Sourire au voyageur les filles de Java.

COLLIERS POUR DES OMBRES

SUITE DE SONNETS

A Madame la Comtesse de Noailles.

LE VOL

Colliers des noirs autels, colliers des sépultures,
Dont les grains endormis tressaillent sous mes doigts,
Je viens pieusement, sur les cadavres froids,
Contempler vos couleurs et toucher vos sculptures.

Trouverai-je aux reflets pâlis de vos montures
La flamme et la chaleur des soleils d'autrefois;
Et, dans l'eau souterraine, une dernière fois,
Ombres, pourrai-je voir vos errantes figures?

Dérobant la princesse et la divinité,
Je prendrai tour à tour le rubis et la perle
Au col de Callisto, sur le sein d'Astarté,

Et je repasserai ton onde, qui déferle
Sur le funèbre bord où nul pas n'est empreint,
O Styx, les bras tremblants d'un immortel butin!

LE COLLIER DE PERLES

AMPHITRITE

L'ombre endormie est bleue; un brouillard maritime
Y forme tour à tour et y défait, sournois,
Des fantômes tremblants et purs que j'entrevois
Parmi les citronniers que l'art de la nuit grime.

Hypsipyle légère, Ariane victime,
Passent sous les rameaux que font frémir leurs doigts,
Et voici, sur le rivage carthaginois,
Didon, heureuse encor, que son Troyen anime.

Le bruit que fait la mer répète leur sanglot,
Imite leur baiser, recommence leur rire;
Leur démarche renaît dans le rhythme du flot;

Et sur la vague molle, où la lune fait luire
Les perles du collier sur son chemin naissant,
Amphitrite conduit le triton mugissant.

LE COLLIER DE VERRE

BACCHUS

La brune primevère et l'acide coucou,
Pressés et réunis dans une coupe basse,
Étendent devant toi, cher Dieu, vivante et grasse,
La laine bigarrée où pliera ton genou.

Au-dessus de ces fleurs, vivant tapis hindou,
N'es-tu point, bronze noir, un fantôme qui passe?
Ah! malgré ton pétase à l'aile double et lasse,
Je vois l'ombre, Bacchus, des pampres sur ton cou!

Je t'apporterai donc, sur le meuble où tu dresses
La svelte nudité de ton torse païen,
Ces raisins bleus, faits de colliers noués en tresses,

Que l'an dernier un artisan vénitien
Dans le verre souffla pour que je te les donne,
Et qui, déjà, t'annonceront ta belle Automne!

LE COLLIER D'AMBRE

LES HÉLIADES

L'Eridan a rendu le corps de Phaéton,
Et les sœurs du Héros, les belles Héliades,
Effarouchent l'Echo, la Source et les Naïades
En pleurant sur le corps du rival d'Apollon.

Puisque avant que le Char ait touché l'horizon
Jupiter, irrité par la fanfaronnade,
A d'un seul coup rompu la folle promenade
Et le fil encor lourd au fuseau de Clothon,

Les filles d'Hélios, Phoebée et Lampéthuse,
Près de la blonde et délicate Phaëtuse,
Pleureront quatre mois sur les roseaux pliés :

Jusqu'au jour où les Dieux, Pitié, que tu désarmes,
Changeront les trois sœurs en jeunes peupliers,
Et feront des colliers de miel avec leurs larmes.

LE COLLIER DE CORAIL ROUGE

CIRCÉ

« Ulysse, il te faudra, — lui dit-elle, — descendre
Dans le royaume immense et sombre de Pluton.
Découvre la contrée où l'eau du Phlégéton
A celle du Cocyte unit son noir méandre :

» Et là, creuse le sol, pour ensuite y répandre,
Offerte à tous les Morts, une libation :
Le lait, le miel, le vin, triple obsécration;
Puis arrose d'un flot d'eau lustrale la cendre.

» Ce n'est pas tout : cette brebis et ce bélier
Dont la toison nocturne à l'Erèbe ressemble,
Emporte-les; et vois, j'ai voulu les lier,

» Afin que, présentés à Proserpine ensemble,
Retenus par ce fil chargé de grains sanglants,
La Grenade apparût à ses yeux bienveillants. »

LE COLLIER DE CORAIL ROSE

CALYPSO

Le Héros ne dort point et regarde la nuit.
Il songe à Calypso dont il voit encor l'île.
Pour la première fois son cœur n'est pas tranquille :
Le souvenir de la Déesse le poursuit.

Il est resté sept ans près d'elle, heureux, séduit,
Oubliant Pénélope et le voyage hostile,
Et ce soir, sur la mer, il regrette l'asile
De ces bras amoureux que par devoir il fuit.

Dans le radeau, tout seul, il contemple les astres ;
Il ne retrouve rien, dans ses anciens désastres,
Qu'il puisse comparer à son adversité ;

Et sur l'arbre du ciel il compte chaque rose,
Comme il comptait hier les grains de corail rose
Au collier que portait sa belle déité.

LE COLLIER DE CORAIL BLANC

NAUSICAA

Blanc comme un cœur de lis, et frais, et délicat,
Sur la rive du fleuve il luisait dans le sable.
Quand le héros parut, faible et méconnaissable,
La fille d'Arété, surprise, le lâcha.

Depuis lors, ce collier était demeuré là
Pour rattacher encore à l'Histoire la Fable.
Ce soir, ressuscité, il trace sur ma table
Le pur dessin du cou charmant qui le porta.

Je le touche en rêvant aux marques minuscules
Que laissaient les sabots de six allègres mules
Près des divins pieds nus de la vierge courant...

Ah! lorsqu'il eut fini son terrestre voyage,
Ulysse a-t-il choisi, chaste et puissant mirage,
Vos yeux, Nausicaa, pour les voir en mourant?

LE COLLIER DE GRAINES

MARSYAS

O Marsyas, dans la forêt rouge et mouvante,
Qui saigne chaque automne en souvenir de toi,
J'ai retrouvé le lieu du solennel tournoi
Où ta flûte fut moins que la lyre éloquente.

J'imagine ton vers léger : il complimente
L'insecte, le gazon, l'oiseau pensif et coi;
Tu décris simplement les choses que tu vois :
Chaque fleur est heureuse et chaque herbe contente.

Mais ce chant familier, qui ne s'élève pas
Aussi haut que le moins élevé de ces chênes,
Se répète, murmure et soupire trop bas;

Car tandis que ta voix, en agitant les graines,
Atteint le cœur confus de la forêt qui dort,
L'hymne du grand Phœbus envahit le ciel d'or!

LE COLLIER D'ALGUES

LÉANDRE

Du foyer large et rose allumé sur la tour
Tombe un reflet qui tremble et se brise sur l'onde;
Les grands cheveux d'Héro, comme une torche blonde,
Doublent confusément ce signal de l'Amour.

Le nageur bien-aimé va venir! Jusqu'au jour,
Penché sur des yeux noirs que le plaisir inonde,
Il goûtera les infinis trésors du monde,
Calme, ardent, chaleureux et grave tour à tour.

L'Hellespont velouté roule des globes d'ombre.
Et le sel de la mer mêle à l'amer laurier
Dans la brise nocturne une odeur fraîche et sombre.

— L'heure passe. Le temps consume le brasier.
Mais l'aurore paraît, et montre sur les vagues,
Au col froid de Léandre, un rouge collier d'algues.

LE COLLIER DE DENTS

HERCULE

Ayant franchi le Styx et du chien noir vainqueur,
Le Héros, de sa forte et sonore semelle,
Parcourt les champs fleuris de myrte et d'asphodèle
Et cherche pour Admète Alceste au noble cœur.

Dans ce séjour heureux où les morts n'ont plus peur
Alcmène a vu venir Hercule au-devant d'elle,
Et s'émeut de trouver dans la mâle prunelle
Le regard tendre et doux de son enfant rieur.

Quittant les rangs muets de l'ombreuse cohorte
La mère vers son fils conduit la reine morte;
Il reconnaît alors celle qui le berça;

Et pour qu'elle partage un peu sa renommée
Il détache et lui laisse un collier qu'il forma
Avec les blanches dents du monstre de Némée.

LE COLLIER D'EAU

ÉGÉRIE

Le myrte, l'olivier, l'yeuse et le troène
Font au-dessus de l'onde un toit sombre et luisant;
La colombe y roucoule et l'on voit par instant
Briller dans le feuillage une étoile sereine.

Le sol est imprégné par ton humide haleine,
O nymphe paresseuse! et ton corps languissant
Parfume le coteau jusqu'au bas du versant
Où Rome dort et rêve à sa grandeur prochaine.

Numa par les sentiers monte vers ton beau lit :
Il vient t'interroger sur l'énigme d'un songe
Et savoir l'avenir que ta bouche prédit.

Toi, près de la fontaine où ta main pâle plonge,
Tu l'attends, Égérie, et riant de le voir
Lèves un collier d'eau que tu laisses pleuvoir!

LE COLLIER D'ÉMAUX

CASSANDRE

Plus noble qu'un rosaire où l'on pose la lèvre
Le cœur battant de joie et de dévotion,
Je tiens le lourd collier où l'immortel orfèvre,
Ronsard, de ses amours fait la relation.

Avec la pierre antique où Pan dompte la chèvre,
Alterne un disque d'or sans nulle inscription ;
Mais tour à tour Hélène, et Marie, et Genèvre,
De face ou de profil décorent l'écusson.

La chaîne qui la pierre attache à la médaille
Imite une guirlande où la rose fleurit
Parmi de grands lauriers qu'un vert profond émaille.

Tandis qu'au lieu d'Étoile ou bien de Saint-Esprit
Sur le disque central on reconnaît Cassandre,
Qui, seule, jusqu'au cœur fait le collier descendre.

LE COLLIER DE DIAMANTS

JULIETTE

Vérone vide au cœur de son ennui repose;
C'est en vain que le vent sur les palais déserts
Fait courir ses parfums, ses jeux et ses concerts :
L'amant ne viendra plus sous la fenêtre close.

Un couple illustre et cher manque à l'apothéose
Qu'essaye le Printemps qui, de rubans couvert,
Voit, sous le ciel d'azur et sous le myrte vert,
Le balcon sans échelle et le jardin sans rose.

Le soupir, le baiser, la stance, le duo
Dorment dans le cercueil auprès de Roméo
Dont Juliette enfin partage l'infortune.

Mais sur la rampe usée où la ronce est sans fleurs,
J'ai découvert, brillants et purs comme des pleurs,
Les grains de ce collier sur qui coulait la lune.

LE COLLIER DE JAIS

ÉRIPHILE

Qu'un autre offre la perle à la vierge d'Aulide,
Le rubis a l'incestueuse, et le béryl
A la sultane qui, devinant le péril,
Perdit sans se sauver sa rivale Atalide;

Qu'il voue à la Troyenne un saphir où, limpide,
Elle revoie un ciel dont la priva l'exil;
Qu'Aggripine reçoive un diamant viril,
Et de tristes grenats la Juive au cœur timide;

Il peut choisir, les enfilant sur un collier,
La turquoise mourante et la turquoise morte
Pour Bérénice en pleurs sous le lointain palmier;

Mais moi, je veux franchir la sépulcrale porte,
Et, plaignant ton front dur et ton regard mauvais,
T'offrir, sombre Ériphile, un noir collier de jais.

LE COLLIER D'OR

CÉLIMÈNE

Sous les roches, au fond d'un paysage agreste,
Il rôde, méfiant et seul, silencieux ;
Et, tandis qu'il s'agite en maudissant les cieux,
La nuit rend presque noirs les rubans verts d'Alceste.

Il voudrait oublier l'éclat d'un front funeste,
La pourpre d'une lèvre et l'azur de deux yeux,
Mais les amers échos répètent des adieux :
Et c'est son propre cœur à présent qu'il déteste.

— Loin de là, dans la salle où de brillants tapis
Offrent leur promenoir à sa démarche vaine,
Près d'Oronte exaucé plaisante Célimène ;

Et l'on voit resplendir, fait de sombres rubis,
Au bout du collier d'or que tient sa main légère,
Le cœur vide et sanglant dont elle est la geôlière.

LE COLLIER D'ÉMERAUDES

ARMIDE

Le bocage est épais, tranquille et retiré;
La brise en souriant sur chaque feuille humide
Pose un tendre baiser dont le bruit intimide
La nymphe qui pensait aux transports de l'été.

Renaud, loin du palais dont, degré par degré,
On voit monter au ciel la blanche pyramide,
Fuit, sous ces arbres frais, l'enchanteresse Armide,
Et suspend aux rameaux son lourd manteau doré.

Protégé par les plis vermeils et le feuillage,
Il s'endort, goûtant l'ombre, au concert que fait l'eau
Dont la flûte répond à celle de l'oiseau.

Mais, retrouvant en songe un périlleux servage,
Il rêve qu'il est pris dans les grands colliers verts
Dont les beaux bras qu'il aime et qu'il craint sont couverts.

LE COLLIER DE VELOURS

MANON

Approche, oui, c'est moi : je m'appelais Manon ;
Je ne ris pas souvent, mais je suis encor belle ;
J'ai pour tout vêtement ce linceul de dentelle,
Et sous les myrtes verts on ne sait plus mon nom.

Au delà du tombeau je craignais le démon,
Mais je n'ai rien trouvé qu'une paix immortelle,
Et l'air calme et léger où va la tourterelle
Est celui qui baignait le ciel de Trianon.

Je n'ai pas oublié l'amour et ses alarmes :
La source imite ici le cristal pur des larmes ;
J'écoute dans l'écho, parfois, des mots joyeux ;

Tu peux dire là-haut que je n'ai pas pris d'âge,
Et qu'autour de mon cou blanc et rond, sans grimage,
J'ai toujours le ruban qu'y nouait Des Grieux.

LE COLLIER DE RUBIS

ELLÉNORE

Je ne trouverai pas ton portrait ni ta tombe;
La couleur de tes yeux, je ne la saurai pas;
Et pourtant, quelque part, le jour naît, le soir tombe
Sur la pierre où ton nom s'efface sous les pas.

Ellénore! Entends-tu sangloter la colombe
Dans le champ funéraire où brillent les frimas?
Au bord de l'horizon, le soleil qui succombe
Est lourd comme ton cœur, mais moins riche, et plus las.

— Sur la fosse inconnue, au fond de la Pologne.
Les porteurs ayant fait leur cruelle besogne,
Adolphe s'est penché vers ton suprême lit;

Il te parla longtemps, oubliant le cortège,
Puis posa sur tes yeux, à jamais pleins de nuit.
Un collier de rubis qui saigna sur la neige.

LE COLLIER DE SAPHIRS

LA MUSE DES « NUITS »

Muse fluide et vague au corps né d'un nuage
Chante dans le vallon où l'églantier fleurit!
Que des rameaux divins couronnent ton visage,
Et que des lis joyeux enveloppent ton lit!

Les parfums de l'Amour flottent dans ton passage;
Je te reconnais mieux encore par le bruit
Que font en se choquant sur ton pâle corsage
Les quatre colliers bleus que t'a donnés la Nuit.

Ils sont faits de saphirs tous les quatre et ressemblent
A la couleur du ciel dont ils sont descendus;
Tu ne dois pas mêler les fils qui les assemblent,

Mais chercher, en rêvant aux jours qui ne sont plus,
Selon qu'à tes colliers la pierre est vive ou sombre,
Le regard confiant ou désolé d'une Ombre.

LA RESTITUTION

Ta courbe et vive faulx, ton suaire qui vole,
La poudre qui frémit dans ton grand sablier
Vas-tu point, maigre Mort, ici les oublier
Devant tous ces colliers pris dans ta nécropole?

Par eux j'éviterai la souterraine obole.
Ils viennent de tes corps les plus chers. Le laurier
Parfume avec le lis et la fleur du rosier
Leurs grains où le soleil imite le Pactole.

Prend-les tous et va-t'en. Je ne suis pas avare;
Mes pauvres ossements que nul joyau ne pare,
Ont moins de prix pour toi que ce trésor nacré :

Ces saphirs feront bien sur ton charmant squelette,
Et tu pourras verser, fastueuse et coquette,
Le sang de ces rubis sur ton cœur épuisé!

SUZANNE ET L'ITALIE

LETTRES FAMILIÈRES

A CHARLES DU BOS

Naguère, j'ai vanté Briguelle et Colombine,
Sylvie et le Barbon, le Séducteur, Frontin,
Et sous le masque blanc au jupon de satin
Surpris du Carnaval la chanson transalpine.

Laissant sur ce décor retomber la crépine,
Demain je chanterai Pomone en son jardin,
Vénus et ses colliers, Clio sur son gradin,
Le sang de la grenade aux doigts de Proserpine.

Entre temps, j'ai repris Une bonne Fortune,
Et pour plaire à Musset, sans grand art, une à une,
J'ai fait ces lettres-ci, que je veux vous offrir;

Elles marchent d'un train dodécasyllabique,
Elles n'ont point d'éclat, et l'on y voit fleurir
Un ennui familier et parfois prosaïque.

PREMIÈRE LETTRE

Mon cher François, je partirai Lundi prochain,
Dans quatre jours. Je suis content, et c'est certain :
Nous passerons au moins deux mois en Italie,
Ensemble, tous les deux. — Vous verrez la magie
Et l'ensorcellement qui vous prennent, là-bas !
Le souvenir d'un beau voyage n'est-il pas
Lorsqu'on est fatigué, triste ou mélancolique,
Plus encor que l'enivrement de la musique,
Un remède rapide et toujours aussi fort ?
On est seul, on s'ennuie, on accuse le sort
Parce qu'il est contraire ou manque de caprice ;
La vie est une morne et monotone actrice :
On la regarde sans plaisir, ou méchamment ;
On est pour sa maîtresse un déplorable amant ;
Quand, soudain, en ouvrant au hasard quelque livre,
Dans la chambre où l'on bâille et soupire, on délivre
Comme un oiseau, comme un parfum, comme un rayon,
Florence qui dormait dans le *Décaméron !*

Le livre que l'on prend change le paysage :
La vallée où l'on est s'élargit, le nuage
A la couleur du ciel sur San-Miniato ;
Le vent sent le cyprès et conserve l'écho
Des cloches dont les voix ornent les campaniles
Ainsi que des pigeons sonores et agiles
Qui se hâtent autour d'un vaste colombier ;
Et l'on cueille, pareils aux fruits d'un espalier,
Sur les murs précieux qu'élève la Mémoire,
De petits ex-votos qui tous ont une histoire.

On se souvient d'un soir tranquille, aux Boboli,
A l'heure où l'horizon est encor cramoisi
Mais où déjà la lune est un gros citron pâle ;
On revoit les cheveux embrouillés et le hâle
D'une enfant qui riait en vous voyant passer
Et dont la lèvre avait la forme du baiser ;
On revoit un palais pompeux, une fenêtre
Dont le cadre de pierre, élégant et champêtre,
Était sculpté de fleurs diverses et d'épis ;
On revoit des maisons dont les charmants crépis
Avaient l'éclat du fard ou les couleurs fragiles
De ces feuillets où, commentant les Évangiles,
Des peintres ont tracé de leur crayon d'argent
Les Saints et Jésus-Christ sur un rose mourant
Dont la mate pâleur passe la rose même ;
On revoit le Pont-Vieux où pour celle qu'on aime
On acheta des perles rondes, sous l'auvent
D'une boutique étroite et chétive, où l'on vend

Des turquoises, des médaillons, des mosaïques :
On se revoit devant les fresques magnifiques,
Dans la sombre chapelle, au Palais Riccardi,
Admirant le costume et le bel œil hardi
De ce page qui joue avec un jeune tigre,
Tandis que sur ses pas un serviteur dénigre
Le voyage lointain que Gaspard a voulu.

Puis on ferme Boccace. On a bien assez lu
Quand on a lu vingt mots pour que tout se découvre.
On voyage selon le volume qu'on ouvre :
Stendhal nous montre Parme et revient à Milan ;
Lamartine décrit, au pied de leur volcan,
Les rivages légers de Naple et de Sorrente ;
Chénier fait refleurir aux frontons d'Agrigente
Des fleurs dont la dernière a le rouge du sang ;
Shakspeare dans Vérone éclaire un balcon blanc ;
Musset montre Venise et Gœthe montre Rome.
La beauté d'un pays tient dans les vers d'un homme :
Tous les lauriers latins sont dans ces livres-là !

Ah ! mon ami, bientôt nous verrons tout cela !
J'y songe : et la maison, le jardin, le village,
S'effacent peu à peu sous le bariolage
De ces éblouissants tableaux italiens.
Mon cœur est retenu par de nombreux liens,
Et j'aime ce pays comme on aime une femme.
Que n'y trouve-t-on pas ? La langueur et la flamme,

L'esprit, la volupté, la chanson et les pleurs;
Tous les baisers, tous les parfums, toutes les fleurs;
Les classiques décors de l'amour : l'onde et l'ombre;
Le feuillage brillant et le feuillage sombre
De l'olivier et du cyprès; la mer, les monts;
Et partout, des fantômes puissants, dont les fronts
Portèrent le bandeau, le casque ou la tiare.

Mais, cher Ami, le jour finit, la nuit s'empare
De la chambre où je suis, du papier où j'écris.
Je me lève. Déjà dans le ciel indécis
Luit l'étoile du soir, qui tremble, seule et triste.
L'air est pur, embaumé. François, à l'improviste,
Je découvre que l'ombre est belle sur mes fleurs!
J'écoute, presque ému, de confuses rumeurs :
Je distingue le bruit de l'eau, le cri des merles,
Et je regarde aussi, semblables à des perles,
Les pétales d'un lis, tombés sur le gazon.

Je quitterai sans peine, Ami, cette maison,
Pour aller avec vous à Florence et à Pise.
Mais un soir, je le sais, au fond de ma valise,
Je prendrai, dans la chambre obscure de l'hôtel,
Une photographie où je retrouve, tel
Qu'il était autrefois, ce jardin sans prestige.
Je verrai le tilleul, qui maintenant s'érige
Comme un dôme mouvant, mais qui n'était jadis
Qu'un maigre balai droit dans un anneau de buis;

Je verrai ce rosier que je plantai moi-même,
Lorsque j'avais cinq ans, pour fêter le baptême
D'un fils du jardinier, dont je fus le parrain;
Je verrai le massif de lilas, le fusain
Qui l'automne venue a des grappes dorées;
Je verrai l'arbre où l'on trouvait des scarabées;
Et je verrai, près de la porte, mes parents,
Vers lesquels court un petit chien aux yeux fervents.

Et alors, j'oublierai, je crois, dans cette chambre,
Malgré l'Arno, malgré l'espace couleur d'ambre,
Pise et ses monuments, Florence et sa beauté,
Pour ce pays modeste et calme où je suis né.

DEUXIÈME LETTRE

Je vous écris des *Réservoirs*, mon cher François.
Le thé fume et sent bon. Le ciel, que j'aperçois
Entre deux orangers, au delà du vitrage,
Est d'un saphir profond et sombre, qui présage
Une nuit étoilée et froide un peu déjà.
Le parc était fort beau. Septembre, ici et là,
Commence à célébrer ses riches funérailles.
Vous savez les pompeux automnes de Versailles,
Lorsqu'un or hésitant recouvre les bosquets,
Et que, pour composer de suprêmes bouquets,
Chaque feuille devient plus qu'une fleur brillante.
La mort de la saison rend sa beauté sanglante :
La pourpre de sa plaie a l'éclat d'un manteau ;
Et, comme un roi vaincu chassé de son château,
L'été fuit, en laissant l'appareil de sa gloire
A l'automne orgueilleux et vain de sa victoire.

Je garde sur la table, en écrivant ceci,
La plume d'un ramier que j'ai prise parmi

Les feuilles qui jonchaient le jardin. Elle est grise;
A sa base un duvet délicat tremble et frise,
Et semble prêt, au moindre souffle, à s'envoler.
En marchant, j'entendais le ramier roucouler.
Je m'arrêtai près d'un bassin, heureux, tranquille;
Une nymphe, au milieu, sur une petite île,
Soulevait de son bras de plomb un vase noir;
Lorsque soudain, sur l'eau, comme dans un miroir,
Je vis passer rapidement la sombre image
De l'oiseau dont j'admire à présent le plumage.

— Je garde aussi de ma promenade un caillou :
Il est rose et poli, charmant comme un bijou.
Il luisait sur le sable sec, dans les aiguilles
D'un pin qui dessinait sur le sol des résilles
Que le vent déplaçait parfois, timidement.
C'était dans le Jardin du Roi. — Un monument
Fait d'un haut piédestal qui porte une colonne,
Recevait du couchant, ainsi qu'une couronne,
Un rayon qui coiffait son sommet de clarté.
J'étais assis sur un banc désert, abrité
Par un large rosier qui n'avait plus de roses.
La nuit venait. Partout rôdait l'âme des choses.
Je percevais l'odeur des bois et du gazon,
Et le silence était dans l'air une chanson
Plus noble que le bruit vaniteux d'un orchestre;
J'étais comme le dieu d'un paradis terrestre.
— Dans ces beaux lieux, où je restais à m'enivrer,
Je regardais les mains du soir transfigurer

Les frondaisons, le sol et l'odeur de l'espace;
Dans le fond du jardin, comme au fond d'une nasse,
L'ombre se resserrait imperceptiblement.
Le ciel devenait peu à peu le firmament.
J'étais là pour toujours. Quand soudain, élancée,
Sortant de l'ombre, et toute blanche dans l'allée,
Je vis venir une jeune femme; un enfant
La suivait, tout petit, maladroit et touchant.
Elle passa devant le banc, paisible et sage.
Elle avait de jolis cheveux blonds; son visage,
Que je pus deviner sous l'aile du chapeau,
Était jeune, et l'éclat frais et doux de sa peau
Me fait songer tandis que j'écris, par sa grâce,
A ce caillou qui brille à côté de ma tasse,
Et que je ne pourrai désormais regarder
Sans voir cette inconnue au corps souple et léger.

Je quittai le Jardin du Roi presque avec elle.
Parfois, pour retenir l'écharpe de dentelle
Qui couvrait son épaule, elle levait la main :
Je voyais tout le bras et son tendre dessin.
Elle pressa son fils deux fois : « Marche donc, George! »
La fraîcheur l'engagea de nouer sur sa gorge,
Dans le chemin couvert, l'écharpe qui flottait.
Ce fut à ce moment que George, enfant distrait,
Tomba, s'étant heurté le pied à quelque pierre.
Je l'entendis pleurer. Je devançai la mère,
Et je relevai George, affirmant : « Ce n'est rien. »
— « Jamais nous ne restons si tard dans ce jardin, »

Me dit en souriant un peu la jeune femme.

Je ris en racontant ici ce « petit drame ».
Elle a de beaux yeux bleus, une bouche d'enfant.
Que fait-elle à Versaille ? Ah ! qu'il est affligeant
De songer qu'à cette heure elle est « dans son ménage »
Et qu'elle dit peut-être en rêvant : « C'est dommage ! »

TROISIÈME LETTRE

Elle n'a pas vingt ans, et se nomme Suzanne.
Je viens de la revoir. Sur sa main diaphane
Brillait un anneau d'or : « Mon mari est très bon »,
Disait-elle, à côté de moi, près d'un buisson,
Dans le chemin qui mène au bassin de Neptune.
« Il est dans une banque, à Paris. » Sa fortune
Est modeste, je crois. Suzanne a de beaux yeux.
Elle se défendait : « Je ne sais si je peux
» Me promener longtemps avec vous, de la sorte.
» Je viens ici l'été, tous les jours, et j'apporte
» Un livre pour passer le temps... Adieu, monsieur. »
Et je la regardai s'éloigner peu à peu,
Et puis s'asseoir, au pied d'une grande Pomone.

Elle me plaît beaucoup, cher Ami. Je soupçonne
Qu'elle s'ennuie avec un aussi bon mari.
Son amour conjugal, dans son cœur engourdi,
N'est plus que le devoir, pour elle, ou l'habitude.
Ce cœur, sans l'avouer, dans cette solitude,

Doit soupirer parfois d'être vide et charmant.
En le voulant, je crois qu'on serait son amant.
Mais je ne le veux point, et je pars vous rejoindre.
— Avant huit jours, mon cher François, nous verrons poindre
Sur les coteaux toscans un soleil bienheureux;
A Milan nous aurons déjà vu les cheveux,
(Dans un petit musée obscur et sous un verre,)
Que tressait sur son front, pour mieux plaire à son frère
César, prince et prélat, la belle Borgia;
Nous aurons vu l'azur dont on coloria
Les voûtes d'une église où dansent les archanges;
Nous aurons vu, dans les campagnes, les vendanges,
Avec les vendangeurs sous les ormeaux taillés,
Semblables aux latins de jadis, célébrés
Dans les vers délicats et précis de Virgile;
Nous aurons dépouillé quelque fiasque fragile
De son bouchon de paille, et goûté de ce vin
Dont le rubis est noir : il accompagne bien
Ces plats qu'on sert remplis de pâtes aux tomates,
Ou ces petits oiseaux cuits dans les aromates,
Et qui sont entourés de lard et de laurier.

Il ne faut pas, mon cher François, que vous riiez :
Les souvenirs du voyageur en Italie
Sont divers et nombreux, et la mémoire allie
Au fantôme divin d'un corps de marbre blanc
La saveur d'un melon qu'on mangea sur un banc,
Dans un jardin pompeux et qui, sur sa chair rose,
Avait des pépins noirs et brillants. Je suppose

Que nous en trouverons encor pour vous, là-bas.

Et maintenant, adieu. Je quitte à petits pas,
Pour ne point réveiller mes parents, cette table.
Je vais aller chercher quelque livre capable
De distraire Suzanne. Elle l'aura demain,
Car je veux retourner au Parc, dès le matin.

QUATRIÈME LETTRE

Partez sans moi, mon cher Ami : je l'ai revue,
Et je dois la revoir demain. La bienvenue
Brillait dans son regard. Elle est comme une enfant,
Gauche, mais inhabile à taire un sentiment.
— J'ai tenu dans ma main sa main faible et timide.
A Versailles, l'Amour est presque encore à Gnide,
Et nous marchions, au bord de l'eau, touchants et doux,
Côte à côte, muets : vous auriez ri de nous!
Mais j'étais sottement heureux de sa présence.
Je l'aime pour sa grâce et pour son innocence.
Elle s'est plainte un peu de m'avoir rencontré :
« Et pourtant, j'ai parfois, disait-elle, espéré
» Que je verrais un jour passer dans ce jardin
» Celui dont je rêvais jadis chaque matin,
» Et dont souvent encor, malgré mon mariage,
» J'imagine la voix, le geste et le visage.
» Vous lui ressembleriez si vous étiez plus blond. »
Je ne répondais pas : mais le cœur n'est pas long

A retenir l'amour que le sourire apporte.
Nous nous sommes quittés à cent pas de sa porte,
Et j'ai vu dans ses yeux le reflet du baiser
Que nous avons senti sans nous l'être donné.

CINQUIÈME LETTRE

Vous voilà donc parti! Maintenant, je regrette
D'avoir, pour une vague et banale amourette,
Dédaigné les plaisirs d'un voyage avec vous.
J'ai cependant l'espoir d'un prochain rendez-vous
Pour apaiser un peu le dépit que j'éprouve.
Mais ce soir, en vous suivant de loin, je retrouve
L'image de ces lieux où vous êtes sans moi.
Une rose vermeille, ouverte sous le toit,
Embellit la maison et aide ma mémoire :
— L'orange au bord du lac luit dans la feuille noire,
Et l'onde sous le fruit est comme un second ciel;
L'espace a la couleur et le parfum du miel;
Le chant des violons s'unit au chant des femmes;
Les promeneurs heureux laissent aller les rames,
Et dans la barque étroite où brillent des bouquets
Jouissent de l'instant sans faire de projets;
Le cœur le moins profond devient un cœur sublime;
Et, rêvant d'un amour enfin illégitime,

Le bourgeois imprudent, en nommant Roméo,
Écoute dans la voix et l'accent de l'écho
Un rossignol lointain répondre à Juliette.

Combien tardent ici l'aurore et l'alouette!
Le temps est paresseux et mon amour grandit;
Je vois ce qu'elle pense et qu'elle n'a pas dit;
Je songe qu'elle songe à moi; je l'imagine,
Confuse de serrer les bras sur sa poitrine,
Pour mieux d'un cœur captif compter les battements.
— Je la verrai demain. Les aveux, les serments,
Je les prononcerai demain, assis près d'elle,
Et je veux que demain un double baiser scelle
Cet amour né d'hier et déjà résolu.

Pensez à moi, là-bas. Ah! cela m'aurait plu
D'écouter près de vous les molles eaux de Côme!
Mais j'aurais vu partout et suivi le fantôme
Du visage charmant dont je suis obsédé :
Le lac voluptueux ne m'aurait guère aidé
A négliger les traits d'une trop chère image.
Suzanne fait pour moi l'attrait du paysage;
Je la regarde au fond de l'ombre, je la suis,
Et je mêle à l'odeur ténébreuse du buis
Le parfum vanillé que sa robe balance.
Dans ce jardin frugal, nul cyprès ne s'élance
Parmi des orangers et des camélias,
Le vent n'y porte point le vaniteux fracas

Dont l'urne d'une nymphe emplit quelque fontaine;
Mais la colline, à l'horizon, me cache à peine
La ville de mon cœur, et je peux voir briller,
Au-dessus d'un beau toit, sur un ciel familier,
Une étoile tremblante et que la nuit accueille
Comme une jeune fleur que protège sa feuille.

SIXIÈME LETTRE

L'anneau de la sonnette est caché dans les branches,
Et la porte, sous un manteau de roses blanches,
Interdit le jardin et cache la maison.
Suivez-moi, mon Ami. Les fleurs de la saison
Dominent la pelouse et embaument l'espace.
La lumière d'automne, harmonieuse et lasse,
Accueille les parfums dans un hamac doré.
C'est un petit jardin, un « jardin de curé »;
Voici, sous leurs châssis, les plants et les boutures,
Et voici, pour les hivernales confitures,
Les poiriers orgueilleux de leurs perles de fruits.
— Dans une eau dont les bords sont à demi détruits
Sautent, au moindre pas, les grenouilles peureuses,
Sans briser le miroir que, comme des danseuses,
Les demoiselles de saphir viennent frôler.

Dans la maison secrète, et que j'ai dû meubler,
Ronflent, malgré l'azur, de grands feux sous les trappes,
J'ai garni le goûter de rameaux et de grappes.

L'eau chante. Le parfum fade et doux des gâteaux
Se mélange aux parfums des fleurs. Sur les couteaux
Se reflète un fruit pâle ou quelque feuille rouge.
Le vieux parquet gémit chaque fois que je bouge,
Et je ne puis rester en place, impatient.
— Suzanne doit venir ici. Dans un instant
Peut-être, j'entendrai sur la porte fermée
Les trois coups convenus, et la jeune alarmée
Courra jusqu'au perron où je la rejoindrai.
Dans l'antichambre fraîche et sombre, je prendrai
Contre moi ma craintive et prochaine maîtresse,
Puis je lui baiserai la bouche avec tendresse,
Et me tairai, tandis que cessera sa peur,
Laissant, contre son cœur battant, battre mon cœur.

SEPTIÈME LETTRE

Au delà des carreaux l'ombre est déjà profonde.
Dans cette chambre obscure où je tenais le monde
En serrant contre moi le corps blanc de l'Amour,
Je suis seul, à présent. — Mais je conserve, autour
De moi, le souvenir fervent de sa venue;
Sur le lit où son corps, comme une molle nue,
Brillait et remuait, je voyais ses cheveux
Couler parfois entre mon regard et ses yeux,
Et je devais alors, parmi les longues mèches,
Comme des fruits cachés trouver ses lèvres fraîches,
Avide d'une plaie où saignait le baiser.

Elle était là! Mon cœur ne peut pas s'apaiser!
Je n'imaginais point qu'elle m'était si chère.
Son nom que je redis augmente et exagère
Une fièvre qui fait que je ne sais plus bien
Si c'est son corps ou son fantôme aérien
Qui m'apparaît dans les ténèbres de l'alcôve.
Je la revois; comme une nymphe qui se sauve,

Elle courait en s'en allant. Je l'entendais
Rire dans l'escalier. Maintenant, je me tais,
Et j'attends que l'écho me répète ce rire.
Je ne veux pas parler, je ne veux pas sourire :
Il ne faut point troubler la chambre et la maison
Qui recueillent l'éclat, le parfum et le son
De celle désormais qui doit régner sur elles.
Les temples, les tabernacles et les chapelles
De ma divinité sont groupés sous ce toit.
Je serai donc prudent, respectueux, adroit :
Je laisserai les mains habiles du Silence
Bâtir le monument d'une chère présence,
Et enrichir ce lieu, naguère vide et nu,
De l'ombre des trésors qui m'ont appartenu.

HUITIÈME LETTRE

« Regarde-moi, dit-elle. Ah! je vois dans tes yeux
» L'obscur reflet de mon visage sérieux!
» Comme je suis petite et lointaine! Je tremble
» Devant cette Ophélie, hélas! qui me ressemble »!
Je baise sa paupière et j'aveugle sa peur :
« Tu te vois dans mes yeux jusqu'au fond de mon cœur,
» Lui dis-je. Mon enfant, les jours sont tes esclaves,
» C'est par toi qu'ils sont beaux, chaleureux et suaves;
» Ils portent tes couleurs comme des chevaliers ;
» Ils t'environnent, te célébrent; les premiers,
» Qui s'éloignent déjà, partagent tes offrandes;
» Ils ornent le passé de fleurs et de guirlandes ;
» Dans ma mémoire ils sont traités comme des rois,
» Et je les entends tous crier quand je te vois :
» Gloire à celle de qui nous tenons la couronne! »

Ce soir, mon cher Ami, vous êtes à Vérone :
Je voudrais m'y trouver avec Suzanne et vous.
J'imagine si bien ce triple rendez-vous :

Nous irions admirer le couchant sur la ville,
En haut de ces jardins renommés, sous l'asile
Que forment d'éternels et vigoureux cyprès.
Vous seriez complaisant et vous feriez exprès
De rester plus longtemps que nous sur la terrasse.
Nous nous retrouverions, chaque soir, sur la place,
Où les fleurs et les fruits font, au pied des palais,
Un tapis végétal, luxueux et épais
Dont l'éclat parfumé plairait à mon amie.
— Hélas! pourquoi rêver de la sorte? La vie
Veut que chaque bonheur pour ombre ait le regret.
Amour pour l'un coupable et pour l'autre secret,
Nous le devons tous deux dissimuler, et feindre.
De même qu'un foyer qu'on couvre sans l'éteindre,
Il faut que, près des siens, elle cache son cœur.
Parfois, lorsqu'elle est loin de moi, sous la lueur
D'une lampe qui baigne un autre à côté d'elle,
Je la regarde par l'esprit, et je l'appelle,
Tourmenté, solitaire et presque malheureux.
Les plaisirs clandestins sont mêlés et peureux.
Je songe à son départ quand nous sommes ensemble,
Car la fragilité du nœud qui nous assemble
Fait que je n'ose pas saisir tout mon bonheur,
Et j'éprouve près d'elle une obscure frayeur.
Ah! le temps hasardeux est mieux que moi le maître
D'un sentiment qui n'aura plus, demain peut-être,
Le droit et le moyen de se signifier.
Hier, elle m'a dit : « On me fait surveiller;

» Mon mari, si bavard, ne me parle plus guère ;
» C'est un pauvre garçon qui m'aime bien. J'espère
» Le rassurer facilement ; j'ai mon moyen ;
» Mais je viendrai quand même ici ; tu le sais bien ! »

Et parmi des adieux que toujours elle élude,
Elle est partie en me laissant l'Inquiétude.

NEUVIÈME LETTRE

Nous étions tous les deux assis sur le divan.
Nous ne nous parlions pas. L'ombre, comme un ruban,
Déroulait son azur vaporeux dans la chambre.
Le couchant appuyait au ciel ses paumes d'ambre.
Nous regardions la nuit à travers le carreau,
Ou bien dans le miroir qui dessine en son eau
L'image du jardin, noire et minutieuse.
Mon cœur était rempli d'une ferveur pieuse
Qui s'exhalait, devant l'Amour, comme un encens.

Le Soir propose, hélas! de dangereux présents :
Par eux on croit tenir la Paix, et l'on confie
A l'avenir de chers projets que sanctifie
L'heure qui de la nuit fait un temple profond.
— Tandis que je considérais sur le plafond
Le fantôme trompeur de la Sérénité,
Je songeais que Suzanne, assise à mon côté,
De cette vision suivait aussi la trace,
Et, me penchant un peu, je cherchai sur sa face

Le pur rayonnement que j'y pensais trouver.
— Je vis des larmes dans ses yeux :
« Pourquoi pleurer?
» Est-ce donc le Bonheur, lui dis-je, qui te noie?
» Enfant, trop faible enfant, tu pleures de ta joie;
» Une mélancolie heureuse t'asservit;
» Entre tes cils mouillés un éclat sombre luit :
» C'est le rire muet et grave de ton âme. »
— L'erreur de ces propos précipita le drame;
La fièvre la jeta contre moi; le sanglot
L'empêcha quelque temps de prononcer un mot;
Ses bras durs et tendus me serraient dans leur geôle;
Elle appuyait son front au creux de mon épaule :
C'était un front brûlant, lourd, qui me paraissait
Entrer en moi mortellement, comme un boulet.
Parfois elle appuyait sa main sur mon visage,
Posant ses doigts sur mes lèvres, ainsi qu'un gage
De son amour, privé, par l'émoi, du baiser.

Je l'implorais, le cœur étreint, déjà blessé,
Et saignais, sans savoir l'arme de ma blessure.
Hélas! — Elle me dit, dans un pauvre murmure :
« Il m'emmène; je crois que nous partons demain. »
Et, son cœur la poussant, elle imprima soudain
Sa bouche malheureuse et chaude sur ma bouche.

La nuit montait autour de ce baiser farouche.
Le désespoir nous enivrait, et nous voulions,
Semblait-il, expirer par ces communions

Où notre amour s'enflait comme le chant du cygne.
C'est dans de tels instants divins qu'on se résigne
A mourir, mais qu'en vain on appelle la mort.
— Puis elle m'expliqua la contrainte du sort,
Et comme quoi, le lendemain, pour six semaines,
Elle partait avec son fils pour les Ardennes,
Qu'on avait préparé ce départ en secret,
Que nous étions surpris, et qu'on nous séparait.

Je mêlai tour à tour la plainte et la colère.
Je me représentai loin d'elle, solitaire,
Dans cette même chambre où je l'avais encor :
Lumière, émotion et parfum du décor.
— Et je m'abandonnai lâchement à mes larmes.
Ce fut alors qu'elle m'offrit comme des charmes
Les baumes délicats des consolations :
« Je reviendrai, l'année est longue, nous aurons
» A mon retour une félicité plus haute.
» Regarde-moi, souris, et sens mon cœur qui saute
» En songeant au matin où nous nous reverrons.
» Ce sera dans le Parc. Si tu le veux, fixons
» Ici, dès à présent, le lieu de la rencontre :
» Devant le Miroir d'Eau, près des charmilles, contre
» Le buisson que protège un grillage de bois :
» C'est là que je t'ai vu pour la première fois.
» Au revoir, à bientôt... Je prends toutes les roses. »
— Puis elle regarda dans la chambre les choses
Familières déjà, qu'elle devait quitter;
Elle vint à la glace et voulut s'y mirer.

Suzanne! — Mon devoir n'était pas de me plaindre.
Tous deux, en cet instant, nous sûmes nous contraindre,
Et nous nous sommes embrassés en souriant.
La porte se ferma sur elle.
Ah! maintenant,
Je libère ma peine, et j'aide et j'encourage
Mon cœur inconsolable à manquer de courage!

DIXIÈME LETTRE

Le jardin est désert, hélas! la chambre est vide.
Dans le rideau nocturne et sur le drap livide
Je cherche son fantôme et trouve son parfum.
Je revis les bonheurs de naguère, un à un.
A l'hiver, ce matin, déjà cède l'automne;
Le froid décime et mord les roses; il étonne
L'oiseau qui gémissait hier sur le balcon.
— La Tristesse attendait au seuil de la maison :
Et, prisonnier de son poing lourd, je l'accompagne.

Adieu, couchants dorés et longs sur la campagne,
Et qui veniez, parmi les arbres, jusqu'à nous.
Le vent fait frissonner les fragiles bambous
D'où s'envolaient, quand nous passions, les tourterelles.
Je n'ai pas vu danser sur l'eau les demoiselles.
La déesse est partie; et tout est dévasté.
Elle faisait durer les présents de l'été.
Le jardin dort dans un silence funéraire;
Tout meurt, et sous la nudité du sanctuaire,

L'air semble rare et indigent.
Je dois te fuir,
Trop sensible maison qui te laisses périr!
Celle qui t'animait est absente, et non morte;
Il te fallait garder les roses de ta porte,
L'éclat de ton gazon, tes oiseaux, ton soleil,
Tout un pompeux, aimable et charmant appareil.
Ainsi, tu prouverais encor ta confiance.
Il te fallait l'attendre avec moi, qui te tance
De n'avoir pas compris qu'elle doit retrouver
La fleur toujours ouverte aux branches du rosier,
Le vent toujours léger, et, sur la pierre heureuse,
La colombe gonflée et toujours amoureuse.
— Je te quitte à mon tour, ô jardin maladroit!

Et j'ai fermé le seuil. Il est plus d'un endroit
Où l'azur favorable et la saison plus douce
Secourront mon espoir que ce climat repousse.
Un horizon joyeux aide le souvenir.
— Je vous rejoindrai donc, François. Pour mieux bannir
La peur et le souci qui dans la solitude
Sont embusqués, je pars. Je crains l'inquiétude.
Je veux rêver à mon amie au cœur du jour,
Sous un ciel plus clément, en suivant le détour
D'un chemin, où, de la prochaine Adriatique
Le vent porte au laurier un sel aromatique,
Où la flûte se mêle aux cloches, où la nuit
Est odorante et savoureuse comme un fruit.

Où l'amant isolé revoit celle qu'il aime,
Portant l'Amour entre ses bras, comme l'emblème
D'un espoir courageux et d'un cœur patient.

Je pars demain; et dans deux jours, cher confident,
Je pourrai vous parler longuement de Suzanne
En regardant briller sur le ciel de Toscane,
A l'heure où le désir avec l'ombre s'accroît,
La pointe d'un cyprès et la tuile d'un toit.

ALLÉGORIES

A Paul Alfassa

VÉNUS AU RUBAN DE PERLES

Les vents sont embaumés qui poussent la coquille
Peinte d'un émail rose et blanc
Où Vénus, tout debout, nue et grasse, vacille,
Ses cheveux lui léchant le flanc.

Elle a baissé son œil surpris vers sa poitrine
Qu'une double rose fleurit;
Sous ses pieds délicats la coquille marine
Semble l'écorce d'un beau fruit.

Au sommet de sa cuisse, où l'or blond de l'écume
De Saturne trahit le sang,
Elle porte une main, n'ayant pour seul costume
Que les perles de son ruban.

A la brise qui naît ce clair ruban ondule,
Couleur de lune et de matin,
Et parfois dans ses jeux il répète et simule
Du corps de Cypris le dessin.

Parfois aussi Vénus frémit lorsque la tresse
De sa gorge frôle les lis,
Et veut déjà nommer, sous la vague caresse,
Anchise, Mars et Adonis.

Ce ruban précieux que terminent deux houppes
L'emprisonne comme un bouquet.
De tout petits zéphirs viennent sur elle en troupes,
Abeilles de ce tendre œillet.

Tandis qu'à l'autre main, que Vénus tient levée,
Une colombe, d'un vol lourd,
Offre l'arsenal blanc de son aile empennée
Au premier carquois de l'Amour.

LA NUIT AU DIVAN D'ÉBÈNE

Sur ton divan d'ébène et parmi la fumée
Qui monte de l'eau morte et des jardins trop mûrs,
Laisse-moi longuement baiser tes bras obscurs,
Négresse au grand œil bleu, Nuit chaude et parfumée!

Dans tes colliers d'argent où brille le saphir,
Des rayons paresseux s'émoussent et s'attachent;
Les feuilles d'un rosier de leurs ombres te tachent.
Ses fleurs versent sur toi le sucre du plaisir.

Le velours de ta chair t'enveloppe et t'habille,
Noire Vénus! Je suis ton serviteur muet,
Et j'ai posé la cinéraire et le bluet
Sur tes cheveux luisants, lourds comme la vanille.

Repose, sans frémir quand te touche ma main,
Sans non plus partager ma fièvre qui te vante;
Laisse-moi boire au bord d'une coupe vivante
Ton haleine onctueuse et qui ressemble au vin.

Je veux croiser sur toi, ô ma riche Déesse,
De ton lit solennel les rideaux d'outremer;
Ton sommeil est semblable au sommeil de la mer;
Le rhythme de ton sein engourdit et caresse.

Laisse-moi te veiller comme on veille un trésor,
Orientale Nuit que farde la ténèbre,
Souhaitant que l'Aurore, à ta perle funèbre,
Ne vienne pas trop tôt joindre sa perle d'or!

BACCHUS AU CHAPEAU DE PAMPRES

Bacchus! nous te chantons sous l'orme et sous la treille!
De l'outre au flanc velu vois ce beau vin couler;
Et, dans ce dur cristal, regarde étinceler
Une rose liquide où, semblable à l'abeille,
Notre lèvre gourmande épuise son baiser.

— Que les grappes du cep sur tes tempes s'unissent
Aux grappes sans défaut de tes obscurs cheveux;
Que la feuille écarlate et le pampre noueux
Te coiffent d'un chapeau dont des vrilles hérissent
Comme des dards fourchus le contour gracieux.

Que nous t'aimons, cher Dieu! Viens, et enfièvre nous!
De ton royaume, où le rubis sur l'or s'écrase,
On a jeté la clef brillante au fond du vase,
Mais nous boirons le vin et nous te suivrons tous,
Poussés par le grand feu vermeil qui nous embrase!

La panthère miaule et broute les raisins.
Souris sous ton chapeau de branches éclatantes,
Et sur ces lourds gazons dont l'épaisseur te tente,
Repose-toi, prenant pour lit et pour coussins
La panse de Silène et le sein des Bacchantes.

Nous chanterons encor quand tu t'endormiras,
Mais en affaiblissant la voix à la cadence,
Et nous ne cesserons que lorsqu'une ombre dense
Comme un large vin noir et tiède coulera
De la coupe d'argent qu'au ciel Séléné lance.

LE JARDIN DE VÉNUS

Ce jardin est au Dieu qui porte le carquois,
A sa mère Vénus que les pigeons escortent;
Pour Elle, sur ces fleurs, des vents heureux apportent
La secrète fraîcheur qui dormait dans les bois.

Pour Elle la musique indolente des harpes
Suspend ses fils d'argent aux branches des rosiers,
Et, comme des bijoux, sur les eaux des viviers,
Vois les beaux entrelacs que dessinent les carpes.

De sa main Euphrosyne attache aux arbres bleus
Un drap resplendissant qui double et orne l'ombre.
Tu ne sauras jamais, belle Reine, le nombre
Des jets d'eaux murmurants qui baigneront ces lieux.

Tu ne dois pas savoir non plus quels artifices
Éloigneront tout bruit de ton calme séjour,
Ni par quel instrument, quel travail, quel détour,
Les aspects changeront de tous ces édifices.

Tu verras à ton gré l'Inde et ses temples blancs
Où Bacchus de raisins enivre les tigresses,
Et, dans de lourds palais peuplés de mulâtresses,
Des lions familiers viendront lécher tes flancs.

Puis, pour te rappeler ta marine naissance
Et la conque d'émail qui fut ton premier lit,
Tu pourras voir Venise où le Plaisir séduit
Tes meilleurs serviteurs : Mystère et Nonchalance.

Sur de pourpres coussins déroulant tes cheveux,
Et vers les lambris d'or élevant tes doigts frêles,
Tu feras s'envoler des oiseaux dont les ailes
Verseront sur ton front des rêves nuageux.

Puis je te montrerai les murailles fameuses
Où des héros pour toi se sont sacrifiés.
Des enfants éblouis viendront baiser tes pieds
Blancs et chargés d'odeurs comme les tubéreuses.

La plage aux verts palmiers où rêva Calypso,
Et celle, désolée, où pleura Polyphème,
Tu les verras, sombre Vénus, tu verras même
Le bûcher crépitant de la reine Dido.

Tu verras sur le Nil la barque où Cléopâtre
Sous les figues chercha le serpent lisse et froid ;
Tu verras la cité, dans son vallon étroit,
Qu'Hélène délaissa pour suivre son beau pâtre.

Comme un prince qui dort et voit dans son sommeil
Repasser tour à tour les fastes de son règne,
Tu verras repasser, sans qu'aucun d'eux se plaigne,
Les couples glorieux dont tu fus le conseil.

Te montrant le flambeau, le poison ou le glaive,
Dans le décor qui fut le décor de leurs jours,
L'âme reconnaissante et t'adorant toujours,
Ils te diront : « Vénus, notre splendeur fut brève,

» Notre cœur, cependant, par elle est ennobli,
» Car tu nous as donné, bienfaisante et cruelle,
» Par delà le tombeau cette joie immortelle :
» Franchir sans oublier le fleuve de l'Oubli ! »

LA DÉESSE

Un pur Esprit s'accroît sous l'écorce des pierres.
G. DE NERVAL.

Déesse du lapis, ô beauté prisonnière,
Toi qui hantes le marbre et rêves dans l'onyx,
Je saurai te vanter, Forme, nouveau Phœnix,
Qui péris et toujours renais de la Matière.

Fille du froid ciseau, de ta blessure fière,
Tu saignes dans l'agathe, Egire ou Béatrix,
Et, comme l'eau qui coule aux ténèbres du Styx,
Tu rafraîchis la Mort aux veines de la pierre.

Le diamant t'abreuve, et l'or, qui te nourrit,
Enivre l'œil qui te découvre et te contemple.
Tout un ciel de saphir dans tes prunelles rit.

La forêt qui te cache est le toit de ton temple;
Et, comme une aile immense où chaque plume luit,
Pour ton mystère et ton repos monte la Nuit.

MERCURE AUX AILES BLEUES

Cette plume de geai, de ciel encor trempée,
Et qui frémit, parmi les herbes et les fleurs,
Qui plus que l'herbe est souple, et qui passe en couleurs
Le fin myosotis à la chair azurée;

Cette plume que je ramasse et que je tiens,
Et que je puis lever sans que presque on la voie,
Sceptre fait de saphir, dont l'aigrette est de soie,
Qui commande et conduit les rangs aériens;

Si je la garde ainsi entre mes doigts débiles,
Craintif du moindre vent qui pourrait l'emporter,
C'est que je veux à ton autel la présenter,
O Mercure, perdu dans les célestes îles!

Dieu voyageur, que le cortège des oiseaux
Rapide, impétueux, en pépiant entoure,
Laissant le sable épais qu'un soc pesant laboure,
Tu cueilles l'astre en fleurs au sein bleu des ruisseaux.

L'Olympe n'est pas loin pour ton aile puissante;
Tu souris en passant au Cancer endormi;
Tu rencontres parfois Pégase, ton ami,
Sur le mont où s'unit au laurier noir l'acanthe.

Tu portes les parfums de la terre à Vénus
Et la coupe des dieux à la nymphe peureuse,
Que, tandis qu'elle boit dans cette coupe creuse,
Tu ravis tout à coup pour Zeus, vainqueur d'Argus!

De ton front coiffé d'or tu perces le nuage;
Tu repousses l'éclair avec ton caducée;
Tu ne redoutes pas la ténébreuse fée
Qui de serpents tordus entoure son visage.

Tu ne crains pas Borée et te moques de lui.
La pointe qu'à sa flèche Eros pour tous attache
Ne t'a jamais atteint, toi dont le cœur se cache
Sous l'armure d'argent où tout l'espace luit!

— Sur ton autel bâti de cristal et de neige,
Au faîte du glacier qu'on n'atteint que d'en haut,
Je ne poserai pas, le touchant d'un seul saut,
Cette plume de geai que son azur allège.

Mais, vois : sur la plus blanche rose du jardin
Je la place en songeant que tu la viendras prendre,
Une nuit où du ciel tu voudras bien descendre,
Laissant la belle Iris sous son arceau divin.

Sans effleurer le sol, sur l'odorante cible,
Tu raviras la plume et tu repartiras ;
Et, sur la molle fleur, quand tu disparaîtras,
La trace de ta main ne sera pas visible.

LES TROIS CORBEILLES DE POMONE

I. — AURORE

Ma sœur Aurore aux doigts tremblants
Je viens, sous la jeune feuillée,
Prendre parmi vos voiles blancs
Les fruits dont vous êtes parée.

Donnez-les moi! Purs et brillants,
Sur le velours frais des vallées,
Ils roulent leurs disques d'argent
Belles perles désenfilées.

Prunes, groseilles et raisins,
Je veux que sous leur chair fragile
Ma prime corbeille vacille,

Et qu'ils apportent aux matins
Avant que le soleil n'arrive
La pâleur de Phœbé pensive.

II. — MIDI

Laisse-moi traverser tes feux,
Midi royal et débonnaire :
Ta splendeur mûrit en ces lieux
Des présents qui doivent me plaire.

De l'or dont tu remplis les cieux
Tu fais leurs vêtements solaires,
Et tes pouvoirs mystérieux
Emplissent leurs petites sphères.

Je prends les plus gros, les plus ronds :
Oranges, pommes et citrons,
Grenades, feux privés de cendre ;

Et je les emporte à l'endroit
Où le vallon est plus étroit :
A l'ombre, où tu ne peux les prendre !

III. — SOIR

Ah! tu me caches mes richesses
Nuit, sous tes languissants manteaux!
Pourtant tes baisers, tes caresses,
Font mes fruits plus doux et plus beaux.

Tu cherches leurs odeurs, tu laisses
Tes vents les porter aux oiseaux,
Et de la terre les ivresses
Naissent de mes raisins nouveaux.

Les jardins sont pleins de silence,
Et les vergers sont endormis :
Un reflet sur le bassin danse,

Fragile et pointu comme un lis.
— Tu n'es ni triste ni funèbre
Quand je parfume tes ténèbres.

LA MUSIQUE SOUS L'ARCEAU NOIR

L'œil baissé sur ta lyre, ô Musique, c'est toi!
Viens sur nos cœurs troublés, nos cœurs en désarroi,
Répandre les bienfaits surprenants de tes baumes!
Découvre-nous l'accès de tes nombreux royaumes.
A cette heure le jour dispense un or vivant,
Mais qui saigne, blessé, un sang toujours plus sombre
Que le ciel sacrifie aux mystères de l'ombre.
Tu préludes alors; tu révèles ton chant;
Et sous l'arceau divin où le laurier abonde,
Musique! ton archet va recréer le monde!

Tu feras dans la nuit naître un nouveau soleil,
Comme l'autre puissant, comme l'autre vermeil;
Il nous éclairera le peuple de nos Rêves,
Et nous les verrons tous, étendus sur les grèves,
Ou dressés sur les monts de tes vastes pays.
Les uns auront des voix de mères ou d'amis;
Nous les reconnaîtrons à leurs yeux pleins de larmes,
A leur sein transpercé; les autres, sous les armes,

Inconnus et muets, attendront sans bouger,
La lance au poing, le casque clos, le bouclier
Portant sur son métal d'incertaines devises.
Pour ces rêves sans nom, il faudra que tu dises,
Musique, l'avenir qu'ils dérobent ainsi.
Tu parleras pour eux, calmant notre souci
Sans pour cela cesser de nourrir notre fièvre.
Car, tel est le pouvoir de ta savante lèvre,
Que tes accents à l'un peuvent donner la paix,
Tandis qu'à l'autre, hélas! qui ne la veut jamais,
Ils versent les poisons que son délire exige.
— Comme une fleur qui s'ouvre et brille sur sa tige
Musique, épanouis la coupe de tes chants!
Abreuve sans tarder nos rêves palpitants!

Comme au fond de tes yeux bougent d'étranges vagues!
Comme ta pâle chair frissonne! Sur tes bagues,
Les rubis sont un sang qui va te revêtir,
Et tu parais parfois sur le point de mourir!
Sur les bords de quel Styx entendis-tu ces plaintes?
Des âmes, par la peur et par l'amour atteintes,
Volaient sur le flot noir quand Orphée y passa.
Eurydice perdue exhalait ces cris-là!
Reine! ne verse plus ces lamentables larmes!
Sous tes myrtes pointus coule un ruisseau de charmes,
Un chœur de bienheureux balance dans les airs,
Comme autant d'encensoirs, des voix aux rhythmes clairs;
Et c'est un autre Dieu que le Dieu du Ténare
Qui, vanté par ce chœur, de l'univers s'empare!

Tu nous ouvres l'azur et son blanc paradis :
La Mère de Jésus, sur un trône de lis,
Protège les Élus comme un pâtre ses bêtes.
Les accords irréels dont tes hymnes sont faites
Brillent comme les feux de mille diamants.
Les sévères Vertus, les Chérubins puissants
Sur la longue trompette et la fragile harpe
T'obéissent, Musique! et lisent sans erreurs
L'éloge de leur Dieu brodé sur une écharpe
Que tiennent devant eux de très saints serviteurs.

Mais après la grandeur de ces triomphes calmes,
Après la paix céleste et la rédemption,
Après Jérusalem et ses tapis de palmes,
Après le Sinaï, Bethléem et Sion,
Voici l'Ange du mal dansant devant l'Ermite,
Voici sous les rosiers la belle Sulamite,
Voici dans ses manteaux la reine de Saba,
Et voici la menteuse aux portes de Gaza.
Que tu sais bien, Musique, évoquer leurs fantômes!
Tu nages maintenant dans les plus lourds aromes;
Tes violons font naître un océan de fleurs.
Tu vantes les plaisirs de l'amour, les bonheurs
Que la volupté donne au secret des alcôves.
Pareille à des cheveux dénoués, longs et fauves,
Tu coules sur les corps que tu fais défaillir.
On s'enivre de toi comme d'un élixir.
Ton actif opium, ton agile morphine,
Proposent tour à tour la princesse et l'ondine,

Yseult, Titania, Mélisande, Didon,
Diane abandonnée aux bras d'Endymion,
Armide sous le dais qui du jour la protège
A Renaud éperdu montrant un sein de neige,
Et vous! Vénus! et vous, sur la plage abordant,
Pour apprendre à la terre à craindre votre Enfant,
Qui, tandis que le flot, en vous suivant, vous lèche,
Sur le plus beau galet court aiguiser sa flèche.

Mais ton pouvoir, Musique, est bien plus vaste encor,
Car tu sais te passer d'acteurs et de décor;
Ne te limitant point, tu peux tout nous décrire.
Le cœur par toi découvre à quels buts il aspire;
Tu nous fais plus légers et tu nous fais plus grands.
Lorsque, dans les concerts, ta tempête nous prend
Nous voyons grâce à toi, — comme dans les orages
Au feu bref des éclairs nous voyons des rivages, —
Au delà du domaine obscur où nous vivons
Les pays ignorés où jamais nous n'irons,
Les pays défendus, trop distants pour notre aile,
Mais que, miraculeusement, ton art révèle,
Pour nous donner le goût, le désir, le besoin
D'aller toujours plus haut, d'aller toujours plus loin,
Et mettre en nous l'espoir que l'homme, sous son voile,
Supportant aujourd'hui pour atteindre demain,
Ne sera pas toujours séparé de l'Étoile
Puisqu'il sent grâce à toi ce qu'il a de divin.

HÉBÉ DANSANTE

La lumière du printemps
Et ces roses dont l'encens
Tandis que je danse m'enivre,
Tous ces papillons, ces oiseaux,
Célèbrent les jours nouveaux
Dans l'azur que je délivre.

L'univers est mon jardin.
L'âge d'or à son matin
N'eut pas une plus douce aurore;
Toute à mon plaisir diligent
J'agite mes pieds d'argent
Sur les beaux tapis de Flore.

Le petit Jupiter rit.
La chèvre qui le nourrit
Court dans le pré gras et fertile.
Je danse pour tous les berceaux,
Pour les deux divins Gémeaux,
Pour Hercule juvénile.

Je danse les bras levés
Arrêtant les alizés
Que mes doigts joyeux apprivoisent;
Et des souffles les plus ténus
Je fais pour mes poignets nus
Des rubans qui s'entre-croisent.

Ma lèvre parfume l'air;
Le lis, moins blanc que ma chair,
Ouvre à mes pieds son pur calice.
Les nymphes du ruisseau, mes sœurs,
N'ont que paresses, langueurs,
Quand, à leurs côtés, je glisse.

L'aile blonde du rayon,
Malgré son attention
Ne peut m'atteindre quand je danse;
J'échappe à cet oiseau vermeil,
Épervier que le soleil
Sur moi, comme un chasseur, lance!

La coupe que j'offre aux dieux
Je l'offre aussi, en tous lieux,
Aux hommes, aux arbres, aux bêtes;
Légère et frêle, elle reluit,
Sous le ciel qui la remplit
De l'or dont sa flamme est faite.

Vénus devant moi n'est rien;
Sur son trône aérien
Diane pâlit quand je passe;
Je fais prisonnier Cupidon;
Et ma promesse est un don
Que nul autre don ne passe.

Le vieillard qui se souvient,
L'enfant que rien ne retient,
L'adolescent que tout oppresse,
Autour de moi tournent et vont,
Et chantent : « Nous te voulons!
O notre reine! Jeunesse! »

On ne peut pas me saisir,
M'évader est mon plaisir,
Tous ils m'appellent, me poursuivent;
Je les entends : « Hébé! Hébé! »
Mais, plus leste que Daphné,
J'ai déjà joint l'autre rive.

Parfois j'élis le plus beau;
Mon choix en fait un héros :
C'est Bellérophon, Alexandre,
Persée au bord du noir marais,
Siegfried, dont le rire frais
Imite mon rire tendre.

Mais, si mon pouvoir est grand,
Il ne dure qu'un instant :
Je n'ai que de jeunes années;
Et, comme une herbe sans épi,
Je meurs, ignorant midi,
Sous mes couronnes fanées.

C'est pourquoi, pleine d'ardeur,
Je danse, entraînant mon cœur
Dans le vertige, l'allégresse,
Pour ne plus voir, pour oublier
Cette faulx, ce sablier,
Et tes rides, ô Vieillesse!

PROSERPINE AUX GRENADES

Je songe à ton royaume, à tes mornes sujets,
Au souterrain séjour où toi seule es vivante,
Au Styx, d'où tu reviens peut-être avec regrets.

Proserpine! vois-tu fleurir encor la plante,
Un jour d'avril, au cœur du champ sicilien :
Le narcisse touffu dont la couleur te tente?

Tu courais, tu riais, tu ne redoutais rien;
Tes compagnes levaient de charmantes corbeilles
Et semblaient récolter l'azur aérien;

Lorsqu'un terrible bruit vint emplir vos oreilles,
Et vous vîtes le sol s'écarter brusquement
Dans l'épaisse fumée et les flammes vermeilles.

Les chevaux de l'Enfer, sous leurs sabots d'argent,
Froissaient l'herbe brûlée et le narcisse en cendre;
Et Pluton sur son char brandissait le trident.

Puis il courut vers toi qui ne pus te défendre :
Tu sentis sa main rude et son souffle de feu,
Et dans l'ombre le char commença de descendre.

Tu tremblais, les yeux clos, entre les bras du Dieu.
La voix de Cyané te parvint la dernière.
Puis tu n'entendis plus que le cri de l'essieu.

Le char roulait dans la ténèbre léthifère.
Tu frissonnais parfois sous l'aile d'un oiseau,
Et bientôt tu perçus l'aboiement de Cerbère.

Osant ouvrir les yeux, dans un jour de tombeau
Tu vis un fleuve noir plus mort qu'un marécage ;
Une barque pourtant remuait sur cette eau.

Le vieillard nautonier, qu'au suprême passage
Chaque Ombre doit payer pour dormir dans la nuit,
Servilement, pour toi, dérida son visage.

Caron est plus affreux encore quand il rit ;
Tu posas cependant ton pied nu dans la barque,
Qui traversa rapidement le sombre lit.

Le Juge le moins grave et la plus jeune Parque
T'attendaient sur le bord d'où l'on ne revient pas,
Prêts à se conformer aux ordres du monarque.

Et l'on te conduisit par des corridors bas
Dont les parois étaient couvertes de basalte,
Dont le sol ne gardait nulle trace de pas.

La minérale odeur du soufre et de l'asphalte,
Que traversait parfois un plus fade relent,
Montait d'un gouffre au bord duquel vous fîtes halte.

Et, par des escaliers sous le métal luisant,
Il te fallut descendre encore, ô Jeune Fille,
Plus faible qu'un oiseau dans la main d'un géant.

Vous parvîntes enfin à une vaste grille,
Qui s'ouvrit devant vous, d'elle-même, sans bruit.
Une lueur naquit comme une aurore brille.

Et tu vis, dans l'or rouge et l'ébène construit,
Un double trône autour duquel des balustrades
Portaient des fleurs sans nom avec d'étranges fruits.

Les funèbres pavots parfumaient les grenades,
Dont les rubis pressés crevaient le cuir rompu,
Et coulaient, jusqu'à tes genoux, par myriades.

Pluton voulut t'offrir le fruit le plus charnu,
Et, pour calmer la soif qui desséchait ta bouche,
Tu t'abreuvas du sang vermeil et répandu.

Tout changea dans ton cœur; à ta crainte farouche
Succéda le courage et la compassion.
Tu revis tous les morts dans leur dernière couche.

Et tu réentendis la vocération
De la mère pleurant son fils, ou de l'épouse
Dont rien ne peut chasser l'ardente affliction.

Te rappelant encor la joyeuse pelouse,
Le beau narcisse en fleur, tes compagnes, tes jeux,
Tu t'approchas du Dieu, de ton rôle jalouse.

Il posa de sa main, sur tes jeunes cheveux,
Le cercle de platine où le diamant mêle
Au rubis, au grenat, ses inflexibles feux.

Des servantes, de toi s'occupant avec zèle,
Sous les plis d'un manteau ténébreux et pesant
Perdirent le contour de ton épaule frêle.

Tu gravis les degrés du trône triomphant,
Pluton à tes côtés prit place, et, dans la salle,
Tout ton peuple parut, muet et chancelant.

Il passait devant toi, nombreux, sans intervalle,
Monstrueuse chenille aux anneaux de velours;
Et son silence te frappait comme une balle.

Mieux que des pleurs, mieux que des cris ou des discours
Ce silence infini, dans cet obscur royaume,
Fille de Déméter, implorait ton secours.

Dans ta blanche mémoire érigeant son fantôme,
Ta grand'mère Cybèle, au front coiffé d'épis,
Te montra les saisons qui naissent de ses paumes.

Tu vis, dans ses yeux verts, les rayons de midi
Mûrir les bois, les champs, les choses et les êtres;
Tu revis l'univers, par ses beaux seins nourri.

Ne sentant plus, alors, de ton sinistre maître,
Puissamment courroucé, le dur poignet de fer,
Aux yeux de tes sujets tu voulus apparaître.

Tu te levas, et, Proserpine, dans l'Enfer,
Laissant choir ton manteau, écartant les servantes,
Tu jetas, comme sème, au soleil, Déméter,

Sur le peuple des Morts les grenades vivantes !

APOLLON TRIOMPHANT

ODE

L'air est d'argent, la matinée
Ouvre ses roses et ses lis;
De Pégase l'aile enivrée
Évente Pallas et Cypris;
On voit l'Olympe dans sa fête,
Et, sur les cimes du Taygète,
Bacchus qui presse ses raisins :
— Apollon! c'est toi qui dirige,
Derrière ton vermeil quadrige,
Le sort des Dieux et des humains!

*
* *

C'est toi qui fais la terre belle,
Qui fais le ciel éblouissant;
C'est toi qui caresses Cybèle
Et Diane sur son croissant;
C'est toi qui fais chanter les sources,
Toi qui, dans leurs immenses courses,
Fais briller les astres pensifs,
Et qui, dans les nuages, traînes,
Plus lourds que les manteaux des reines,
Les pourpres des couchants furtifs.

*
* *

Tu tiens la Lyre toute droite
Plus haut que toi-même, Apollon!
Nul ne l'atteint qui la convoite.
Mais les Muses, sur l'Hélicon,
Enseignent à te bien entendre :
Pour Elles on laisse la cendre
Et le suaire du tombeau;
Et l'on cueille sous le portique,
Pur, immortel, allégorique,
A ton laurier d'or, le rameau.

*
* *

Parfois, quittant tes bleus royaumes,
Vers l'Hippocrène tu descends;
Tu fais ruisseler sur tes paumes
Les flots légers et nourrissants.
C'est là que l'on cherche ta trace,
Mais chacun de tes pas s'efface
Pareil à l'ombre sur l'azur,
Et l'on ne voit que ton sillage
Qui colore le paysage
Comme le soleil un fruit mûr!

*
* *

Apollon! la nuit te contemple
Aux côtés de ta blanche Sœur,
Et te consacre, comme un temple,
Son ténébreux et vaste cœur.
Les cris heureux de Philomèle
Sous le branchage qui la cèle
Célèbrent ton règne puissant,
Et font de l'Amour ton esclave
Auquel, tyrannique ou suave,
Tu prends des roses ou du sang.

*
* *

Sans tes hymnes, sans tes poëmes,
La passion dépérirait,
Sans tes flatteurs et grands emblèmes,
Toute beauté disparaîtrait.
Sans toi Python vaincrait la terre
Et tous les bienfaits du mystère,
Chassés et méprisés par lui,
Devraient abandonner le monde
Où régnerait, informe, immonde,
La laideur, mère de l'ennui.

*
* *

Parfois tu choisis comme prêtre
Un homme privilégié;
Ce qui fut et ce qui doit être
Il le sait, par ton amitié.
Sa voix comme un astre rayonne.
Sur le visage de Gorgone
Il peut se pencher sans mourir.
Dans les roches les plus rétives
Il découvre des perspectives
Où nous allons nous enrichir.

*
* *

Puis tu reprends ces grands archanges,
Baignés dans l'immortalité;
C'est Homère, c'est Michel-Ange,
Dante, par Virgile escorté;
C'est Beethoven dans sa tourmente,
Chateaubriand qui se lamente
Sur ton plus riche violon;
C'est Shakspeare aussi, sur sa lande,
Wagner, dont la Muse allemande
Porte la lance et l'écusson.

*
* *

D'autres, sur de petites lyres,
Assis sous de petits lauriers,
Expriment de petits délires
Qu'il te faut souvent renier.
Cher Apollon, que je redoute
Autant que j'aime, hélas! écoute
Ce que je dis bienveillamment;
Accorde à d'autres ta couronne,
Mais permets que je te le donne,
Ce livre, où bat un cœur fervent.

FIN

TABLE

LE CŒUR ET LES SAISONS

I

Du trait dont le soleil 5
L'Amour et le Plaisir 6
La Voix. 9
Lecture au jardin 11
Pose la flèche et l'arc 13
Mélodie. 15
La présence parfumée. 17
Mélodie. 18
Séraphine. 20
Violante 21
Déjanire 24
Hyacinthe. 26
Lucia. 27
Orientale 29
Le Repos 31
Le manteau cramoisi 33
La Rivale. 35

II

Allégorie 41
Le retour 43
A la bien-aimée absente 45

L'Inquiétude 47
A l'Amour 49
La rose et le laurier 51
Nocturne 52
Élégie romaine 54
Le nymphe du bocage. 57
Je donnerai mes soins 59
La naissance du Printemps 61
La rose de l'amour 63
Le présent 65
La nuit paisible avec douceur 66
Le Départ. 67

III

I 71
II 72
III 73
IV 74
V 76
VI 77
VII 78
VIII 79
IX 81
X 82
XI 84
XII 86
XIII 87
XIV 89

IV

L'Exhortation. 93
La présence imaginaire 95
Fantôme 98
Souvenirs. 100
Stances. 102
Clélia. 104
La mémoire du Cœur 106
★. 108
★★. 111
★★★. 119

LA COMMEDIA

Les Personnages 123
Le Roi 124
L'Ingénue. 125
Le Financier 126
Le Voluptueux 127
La Danseuse 128
Le Valet 129
La Courtisane. 130
Le Soupirant 131
La Parfumeuse 132
Le Musicien. 133
Le Ruffian 134
Le Travesti. 135
Le Séducteur 136
La Cantatrice. 137
L'Utilité. 138
La Fin 139

HOMMAGE A THÉOPHILE GAUTIER

Le Maître. 143
Le sommeil du critique 144
Trois portraits de mademoiselle de Maupin :
★. Théodore. 145
★★. Rosalinde. 146
★★★. Madelaine. 148
La morte amoureuse. 149
Musidora, sa chatte et son bain 150
Au café Florian. 152
A une dame blonde en lui envoyant un exemplaire de *la Toison d'Or* 155
En Russie. 157
Sur les pas de Gautier 158
Le feuilleton 160
A Judith Gautier 163

ALBUM

Absence 167
A Vérone. 168
Les Grâces prisonnières. 171
Lettre d'Assise 172
Le coquillage. 174
Élégie Pisane. 177
Le Jardin de verre 180
Sur les vins d'Italie. 181
Le jardin sur le Canal. 182
La péotte verte 184
La boîte en forme de cœur. 186
A Alexandre Benois 187
Le bassin en automne. 188
L'Arrosoir vert 189
Le miroir de l'Ancolie. 190
Mars en Provence. 191
Amsterdam. 192
La jeune fille de Vermeer 194

COLLIERS POUR DES OMBRES

Le Vol 197
Le collier de perles : *Amphitrite*. 198
Le collier de verre : *Bacchus* 199
Le collier d'ambre : *Les Héliades*. 200
Le collier de corail rouge : *Circé*. 201
Le collier de corail rose : *Calypso* 202
Le collier de corail blanc : *Nausicaa*. 203
Le collier de graines : *Marsyas* 204
Le collier d'algues : *Léandre*. 205
Le collier de dents : *Hercule*. 206
Le collier d'eau : *Égérie*. 207
Le collier d'émaux : *Cassandre* 208
Le collier de diamants : *Juliette* 209
Le collier de jais : *Ériphile* 210
Le collier d'or : *Célimène* 211
Le collier d'émeraudes : *Armide* 212
Le collier de velours : *Manon* 213

Le collier de rubis : *Eléonore* 214
Le collier de saphirs : *La muse des « Nuits »*. 215
La Restitution. 216

SUZANNE ET L'ITALIE

LETTRES FAMILIÈRES

A Charles Du Bos 219
Première lettre : *Mon cher François, je partirai* 220
Deuxième lettre : *Je vous écris des « Réservoirs »* 225
Troisième lettre : *Elle n'a pas vingt ans* 229
Quatrième lettre : *Partez sans moi, mon cher ami* 232
Cinquième lettre : *Vous voilà donc parti!*. 234
Sixième lettre : *L'anneau de la sonnette est caché*. 237
Septième lettre : *Au delà des carreaux* 239
Huitième lettre : *Regarde-moi, dit-elle* 241
Neuvième lettre : *Nous étions tous les deux assis* 244
Dixième lettre : *Le jardin est désert, hélas!* 248

ALLÉGORIES

Vénus au ruban de perles 253
La Nuit au divan d'ébène 255
Bacchus au chapeau de pampres. 257
Le jardin de Vénus 259
La Déesse. 262
Mercure aux ailes bleues. 263
Les trois corbeilles de Pomone :
I. Aurore 266
II. Midi 267
III. Soir 268
La Musique sous l'arceau noir. 269
Hébé dansante 273
Proserpine aux grenades. 277
Apollon triomphant. 282

357-13. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 4-13.

BINDING SLIP DEC 10 1976

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
2643
A7P6

Vaudoyer, Jean Louis
Poesies

90